



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

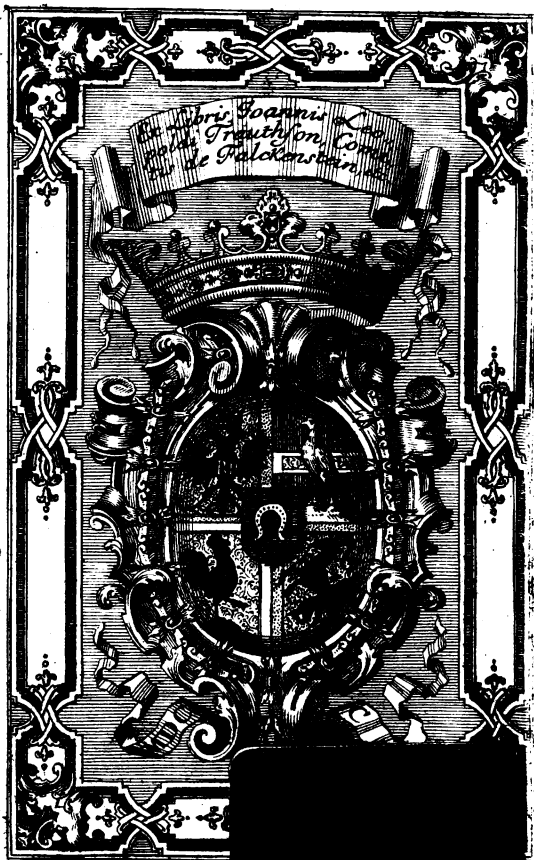
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



~~LXXXI. 90~~
BE. 6. Zz. 2.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

BE. 6. Zz. 2

EXTRAORDINAIRE
DV MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1682.

TOME XVIII.



A PARIS,
AT PALAIS.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.



A PARIS,

**Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.**

**Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques,
à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.**

**Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.**

M. DC. LXXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, Donné à
S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677.
Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES.
Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
de faire imprimer par Mois un Livre intitulé
MERCURE GALANT, présenté à Monsei-
gneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne
ledit Mercure, pendant le temps & espace de
six années, à compter du jour que chacun desd.
Volumes sera achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois: Comme aussi defenses sont faites
à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & au-
tres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre
sans le consentement de l'Exposant, ny d'en
extraire aucune Piece, ny Planches servant à
l'ornement dudit Livre, mesme d'en vendre se-
parément, & de donner à lire ledit Livre, le
tout à peine de six mille livres d'amende, &
confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi
qu'il est plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5.
Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
a cédé & transporté son droit de Privilege à
C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en
jouir suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 15. Juillet 1682.*



EXTRAORDINAIRE
DV MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1682.

TOME XVIII.



*E n'ay point dousé,
Madame, qu'en lisant
ma derniere Lettre Ex-
traordinaire, vous ne
dûssiez admirer autant
que vous avez fait, l'excellent Traité
Q. d'Avril 1682. A*

qu'a composé M^r de la Févricrie sur
l'Honnesteté & la veritable Sageſſe.
C'eſt un Ouvrage qui fait concevoir
pour ſon Autheur une eſtime ſingu-
liere, & qui ne ſçauroit manquer d'a-
voir l'approbation de tous ceux qui
ſe connoiſſront aux belles choſes. Les
Portraits du Sage & de l'Honneſte-
Homme, y ſont travaillez avec tant
d'art, qu'il eſt difficile de rien voir
de plus finy. Les Diſcours que je vous
avois déjà envoyez du meſme M^r de
la Févricrie dans le XIV. & le XV.
Extraordinaire, tant ſur la Super-
ſtition & les Erreurs populaires, que
ſur l'air du Monde & la Politeſſe,
vous avoient donné de l'impatience
d'en voir quelques autres de ſa façon,
& elle ne pouvoit eſtre plus avanta-
geuſement ſatisfaite que par ce der-
nier. Un Homme qui penſe auſſi bien

du *Mercur*e Galant. 3

que luy, & qui écrit avec autant de justesse, a sans-doute fait divers Ouvrages sur des Sujets de son propre choix. S'il m'en tombe quelques-uns entre les mains, je me souviendray de l'empressement avec lequel vous m'en demandez une Copie. Cependant il faut songer au Recueil des Pièces que vous attendez de moy tous les trois mois. Je le commence par cinq Madrigaux de M^r Daubaine, qui s'est expliqué à son ordinaire d'une maniere fort spirituelle sur les dernières Questions qui ont esté proposées.



SSS22:SS2SSS:2SS22

REPONCES A TOUTES
les Questions du XVII.
Extraordinaire.

Si on peut estimer une Personne
sans qu'on l'aime; ou si au
contraire on peut aimer une
Personne sans qu'on l'estime.

J'Estime sans aimer,
Et j'aime aussi sans estimer.
Je m'en suis fait, *Mercur*, une douce
habitude.
Voicy comment. Quand je trouve une
Prude,
Aux yeux, ou dans son air, pour peu
qu'elle ait d'appas,
Sans l'aimer, je l'estime; allons au second
cas.

*Lors que je trouve une Coquette,
Qui me paroît belle, ou bien faite,
Je l'aime, & ne l'estime pas.*

Lequel est le plus honteux à une
Femme, d'accorder des faveurs
à un Amant qu'elle a aimé,
mais qu'elle n'aime plus, &
dont elle n'est plus aimée; ou
à un autre qui l'aime ardem-
ment, qu'elle n'aime point, &
qu'elle n'a jamais aimé. ■

QUoy qu'on ait bien aimé, lors que
l'on n'aime plus,
Et du Berger, sur tout, quand on n'est
plus aimée,
Pour le favoriser, il faut estre affamée.
Point de raisonnemens, ils seroient su-
perflus.
Quiconque en use ainsi, devroit mourir
de honte. ■
De telles Gens je ne fais point de compte;

A iiij

*Mais je pardonne de bon cœur
A qui peut sans aimer donner quelque
faveur
Pour prix d'une grande constance.
Cela sent la reconnoissance.*

*Si on peut dire, je vous estime, à
une Personne d'un rang plus
élevé que l'on n'est.*

*Sous prétexte que la naissance
A mis entre nous deux un peu de diffe-
rence,
Vous prenez des airs de grandeur?
Vous croyez que je fais un crime,
Quand je dis que je vous estime?
Guérissez-vous de cette erreur.
Dans un besoin, Cloris, & sans qu'il fust
extrême,
Je vous dirois que je vous aime,*

Quelles raisons on peut avoir de
mépriser la mort, autres que
celles que l'on pourroit pren-
dre de la Religion.

CE qui fait qu'à la mort nous nous
rendons sans peine,
Suivant la sainte opinion,
Je croy que c'est sur tout nostre Religion.
Après cela, quoy qu'en dise Climene,
C'est pour un cœur bien enflâmé,
Le déplaisir cruel d'aimer sans estre aimé.

Sur l'origine de la Couronne, &
celle de la Saignée.

L'Origine de la Couronne
Ne doit embarasser personne.
Dequoy, Damon, t'avises-tu
De l'aller chercher dans l'Histoire?
Croy ce que la raison nous oblige d'en
croire.

A iiii.

Elle est du temps que regnoit la Vertu.

*Quant à celle de la Saignée,
Cherches-tu depuis quand, & par quels
noirs destins,*

*Les Hommes en ont veu la pratique
enseignée?*

*C'est depuis que les Medecins
Font le mestier des Assassins.*

*En vous envoyant dans le dernier
Extraordinaire le Discours que vous
y avez veu touchant l'origine de la
Pourpre, j'oubliai de vous dire que
M^r Rault de Roïen en estoit l'Au-
theur. Celuy que vous allez voir sur
cette mesme matiere, est de M^r Ger-
main de Caën.*

S22:S2SS S2222:S2S2

TRAITE' DE
LA POURPRE.

POur rapporter avec quelque sorte de méthode ce que j'ay leu de la Pourpre dans divers Autheurs, je m'arresteray à considerer son origine, sa composition, sa diversité, son excellence, & son usage. Son origine fera voir par qui, & à quelle occasion elle a esté inventée. Sa composition montrera dequoy, & en quelle maniere on en faisoit la confection. Sa diversité décrira ses différentes especes. Son excellence apprendra quel estoit

son prix & sa valeur ; Et enfin son usage déclarera quelles personnes avoient le privilege de la porter.

Jules Pollux dans son *Onomasticon*, attribué à Hercule la premiere invention de cette exquisite teinture. Elle luy est aussi attribuée par Ange Politien dans son Livre *De Re vestiar. c. 3.* & autres, mais sur tout par le Poëte Nonnus dans le 40. Livre de ses *Dionysiaques*. Voicy à peu pres ce qu'il en dit.

*Certaine Nymphe non vulgaire
Faisoit son sejour ordinaire
Pres du rivage Tyrien.
Hercule qui brûloit pour elle,
Alloit souvent chez cette Belle,
Sans autre suite que son Chien.
Un jour côtoyant ce rivage,*

*Ce Chien par un heureux destin
Fait rencontre dans son chemin
D'un tendre & vivant coquillage.
Pressé qu'il estoit de la faim,
Cet Objet luy fut un festin.*

*Il le casse, l'ouvre, & le mange,
Et tout à coup son blanc museau
Se teint, se colore, & se change
En un rouge éclatant & beau.*

*Hercule ignorant l'avanture,
Chez la Nymphé s'estant rendu,
La Belle eut à peine apperçeu*

*Cette rare & vive teinture,
Que pleine d'un ardent desir,
Elle luy dit, que quoy qu'il fasse,
Jamais il n'aura le plaisir*

D'avoir dans son cœur quelque place.

*Si pour preuve de son amour
Je ne luy donne au premier jour
Une Robe toute pareille*

*A la couleur vive & vermeille
Dont son Chien est tout barboüillé.
Nostre Amant, à qui la Donzelle
Avoit sans-doute un pen broüillé*

Les yeux, le cœur, & la cervelle,
Et dont la forte passion
Eust fait pour elle l'impossible,
Appréhendant l'effet terrible
D'une telle prédiction,
Luy promet, luy jure, & proteste,
Dans l'empportement de son feu,
Qu'il luy fera teindre dans peu
Robe, Manteau, Simarre, ou Veste,
De la couleur qu'il luy plaist tant.
Cela dit, dans le mesme instant
Avec son Chien il s'achemine
Vers le bord de l'Onde marine,
Et là de Rocher en Rocher
Il tourne & prend maint coquillage,
Sans trouver ce qu'il vient chercher
Sur cet aventureux rivage.
Enfin estant prest de quitter
Une entreprise si peu sage,
Dont il ne scauroit s'acquiter,
Il apperçeut son Chien grater,
Et de la dent & de la pate
Faire de son mieux pour ouvrir
Une Coquille délicate

Que le hazard luy vient d'offrir.
Ily court, & voit un Conchyle
Que le Chien casse, & qui distile
Cette inimitable liqueur,
Dont la Maîtresse de son cœur
Paroissoit si fort amoureuse.
Joyeux, comme l'on peut penser,
Il prend peine de ramasser
Une multitude nombreuse
De cette Conque prétieuse;
Et se faisant de ce monceau
Un lourd, mais aimable fardeau,
Il porte avec beaucoup de joye
Chez luy cette agreable proye.
La brisant à force de coups,
Soit de marteau, soit de cailloux,
Il en exprime une teinture,
Dont le vif & brillant éclat
Passe le plus bel incarnat
Que puisse inventer la Peinture.
Il trempe dans cette Liqueur
Quelques toisons de fine Laine,
Et leur fait prendre la couleur
Qui fait le sujet de sa peine.

*Il les donne ensuite à l'Ouvrier,
Dont l'artifice singulier,
Joignant une exquise tissure
À la beauté de la teinture,
Luy rend presté dans peu de jours,
Mais également riche & belle,
La Robe éclatante & nouvelle
Qu'il destinoit à ses amours.
Si sa peine fut reconnüe,
Si la Robe fut bien reçue,
Si nostre industrieux Amant
Reçut de sa belle Maîtresse
Mainte faveur, mainte caresse,
On n'en doit douter nullement.
Mais ce qui fait à nostre histoire,
C'est que par cette nouveauté
Dont on gardera la mémoire
Chez toute la Posterité,
Alcide mérita la gloire
D'avoir le premier inventé
La plus excellente teinture,
Le lustre le plus précieux
Que jamais l'Art & la Nature
Puissent produire sous les Cieux.*

Achilles Tatiüs, dans son Histoire Greque des Amours de Clitophon & de Leucippe, Liv.2. rapporte la premiere invention de la Pourpre à un Berger, par une aventure presque semblable à celle d'Hercule. Ce Berger, dit-il, ayant veu la gueulle de son Chien teinte du sang d'une maniere d'Huistre, dont il avoit cassé la coquille, & s'imaginant qu'il s'estoit fait une coupure en cassant cette coquille, luy lava la gueulle pour voir en quel lieu il s'estoit blessé; mais il fut bien surpris de voir que non seulement son Chien n'avoit aucune blessure, mais encor que plus il luy étuvoit le museau, plus il paroïsoit vermeil & empourpré. Ce qui le surprit encor davantage,

fut de se voir les mains teintes de cette mesme couleur. Il ne sçavoit à quoy attribuer un effet si merveilleux, lors que le Chien qui avoit pris goust à l'Huistre, en trouva encor une pareille, & la cassant, fit voir à son Maistre qui l'observoit, la veritable cause de cette éclatante teinture; ce que le Berger ayant remarqué, il prend une semblable coquille, la casse, & trempe dans son sang un petit flocon de laine, qu'il voit aussitost imbibé & coloré du plus beau rouge cramoisy qui se puisse voir. Un Secret si rare le rendit riche en fort peu de temps. Il le laissa en mourant à ses Compatriotes, qui en firent depuis un trafic si avantageux, que leur Ville en devint fort opu-

lente, & se rendit fameuse non seulement par tout le Levant, mais mesme jusques dans les Provinces les plus éloignées. Le sçavant Cassiodore confirme cela dans le premier Livre de ses Varietez, Epistre 2.

Pline dans le 7. Livre de son Hist. nat. c. 56. donne l'invention de cette précieuse teinture aux Lydiens, Peuples qui habitoient cette Contrée de l'Asie mineure qui s'est renduë recommandable par l'or que rouloit son Fleuve Pactocle parmy son sablon. Il fait mention particuliere de ceux de Sardis, ou Sardes, Ville Capitale de toute cette Province, qui trouverent, selon luy, le secret de faire prendre aux Laines la riche couleur de la Pourpre.

Q. d'Avril 1682.

B

D'autres attribuent cette gloire aux Phéniciens, d'autres aux Rhodiens, &c.

Quoy qu'il en soit, tous les Autheurs demeurent d'accord que la matiere dont on composoit cette noble teinture, provenoit d'un petit Poisson renfermé dans une petite écaille, conque, ou coquille de Mer, appelée *Pourpre*, du nom que l'on donna au sang ou à la liqueur vermeille que l'on tiroit de la substance de ce Poisson, duquel il est à propos de dire quelque chose de ce que nous en racontent les Naturalistes, au moins pour ce qui touche le sujet que nous traitons.

Pline Livre 9. c. 36. dépeint deux sortes de *Pourpres* & de différente figure; l'une, qu'il dit

estre faite en façon de petit Cornet ou de Flute, & qu'il appelle pour cela *Buccinum*, parce qu'il a une espece de bec de forme ronde, qui est un peu incisé à costé, à peu pres comme la Flute, ce qui le rendroit quasi propre au mesme usage que cet Instrument, & ce qui est cause que l'on luy donne le nom de Tuyau ou de Cornet de Mer. L'autre espece de Pourpre, & qui en retient proprement le nom, est plus grande, dit le mesme Plinè, que le Cornet, & est faite en façon de Pointe, ayant sept petites pointes ou cornes disposées presque en égale distance les unes des autres; l'une desquelles qui est cavée en forme de tuyau, sert comme de bec

B ij

à la Pourpre, par le moyen duquel ce Poisson pousse sa langue dehors pour succer & attirer sa nourriture.

Bellonius dans le docte Traité qu'il a fait des Animaux aquatiques, décrit la Pourpre à peu pres de la maniere de cette dernière espece, car il dit que c'est une sorte de coquille de la grosseur d'un œuf de Poule, hérissée tout autour de petites pointes, ayant une petite ouverture ou canal à l'un de ses costez, par où la Pourpre s'attache aux Rochers, & passe sa teste en dehors, laquelle est armée de deux petites cornes, flexibles comme celles des Limaçons, qui s'avancent & se retirent de mesme, & qui luy servent comme de guides pour

la conduire, & sonder le chemin par où elle veut passer, ayant au reste la langue si dure & si mordante, qu'elle s'en sert pour ronger les pierres, pour s'en repaître, & les attirer dans son estomach. *Lapides arrodit, & in stomachum exugens demittit.*

Rondelet dans ses Recherches sur la nature & les qualitez des Poissons, donne une autre figure à la Pourpre, car il dépeint sa coque comme celle d'un Limacon, en forme de petite Bouteille, ronde & large par un bout, & diminuant peu à peu en pointe, & par plusieurs petits cercles, jusqu'à l'autre bout, ayant l'écaille d'un rouge jaune par le dedans, & d'un verd cendré par le dehors, & toute hérissée par des-

sus de pointes disposées par ordre
* & comme par étages, étant plus
longues ou plus courtes à propor-
tion de la grosseur ou de la peti-
tesse du cercle où elles sont atta-
chées. Par le bout qui est en
pointe en forme d'un bec long &
aigu, ce Poisson pousse sa langue,
que Pline dit estre de la longueur
d'un doigt, & attire son aliment.

Au reste, quelque différence
de forme & de figure que les Na-
turalistes donnent à ce petit Pois-
son, outre qu'ils le mettent tous
dans le rang des coquillages, ils
conviennent encore tous que
c'est de sa substance qu'on ex-
primoit autrefois la riche tein-
ture qui porte son nom, laquelle
n'est autre chose qu'un sang ver-
meil, ou une liqueur incarnate,

qu'il porte renfermée, selon Aristote & Pline, dans une petite veine blanche qui regne autour de son col, n'y ayant que ce seul endroit dans ce petit Animal où cette liqueur se puisse trouver. Lors qu'on la veut tirer de son corps, il faut l'assommer vivant, & l'écraser tout d'un coup; autrement il perd toute la couleur qui fait son prix, l'expérience ayant fait connoître que quand il meurt lentement, son sang se dissipe & s'évanoûit de telle manière, qu'il est impossible d'en exprimer la moindre goutte.

Danda est opera, dit Pline, uti vi & frangantur: nam si priusquam frangeris expirarint, florem omnem cum vita evomunt.

Ce sang n'a pas la même cou-

leur dans toutes les especes de Conchyles, auxquelles on a donné le nom de Pourpre. Vitruve, Liv. 7. c. 15. en distingue de plusieurs sortes, qui difèrent de couleurs entr'elles à proportion des différentes plages où elles se rencontrent. Celles qui se prennent le long des Costes du Septentrion, ont la couleur d'un rouge enfoncé, & tirant presque sur le noir. Celles d'entre le Septentrion & l'Occident, sont d'un rouge pâle & plombé; celles qu'on trouve vers l'Equinoxe, entre l'Orient & l'Occident, tirent sur le violet approchant de l'améthiste; & celles qu'on pèche du costé du Midy, sont d'un incarnat tres-vermeil & de couleur de feu; mais les plus estimées

mées sont celles que l'on prend au fond des Mers de Phénicie & de Laconie.

Le temps de leur pèche, selon le sentiment de Plin, est apres les Jours Caniculaires, ou à l'entrée du Printemps, selon Aristote, parce que ce sont les deux saisons de l'année où leur fleur est plus ferme & plus excellente, au lieu qu'elle est trop fluide, & beaucoup moins vive dans les autres.

La maniere de les prendre a esté décrite de cette sorte par Elian dans son 7. Livre des An. c. 34. On lâchoit un long & fort cordeau au fond de la Mer, auquel d'espace en espace estoient attachez certains Vases ou Panniers d'ozier, à la façon des Nas-

Q. d'Avril 1682.

C

les de nos Pesccheurs. L'on y mettoit des appasts d'entrailles de Poisson, des quartiers de Grenouilles, ou autre matiere d'une odeur forte & puante, pour attirer les Pourpres qui se plaisant fort à ces sortes de nourritures, ne manquoient pas de s'en approcher en foule, & d'entrer en grand nombre dans ces Nasses, d'où la sortie leur estant bouchée, elles estoient contraintes d'y demeurer enfermées jusqu'à l'arrivée des Pesccheurs qui vuidoient dans leur Batteau tout ce qu'ils trouvoient de Pourpres prises. Ils alloient les vendre en suite à ceux qui sçavoient en composer la teinture. Pline dit que la composition s'en faisoit de cette sorte.

On piloit toutes ces coquilles ensemble, écaille & poisson, du moins les petites, car pour les grosses on en prenoit seulement la chair. On les lavoit en suite plusieurs fois dans une eau claire, afin d'en oster tout le limon. Apres cela, on séparoit la chair d'avec les écailles, & on leur ostoit la petite veine d'autour du col, où le sang de la Pourpre estoit contenu. On mettoit ce sang dans un Vase propre à cet usage, & y ayant poudrẽ du sel dessus une livre & demie sur chaque quintal de teinture, on les y laissoit tremper trois jours, apres lesquels on les faisoit bouillir à petit feu dans des Chaudieres de plomb, par le moyen d'un Registre ou Canal, qui sortant d'un

52. *Extraordinaire*

Fourneau allumé de charbon, portoit une chaleur modérée à chaque Chaudiere, d'où le feu n'estoit ainsi éloigné qu'afin qu'il ne brûlast point la teinture. Pendant que cette liqueur s'échauffoit, les Teinturiers estoient sans cesse occupez tant à lever l'écume, qu'à nettoyer & ôster toute la chair qui pouvoit estre restée aux veines qui contenoient la Pourpre, & les veines mesmes, n'y laissant que la pure substance de sang. Enfin tout estant bien nettoyé, ils laissoient rassoir cette substance dans la mesme Chaudiere où elle avoit cuit, par l'espace de dix jours entiers, lesquels expirez, ils faisoient la premiere épreuve de leur teinture, en y trempant quelques flocons de

Laine, la plus blanche & la plus fine qu'ils pouvoient trouver, & apres l'avoir laissée imbiber durant cinq heures, ils la retiroient, & s'ils voyoient que leur Laine ne fust pas assez chargée & colorée à leur gré, ny la teinture assez vive, alors ils recommençoient à faire botillir leur décoction, jusqu'à ce qu'elle donnast la couleur qu'ils desiroient; ce qui estant fait, ils retiroient leur Laine, & l'ayant sechée, peignée & cardée, ils luy faisoient prendre une nouvelle teinture, qu'ils réiteroient plus ou moins de fois qu'ils en vouloient la couleur, plus ou moins éclatante, vive, morne, ou enfoncée. Quelquefois ils y adjoûtoient du miel ou de l'urine, pour en augmenter

le lustre, que ces Laines ainsi teintes gardoient plus de deux cens ans sans aucune altération.

On a perdu l'usage de teindre avec le sang de ces Pourpres, soit que la maniere de l'exprimer se soit évanouïe, soit que l'on ne connoisse plus, ou que l'on ne trouve plus de ces sortes de coquillages; soit enfin qu'on n'y rencontre plus cette précieuse substance qui les faisoit tant rechercher autrefois. Il est certain que l'on ne voit point d'Auteurs ny de Voyageurs qui nous disent qu'il y ait aucune Contrée sur la terre où il soit resté le moindre usage de cette teinture, ce qui est assez digne d'étonnement, apres la vogue qu'elle a eüe anciennement presque par toute la terre.

On tâche pourtant de reparer cette perte en quelque maniere, & de contrefaire autant que l'on peut la teinture de la Pourpre, par le moyen d'une graine appelée *Kermés* en Arabe, d'où l'on veut que vienne le mot de Cramoisy & d'Ecarlate, qui sont deux sortes de couleurs qui approchent le plus de celle de Pourpre. La premiere va sur les Soyes, & la seconde sur les Laines; & selon le sentiment de quelques-uns, depuis que la Cochenille est en vogue, le Cramoisy va aussi sur les Laines.

Cette graine dont on se sert pour teindre en Ecarlate, & qui se nomme en Latin *Coccum*, vient selon la description de Dioscoride, ou d'un petit Arbrisseau,

C. iiii

que Pline a crû estre l'*Ilex*, ou *Aquifolia*, c'est à dire une espee de Chesneau, qu'on appelle *Yeuze*, ou *Euse*, qui croist en quantité dans l'Espagne, le Languedoc, la Provence, & en quelques Cantons de l'Italie; ou d'une autre sorte de Plante ou Arbuſte, que le meſme Pline veut estre fort commune en Afrique, en Galatie, en Cilicie, en Piſidie, & meſme en l'Isle de Sardaigne; ou enfin c'est la Cochenille, cette graine ſi chere que l'on apporte des Indes, & dont l'on compoſe le plus beau & le plus pur Paſtel de l'Ecarlate.

Quelques-uns ſe ſont imaginez que la confection de l'Ecarlate ſe faiſoit du ſang & de la ſubſtance de certains petits Vers

qui naissoient & se formoient dans les graines de quelques petits Arbrisseaux, dont ils ne sçau- roient bien distinguer le nom ny la forme ; & d'autres ont crû que cette substance ou vermillon se trouvoit dans de petites vessies, bulbes, ou pillules rouges, qui croissoient sur l'écorce de certains Arbres qu'ils ne connois- sent pas mieux que les premiers.

Quoy qu'il en soit, on ne peut douter que l'Ecarlate dont on use présentement, ne se fisse de quelqu'une de ces sortes de graines, avec lesquelles on mesle, à ce que disent les Experts du Mêtier, de l'Agaric, de l'Alun, de la Couperose, du Brésil, & autres drogues qui entrent dans la con- fection de l'Ecarlate, qui est à

proprement parler la seule Pourpre d'apréfent.

Mais pour revenir à l'ancienne de laquelle seule nous parlons icy, Pline, & plusieurs autres Auteurs, nous apprennent, outre ce que nous avons déjà rapporté de Vitruve, que l'on distinguoit anciënement trois principales fortes de teinture de Pourpre, auxquelles on donnoit le prix par préférence à toutes les autres, & qui n'estoient pas moins différentes entr'elles pour le lustre & pour la beauté, selon le sentiment de Diogene Laërce, que le font entr'eux le Soleil, la Lune, & un Flambeau, pour la splendeur & la clarté: *Constat Purpuram colorem varium præ se ferre ad Solem, & Lunam, & Lucernam. Diogen. Laërt. L. 9.*

La premiere de ces Pourpres estoit d'un fond rouge, mais d'un rouge vif & éclatant, & de couleur de feu, ou de sang pur & vermeil; & voila pourquoy elle estoit appelée *Purpura ignea, ardens, Tyrio murice tincla*, parce que pour la faire l'on jettoit sur la teinture en graine ou Ecarlate, une charge de Pourpre rouge Tyrienne. Volfangus Lazius, L. 8. c. 8. dit que c'estoit ce qu'on appelle aujourd'huy Rouge-cramoisy. Vopiscus dans la Vie d'Aurelien, fait mention d'une Piece de Drap teinte en cette couleur, qu'il dit que le Roy de Perse avoit fait venir des Indes, & qu'il l'envoya par ses Ambassadeurs comme un riche présent à cet Empereur, qui la reçut

avec beaucoup de reconnoissance, & en fit beaucoup de cas, & certes avec raison, dit cet Auteur, parce qu'elle avoit un éclat si vif, que la plus précieuse Pourpre des plus Curieux de Rome, perdoit toute sa beauté auprès d'elle, & ne paroissoit que de la cendre à son égard : *Cincri specie decolorari videbantur cætera divini comparatione fulgoris.* Cet Historien adjoute, qu'Aurelien la dédia à Jupiter, & la fit appendre en son Temple du Capitole, comme un chef-d'œuvre de la teinture, & un effet tout miraculeux de l'artifice humain. Il dit de plus, que le même Aurelien, & après luy, les Empereurs Probus & Diocletien, envoyèrent de tous costez des

Teinturiers tres-habiles pour découvrir le secret d'une si merveilleuse teinture, & qu'ils n'y pûrent jamais réussir. Ce morceau d'Etoffe de forme quarrée, & teinte en Pourpre, que Jean Magnus dit estre précieusement conservé dans un Temple de la Laponie, & adoré comme une Divinité par certains Peuples de cette glaciale Contrée, pouvoit estre un échantillon de cette admirable Pourpre. Ces Peuples l'acheterent autrefois de quelques Négotians fins & rusez qui estoient venus aborder sur leurs Costes, & qui leur vendirent bien cher ce morceau d'Etoffe, abusant de leur simplicité, & de l'empressement avec lequel ils le demanderent. Lors qu'ils en fu-

rent les maistres , ils le prirent pour quelque chose de divin, ne pouvant s'imaginer qu'un coloris si merveilleux pût estre l'ouvrage des Hommes, mais se persuadant folement que quelque Dieu s'en estant rendu l'Ouvrier dans le Ciel, l'avoit en suite apporté sur terre , pour obliger les Mortels à adorer son Ouvrage.

La seconde sorte de Pourpre s'appelloit *Amethyſtina* , parce qu'elle représentoit la couleur d'une Pierre précieuse que nous nommons Amétyſte , & qui est d'un violet fort brillant & aviné. Pour mettre cette teinture dans sa perfection, on en faisoit la couche de Pourprin noirâtre, & la charge de buret ; & quelque-fois on dōnoit au violet du Con-

chyle (qui estoit une des especes du coquillage servant à la Pourpre, & dont le sang estoit plus violet que rouge) une charge de rouge Pourpre Tyrienne, & par ce moyen on formoit un violet de haute couleur, ou un rouge tirant sur le violet.

Pline appelle la confection de cette teinture, une invention vaine & superflüe, que le luxe & la vanité sembloient n'avoir introduite à Rome que pour encherir encor par dessus la couleur de Pourpre Tyrienne, comme s'il n'eust pas suffy à l'ambition des Romains de porter l'Amétyste parmy les autres Pierreries dont ils parfemoient leurs Habits, & qu'elle ne fust pas contente de toute cette vaine pa-

64 *Extraordinaire*

rade, si elle n'adjoûtoit encor la couleur de cette Pierre précieuse sur le fond de leurs Etoffes, par un surcroist de dépense, à la Pourpre rouge Tyrienne, afin de les rendre d'une couleur & plus chere, & plus agreable à la veüe.

La troisiéme espece de Pourpre portoit la couleur d'un foible violet qui tiroit sur le bleu, & s'appelloit pour cela *Purpura cerulea*, *Hyacinthina*, ou *Ianthina*, parce qu'elle ressembloit en couleur à la Fleur, ou à la Pierre précieuse, auxquelles nous donnons le nom d'Hyacinthe, qui montre un violet moins vif, & beaucoup plus pâle que celui de l'Amétyste, qui paroist plus enfoncé. Cette derniere sorte de Pourpre

se faisoit, au raport de Pline, du simple sang des Conchyliés, sans y adjoûter, comme aux autres, des Cornets de Mer, & l'on n'y mettoit que la moitié d'autant de sel que l'on en mettoit à la rouge & à la violette; & plus l'on vouloit que le violet tirast sur le bleu & fust d'une couleur pâle, moins on faisoit cuire la teinture, & tremper les Laines. Perse fait mention de cette Pourpre, lors qu'il dit,

*Hic aliquis, cui circum humeros
Hyacinthina Lana est.*

Cette teinture estoit la moins estimée de toutes, & ne se portoit d'ordinaire que par les Gens du commun, & par les Courtisanes. Martial en marque quelque chose dans le reproche qu'il

Q. d'Avril 1682.

D

fait à certain Libertin, l'accusant de faire porter des Habits de Pourpre Iantine, c'est à dire de couleur d'Hyacinthe, à une Créature de mauvaise vie qu'il entretenoit.

*Coccina famosa donas & Ianthina
Mæcha.*

Cornelius Népos, cité par Pline, & qui mourut sous l'Empire d'Auguste, se ressouvient de ces trois sortes de Pourpre, lors qu'il écrit que du temps de sa jeunesse la Pourpre violette estoit en vogue à Rome, *Me juvene violacea Purpura vigebat*, & qu'on la quitta bientôt après pour en prendre de rouge blasfard, ou de pâle violet, teinturé de Tarente, *Nec multò post rubra Tarentina*; & qu'enfin la mode de celle-cy

estant passée, on luy avoit fait succeder la Pourpre rouge Tyrienne, dont la couleur estoit beaucoup plus vive que les deux autres. Cette dernière fut appelée *Dibaphum Tyriam*, à cause qu'elle estoit deux fois teinte. Celuy, dit le mesme Népos, qui en apporta la mode à Rome, & qui la porta le premier en sa Prétexte, fut Lentulus Spinther Edile Curule; dequoy on le blâma d'abord, mais on l'imita si bien dans la suite, que la plûpart de ceux qui avoient un peu de bien, s'estant mis à la porter, elle devint enfin si commune, qu'on s'en servoit mesme dans les Couvertures des Lits de table. *Quâ Purpurâ quis non jam triclinaria facit?*

D ij

Comme il y avoit de la différence entre ces trois sortes de Pourpre pour la beauté de la couleur, il y avoit aussi beaucoup d'inégalité de prix. La plus chere de toutes estoit la Dibaphe, ou Pourpre de Tyr, deux fois teinte, parce qu'il y falloit faire beaucoup plus de frais qu'aux deux autres. *Inter Purpuras*, dit Pline, *preciosissima fuit Dibapha, quæ nomen inde sortita, quod esset bis tinctoria veluti magnifico impendio. Plin. l. 8. c. 3.* Le mesme Auteur dit en un autre lieu, que le luxe estoit monté à tel point à Rome, pour le regard de cette sorte de teinture, dont tout le monde vouloit se parer, que le prix en vint jusqu'à égaler celuy de l'or & des pierreries: *Luxuria Purpuris*

paria pænè margaritis pretia fecit,
l. 35. En effet, Fl. Vopiscus rap-
 porte dans la Vie de Valérien,
 que la Femme de cet Empereur
 demandant un jour à son Mary
 la permission de porter une Robe
 de Soye teinte en cette couleur,
 ce sage Prince, mais un peu trop
 ménager, luy répondit; Les
 Dieux me gardent, Madame, de
 vous voir porter un Habit, dont
 les filets se payent au poids de
 l'or, *Absit ut auro fila pensentur.*
 La livre de Soye ainsi teinte,
 continuë cet Historien, ne se
 vendoit pas moins pour lors qu'
 une livre pesant d'or. *Libra enim*
auri tunc libra serici fuit.

Le mesme Cornélius Népos,
 déjà cité, assure que de son
 temps la livre de cette Pourpre

rouge de Tyr se vendoit à Rome plus de mille deniers, qui valent selon Budée plus de cent Pistoles ; que la violete la plus exquisite, quoy que d'un prix beaucoup au dessous de la rouge, ne valoit pas moins que cent deniers ou cent francs la livre ; & la violete blasarde à proportion. Martial témoigne qu'un certain Bassus, Homme Consulaire, acheta quelques Robes de laine teinte en cette premiere couleur, qui luy coûtèrent dix mille deniers, ou mille Pistoles. *Emit lacernas millibus decem Bassus Tyrias coloris optimi.* Et le mesme dans la 41. Ep. de son 10. Livre, fait assez voir à quel excès montoit le prix de cette sorte de Robe, lors que raillant Proculeia qui vouloit

faire divorce avec son Mary, à cause qu'ayant esté élevé à la Charge de Préteur, il falloit que pour l'honneur de sa Dignité il eust une Robe de Pourpre de la plus exquisite, qui ne luy pouvoit guère moins coûter que cent mille sesterces, il luy dit plaisamment que la Pourpre Mégalée est trop chere, & qu'il voit bien que c'est par épargne qu'elle se résout à se séparer de son Mary.

Par cette Pourpre Mégalée, ou Mégalienne, il entend une espece de Robe de Pourpre Tyrienne, dont estoient revestus les Préteurs lors qu'ils assistoient en cérémonie à la célébration des Jeux Mégaliens, où ils avoient coutume de présider. Ces Jeux

se célébroient tous les ans à l'honneur de Cybele, que l'on révéroit communément sous le nom de la grande Mere des Dieux, d'où ces Jeux avoient pris leur nom, parce que *Mégale* chez les Grecs signifie *Grand*, & parce que ces Jeux se faisoient principalement par la Jeunesse Romaine de l'un & de l'autre Sexe, qui avoit le privilege de s'y travestir, & d'y jouer toutes sortes de personnages, tant des Magistrats que des Personnes privées, contrefaisant leurs habits, leurs paroles, & leurs actions. Les Préteurs, à qui le soin de ces Jeux estoit commis, y présidoient en Robes de cérémonie, c'est à dire en Robes de Pourpre des plus riches & des plus pompeuses, pour empêcher les
les

les désordres qui pouvoient y arriver ; Ou bien il faut entendre par cette Pourpre Mégaliennne , que Martial met à si haut prix , non seulement la Robe dont le Préteur devoit estre revestu pendant ces Jeux , mais encor une grande quantité d'autres pareilles Robes de Pourpre que le Magistrat estoit obligé de fournir , pour en revestir les Sénateurs & les autres Personnes de qualité qu'il convioit d'y venir , par le devoir de sa Charge qui l'engageoit à faire les principaux frais de la Feste. Plutarque dans la Vie de Lucullus, rapporte qu'un certain Préteur voulant s'acquitter avec honneur de la célébration de semblables Jeux , dont il devoit faire la dépense , s'adres-

Q. d'Avril 1682. E

sa à ce grand Capitaine , pour le
prier de luy prester quelques Ro-
bes de Pourpre , dont il avoit be-
soin pour revestir plusieurs Offi-
ciers qu'il avoit priez de s'y trou-
ver. Lucullus luy donna parole
de l'accommoder de tout ce qu'il
en avoit , & ce Préteur l'estant
allé voir le lendemain pour luy
en demander environ un cent ,
Lucullus en fit aussi-tost porter
encore une fois autant chez luy.
Martial dit la mesme chose, mais
un peu diversement pour le nom-
bre des Robes, qu'il faisoit mon-
ter jusques à cinq mille. C'est
dans l'Epistre à Numitius.

Ce que dit ce Poëte, seroit assez
difficile à croire , qu'un Particu-
lier pust avoir en sa possession un
si prodigieux nombre de Robes,
& d'une teinture aussi chere qu'il

est constant que l'estoit celle de Tyr, si l'on ne sçavoit pas que ce Lucullus estoit le plus opulent & le plus magnifique de tous les Romains. Les richesses qu'il avoit amassées dans les conquestes qu'il avoit faites en diverses Provinces de l'Asie, & particulièrement en celle de Pont, estoient si grandes, que lors qu'il triompha à Rome, apres la défaite du Roy Mithridate, ce fut avec une magnificence presque incroyable. On voyoit parmy les ornemens de son triomphe, la Statuë de ce Prince, toute d'or massif, de six pieds de haut, avec son Bouclier de mesme métal, & tout couvert de pierres précieuses; outre une grande suite de Mulets chargez de sommes im-

E ij

76. *Extraordinaire*

menſes d'or & d'argent fondu
& monnoyé , avec une infinité
de Lits, Tentes, Robes de Pour-
pres , & autres meubles d'une
valeur inestimable. Son train é-
toit ſi pompeux, qu'il ſurpaſſa de
bien loin la ſumptuoſité de tous
les Princes & des Rois meſme
de ſon temps. Si nous en croyons
Plutarque & Velleijus Patercu-
lus , il n'avoit pas ſeulement une
tres-grande quantité de Palais ,
où rien ne manquoit pour l'or-
nement ; il faiſoit percer à jour
des Montagnes toutes entieres
pour ſ'y faire des chemins , en
ſorte que les eaux de la Mer &
des Fleuves paſſoient ſous leurs
voutes ſuspenduës , & venoient
environner ſes Maisons , qu'il ſe
plaiſoit quelquefois de faire con-

struire au milieu d'e flots. Sa Table estoit régulièrement servie des mets les plus rares en Vaisselle d'or & d'argent enrichie de pierreries. Il avoit diverses Salles où il prenoit ses repas, qui montoient à des sommes immenses, entr'autres celle qu'il apelloit la Salle d'Apollon, dans laquelle les Festins qu'il avoit accoustumé de faire estoient reglez sur le pié de cinquante mil écus chacun. Si tout cela est vray, comme ces deux Autheurs en font foy, on ne s'étonnera pas qu'un Homme aussi opulent, aussi magnifique, aussi dissolu que ce Romain, pust estre fourny du grand nombre de Robes de Pourpre que luy attribué Martial.

Quoy qu'il en soit, cette abon-

E iij

dance de Pourpre chez un Particulier , ne diminuë rien de la valeur de cette teinture, qui pour estre chere ne laissoit pas d'estre assez commune , par le grand nombre des lieux où elle se faisoit. Les principaux estoient Aquin Ville d'Italie dans le Latium ; l'Isle de Cô ; celle de Cythere renommée pour la naissance de Vénus ; Cyzique, ou Cyzicène, Ville de la Propontide, dont la Pourpre, dit le Docte Erasme, estoit d'un lustre si inaltérable , qu'elle passoit en Proverbe chez les Grecs , pour signifier une honte inéfaçable : *Tinctura Cyzicena dedecus non eluendum apud Atticos appellabatur* ; Gétulie, Region d'Afrique ; Hermione, Ville de Grece des plus

fameuses pour cette précieuse teinture; témoin ce que rapporte Plutarque dans la Vie du grand Alexandre, que parmy les riches dépouilles que ce Monarque remporta de la prise de Suze, il se trouva un si prodigieux amas de Pourpre d'Hermione, qu'il y en avoit pour plus de cinquante mille talens, que les Roys de Perse y faisoient conserver depuis près de 200. ans, & laquelle paroissoit aussi éclatante & aussi fraîche, que si elle eust esté tout récemment faite; & le secret, ajoute cet Auteur, qui luy avoit si longtemps conservé son lustre, c'est qu'on avoit mêlé du miel dans sa composition; Hydrante, aujourd'huy Otrante, jadis un des plus fameux Ports

E iiii

de la Mer Adriatique ; Lacédémone, ou Sparte, Capitale du Péloponèse ; Melibée, Ville maritime de Macedoine , de laquelle je ne puis passer sous silence ce qu'a dit Lucrece de l'excellence de ses riches Draps de Pourpre. Voicy comme il parle dans son second Livre.

*La Pourpre dont le Pau avec orgueil
éclate*

*Dans le superbe atour dont Nature l'a
peint,*

*N'a pas plus de brillant, qu'en montre
l'écarlate*

*Des fins & riches draps qu'à Melibée
on teint.*

On fait encore mention de Meninge Ville d'Afrique ; de Milet, de Muze fameux Port d'Egypte, d'Oebalie Contrée du

Péloponese, d'Omana en Perse, de Puteoles, ou Pouzole, Cité des Tyrrheniens, de l'Isle de Rhodes, & de celle de Sardaigne, dont la Pourpre aussi bien que celle de Cyzique, passoit anciennement en Proverbe, selon le rapport d'Erasme, pour marquer le vermillon, que la pudeur fait monter au visage des Personnes pudiques, quand on leur dit quelque chose de trop libre, ou bien de peindre la couleur de ceux qui ayant reçu quelques blessures, sont teints, & comme empourprez de leur propre sang; *Purpura Sardonica per iocum transfertur ad eum qui pudefit, aut qui ob plagas sanguine tingitur, Erasme.* Il faut encor ajouter Sidon, Tarente, & la célèbre Ville de Tyr,

la plus renommée de toutes, tant pour l'invention de la Pourpre, que pour sa parfaite confection, comme il paroist, outre ce que nous en avons déjà dit, par une infinité de témoignages des Auteurs Grecs & Latins que l'on peut voir dans Gesnier, en son docte Ouvrage de l'Histoire des Poissons.

Quant à l'excellence de cette exquise teinture, on la peut tirer du privilege qu'il falloit avoir pour en faire la confection & le trafic, & de l'honneur qui luy estoit rendu par l'usage auquel elle estoit ordinairement destinée.

Il est constant qu'il n'estoit pas permis à tout le monde de travailler à la confection de la Pour-

pre. Il falloit avoir des Lettres Patentes ou du Prince, ou de la Republique, qui en accordassent le privilege; y ayant, dit Ammien Marcellin, des peines tres-rigoureuses décernées par les Loix contre ceux qui auroient osé s'en mêler sans cette permission. *Tinctura Purpura opificium magno aestimatum, nec permissum cuivis, extantque hac de re leges severissima.* Ces Loix se peuvent voir dans le Livre 4. du Code Justin. autitre, *Quæ res vendi non possunt;* & il paroist par le témoignage d'Eusebe l. 7. c. 28. & de Nicéphore de Calliste l. 6. c. 35. que parmy les premiers Magistrats de l'Empire Romain, il y en avoit un fort considérable, que l'on appelloit *Praefectus Baphiorum.* Il avoit

la Sur-Intendance sur tous ceux qui teignoient en Pourpre , afin de faire observer toutes les choses requises dans cet Art, mis avec une autorité si absolüe, qu'il avoit la puissance du glaive sur tous ceux de cette profession. Ainsi, au raport de Varinus, quãd il y en avoit quelqu'un convaincu d'avoir sophistiqué la Pourpre, il le condamnoit sans appel à perdre la teste: *Qui Purpuram adulterassent, Capite plectebantur.*

Cette Charge de Grand-Maître, Chef, ou Sur-Intendant de la teinture de Pourpre, ne se donnoit ordinairement qu'aux Personnes de la premiere qualité, ou à ceux que le Prince vouloit glorieusement récompenser pour quelque service considéra-

ble. Aussi nous lisons dans le même Nicéphore, que l'Empereur Aurelien ayant dessein de favoriser un certain Dorothee Eunuque de naissance, Homme autant doüé de science & de vertus que relevé par la noblesse de son extraction, il luy donna cet office de Préfet de la Pourpre, comme un témoignage authentique de sa bienveillance, & une récompense legitiment due à son mérite. *Quamobrem illum etiam Imperator familiaris complexus, honorem ei detulit, ut tingenda Purpura praesset.* Quelques-uns se sont imaginez que la principale raison pour laquelle l'Empereur l'éleva à cette éminente dignité, estoit à cause que contre l'ordinaire de tous les Hommes, la Na-

ture l'avoit rendu Eunuque dès le ventre de sa Mere, comme si elle luy eust voulu donner une virginité naturelle, & une pureté de prérogative de corps & de cœur par dessus tous ses semblables; vertu que Cassiodore disoit estre requise dans ceux qui prétendoient heureusement réussir dans la parfaite teinture de la Pourpre, selon ces élégantes paroles. *In illis autem rubicundis fontibus cum albens comas serici doctus moderator intinxerit, habere debet corporis purissimam castitatem, quia talium rerum secreta refugere dicuntur immunda.* Strabon l. 16. dit que ceux que l'on employoit à cette teinture, estoient non seulement affranchis de toute servitude, mais encore exempts

de toutes sortes d'impôts & d'exactions publiques, tant ceux qui la composoient, que ceux qui en faisoient le trafic.

Pour ce qui est de l'honneur que l'on rendoit à la Pourpre, on ne le sçauroit décrire plus fortement que le fait Pline dans le 9. l. de son Hist. c. 36. lors qu'il dit que cette noble couleur est accompagnée d'une si auguste majesté, & imprime une telle vénération dans tous ceux qui la regardent, qu'il n'est rien au monde à qui l'on porte plus d'honneur & de respect. Ne voyons nous pas, ajoûte-t-il, que les Bâtons de commandement la précédent, que les Faisceaux & les Hallebardes Romaines luy servent de gardes, & luy font faire voye par tout comme ses Huif-

fiers & ses Satellites. C'est par elle que les Enfans des Princes & des grands Seigneurs s'attirent la révérence des Peuples, que les Gens de Robe sont distinguez d'avec les Gens d'Epée, les Sénateurs d'avec les Chevaliers, les Magistrats d'avec le Peuple. C'est par sa présence que la colere des Dieux est arrestée, que les foudres leur tombent des mains, que les faveurs du Ciel sont répandues sur les Hommes, & les châtimens détournés de leurs testes. Enfin c'est cette noble livrée qui fait tout le lustre & l'ornement des Habits les plus magnifiques, & qui relève infiniment de l'éclat l'or & de la pompe des triomphes.

Mais pour pousser encore la chose plus loin, la vénération

que l'on avoit pour cette auguste couleur, estoit si grande, qu'elle alloit mesme jusqu'à l'adoration. Ainsi quand il estoit question d'aller saluer les Empereurs & les Roys, revestus dans leurs Lits de Justice de ces Robes éclatantes, on disoit à leurs Sujets de venir rendre leurs respects & leurs adorations, non à la sacrée Majesté de leurs Royales Personnes, mais à l'auguste apareil de la vénérable Pourpre dont ils estoient revestus. C'est ainsi qu'en parle le premier Secretaire du Roy Theodoris à un des grands Officiers de ce Prince, pourveu d'une des plus considérables Charges de la Cour, dans le commandement qu'il luy fait suivant la coûtume, de venir apres l'achevement de

Q. d'Avril 1682.

F

son quartier, à la teste de tous ceux qui estoient de la dépendance de sa Charge, se jetter aux pieds de sa Majesté, pour adorer sa Pourpre Royale, & obtenir par cette respectueuse action le pardon des manquemens qu'il auroit pû commettre en l'exerçant.

Quapropter spectabilitatis honore suffultus inter Tribunos & Notarios venerandam Purpuram adoraturus accede, &c. Cassiodor. Var. l. II. Ep. 20. Ce grand Homme fait encor le mesme commandement à un autre Officier qui sortoit de charge, dans le mesme Livre *Ep. 31.*

Mais la preuve de l'honneur que l'on rendoit anciennement à la Pourpre, paroitra encor plus claire par la description de l'usage sacré & prophane, auquel cette au-

guste couleur estoit cōmunement appliquée. Pour ce qui touche l'usage sacré, je le tire du témoignage des saintes Lettres qui m'apprennent que parmy les offrandes que Dieu voulut luy estre présentées par les Israélites, & dont il dōna la liste à Moysé, quād il fut question de luy bastir un Tabernacle, l'Arche d'Alliance, & les autres choses sacrées qui regardoient son service, la Pourpre y tient un des premiers rangs, comme il paroist en quantité de lieux du Livre de l'Exode, & particulièrement dans le Chap. 35. ou l'on lit ce commandement : *Omnis voluntarius & prono animo offerat eas Domino: Aurum, argentum, & as, Hyacinthum & Purpuram, coccumque bis tinctum.* En suite Dieu or-

F ij

donna que de cette Pourpre offerte , l'on fit les courtines , les rideaux & pavillons qui devoient revestir son Tabernacle, l'Arche & les autres meubles précieux de son Temple ; que l'on en fit le grand Voile du Sanctuaire , la Tente du Parvis , & en un mot tout ce qui devoit servir à envelopper les Vases sacrez. Il commanda encore la même chose pour les Tuniques & les autres ornemens de ses Ministres , qu'il voulut estre étoffez de Pourpre deux fois teinte, c'est à dire de la plus belle & de la plus précieuse , mais particulièrement la Robe qui devoit revestir le souverain Pontife dans le temps qu'il serviroit à ses Autels , que Dieu avoit expressement ordonnée estre de

cette mesme matiere , suivant la figure & avec les enrichissemens qu'il en avoit prescrit luy-mesme à Moysse , de la maniere que l'a décrit l'Autheur sacré du Livre de l'Ecclesiastique, qui dit que cette Robe , qu'il apelle l'Etole sainte, le Vestement d'honneur , & la Robe de gloire, estoit étoffée de Pourpre & d'Hyacinthe, & toute relevée en broderie d'or & de pierres précieuses : *Induit eum stolam gloria stolam sanctam auro & Hyacintho & Purpura, opus textile, gemmis pretiosis figuratis in ligatura auri. Eccli. 45.*

A propos de cette Robe Pontificale , que le mesme Autheur assure n'avoir jamais esté portée que par le Grand Prestre Aaron premierement , & en suite par

ses Enfants & ses Neveux, qui succederent dans la suite des temps à la suprême Dignité, je ne sçau-rois passer sous silence ce que j'ay lû dans Josephe, touchant le respect que les Juifs avoient pour le sacré Vestement, & la précaution avec laquelle ils avoient eu soin de le conserver (soit que ce fust le mesme qui avoit esté fait pour Aaron, soit que ç'en fust un autre fait sur son modelle) jusques au temps d'Hircan premier du nom, Souverain Sacrificateur, duquel il est dit dans le quatrième Livre des Machabées, qu'il fut grand en trois manieres, en Principauté, en Sacerdoce, & en don de Prophetie; & lequel au témoignage de cet Historien, fit bastir exprés une su-

perbe Tour, ou petite Forteresse, proche du Temple de Jerusalem, pour'y garder avec plus de seureté cette précieuse Robe, établissant aussi sa demeure en ce mesme lieu, afin d'en estre luy-mesme le gardien, ne souffrant jamais qu'elle en sortist, que quand il s'en revestoit dans le temps des Sacrifices les plus solemnels, apres quoy il la remettoit dans une Chambre secreete de cette Tour, dont luy seul avoit la clef. La mesme chose fut observée par tous ceux qui vinrent apres luy au souverain Pontificat, & mesme par Herode usurpateur du Sacerdoce, aussi bien que du Trône de Judée, lequel ayant nommé cette Tour Antonienne, du nom

de M. Antoine, dont il s'estoit fait la Creature, n'en ôta pas pour cela la Robe Pontificale, pour ne se pas attirer la haine du Peuple. Son Fils Archelaüs en fit autant; ce qui dura jusqu'à ce que les Romains s'estant emparez du Royaume de Judée, & l'ayant réduite en forme de Province, ils s'emparerent en même temps de la Robe sainte, sans cependant la profaner en aucune forte. Ils la mirent seulement dans une autre Forteresse de la Ville en une Chambre fermée à double serrure & scellée du Sceau des Souverains Prestres, & des Gardiens du Thésor public, une Lampe brûlant continuellement devant la Porte du lieu où estoit ce saint Dépôt
que

que le Capitaine de la Forterelle avoit en sa garde, & qu'il mettoit entre les mains du Grand Prestre lors qu'il en avoit besoin pour quelque grande solennité, laquelle passée, le Grand Prestre la luy remettoit entre les mains, pour la renfermer au mesme lieu avec les précautions accoutumées.

C'est la remarque què fait ce fidelle Historien touchant la vénération que les Juifs avoient pour cette Robe Pontificale, à l'imitation de laquelle, au moins pour ce qui regarde la couleur, je ne doute point, apres le Sçavant Evêque de Mende dans son Rational, qu'on n'ait introduit l'usage de la Chape ordinaire de N. S. R. le Pape, que ce Prélat

Q. d'Avril 1682.

G

dit estre communément de couleur rouge, non pas de Pourpre, parce qu'il n'en est plus, mais d'Ecarlate, couleur qui approche le plus de la Pourpre, *Hinc est*, dit cet Auteur, *quòd summus Pōtifex Cap-pa rubea exterius semper apparet indutus. Durand. Ration. D. Offic. L. 3.* Il en faut dire autant de l'Habillement rouge des Cardinaux, qui leur fut accordé selon Bzovius par le Pape Innocent 4. l'an 1245. & des Robes de la même couleur que portent d'autres Prélats, & même des Chanoines aux grandes Fêtes dans quelques Eglises Cathédrales, qui ne sont ainsi colorées que pour imiter les Robes & Tunique de Pourpre que portoient les Sacrificateurs, & les Prestres de l'Ancien Testa-

ment ; ce qui fait assez connoître la considération particuliere qu'on a toujours eüe pour la Pourpre dans l'usage des choses sacrées.

On n'en a pas moins eu dans ce qui regarde les choses prophanes. Cela se prouve en ce que la plûpart des Nations idolâtres avoient coûtume de revestir les Simulachres de leurs fausses Divinitez d'Ornemens, & de Robes de Pourpre. Je n'en veux pour garant qu'un passage de l'Ecriture Sainte. Il est du Prophete Baruch, au sixième Chapitre de ses Visions, où ce Prophete décrivant fortement l'aveugle idolâtrie des Babiloniens, & voulant la faire avoir en horreur aux Israélites qui estoient detenus par eux en captivité, il tâche de prouver

G ij

No *Extraordinaire*

à ces derniers qui estoient les Adorateurs du vray Dieu, par plusieurs raisons également fortes & convainquantes, le pitoyable aveuglement des premiers, en leur exposant la foiblesse, l'impuissance, & l'insensibilité de ses malheureuses Idoles de métal, de bois, & de bouë, qu'ils estoient assez foux de reclamer comme leurs Conservateurs & leurs Tutelaires, lors qu'elles n'avoient pas mesme le pouvoir de se conserver elles-mesmes, ny de se défendre des vers, ny de la ronge qui rongeoient & mettoient par lambeaux les précieux Ornemens de Pourpre dont elles estoient parez. Cela se confirme par le témoignage d'un Prophane. C'est celui de Vopiscus. Il dit que lors que

Probus fut élevé à l'Empire, les Soldats qui le proclamerent dans leur Camp, voulant, selon la coutume, le revestir de la Pourpre afin de le saluer pour Empereur, & ne trouvant point de Robe de cette couleur, ils prirent une Mante de Pourpre qui couvroit une Statuë d'un Temple prochain, & la luy mirent sur les épaules. *Ornatus etiam Pallio Purpureo, quod de Statua Templi ablatum est.*

Mais si les Simulachres des Dieux de la Gentilité estoient ornés de la Pourpre, on ne doit pas douter que leurs Prestres n'en fussent pareillement revestus. Tite-Live en fait foy dans le Livre 4. de son Hist. Decade 4. Lampride, dans la Vie d'Alexan-

dre Severe ; Cicréon, en la Cause de Sextius , & quantité d'autres, qui portent tous témoignage que les Prestres des Idoles, & particulièrement les Romains, portoient cette riche Couleur dans leurs Robes Sacerdotales ; soit qu'ils fussent revestus de la Pretexte, qui estoit une sorte de Robe blanche ayant pour ornement une bande de Pourpre qui la bordoit tout autour , ce qui fait, dit Macrobe , que cette Robe estoit appelée par les Latins, *Praetexta*, comme qui diroit, *cui Purpura Praetexitur*, le verbe *Praetexo*, signifiant border, ou ceindre de quelques bandes ; soit qu'ils portaissent le Laticlave, qui estoit une autre sorte de Robe, dont le fond de l'Etoffe estoit de Pourpre en-

richie sur le devant & les ouvertures de clous d'or, d'argent, ou d'autre matiere, qui y estoient cousus en façon de freluches ou boutons à queue, dont le fond estoit blanc, avec ces mesmes figures de clous composez de soye ou de laine teinte en Pourpre, attachées dessus, laquelle sorte de Robe ainsi boutonnée ou Laticlave, estoit en usage pour les Prestres dans le temps de leurs Cerémonies, comme le marque Silius Italicus dans son Livre 3. à peu près en ces termes;

*Pendant qu'une douce harmonie
De Voix & d'Instrumens, remplissoit
ces saints Lieux
D'une agreable mélodie;
Le Prestre revestu d'un Habit glorieux,*

G iij

Où sur un riche Drap mille Clous précieux,

*Formoient une éclatante & rare Broderie,
Vint faire la Cérémonie;*

Et l'Encensoir en main d'un air dévotieux.

Parfuma tour à tour les Images des Dieux.

Soit enfin que ces mêmes Prestres fussent revêtus de la Trabeée, qui estoit une espece de Robe toute de Pourpre de fine laine ou de soye, brochée d'or, & faite à guise de Chape, ou grand Manteau, qui s'ouvroit tout du long par le devant, & s'attachoit vers le col avec des Agraffes ou Boucles d'or, & qui estoit proprement l'ornement de Cérémonie dont se servoient les Augures, & les autres Ministres du premier Ordre Sacerdotal; d'où vient

qu'elle s'appelloit selon Servius, *Trabea sacra*, *Sacerdotalis* & *Auguralis*.

Si du Sacerdoce Payen nous passons à l'Etat Laïque & Politique, nous verrons pareillement la Pourpre en usage & honorée dans toutes les principales conditions qui le composent; & pour commencer d'abord par les Personnes qui y tiennent le premier rang, ne voyons nous pas la Pourpre honorée dans les Monarques; les Pages sacrées Chapitre 8. du Livre des Juges, dans la description qu'elles font des riches dépouilles que Gédéon remporta de la défaite des Roys de Madien, spécifient nommément la Pourpre dont ces Princes avoient coutume de se vestir. *Absque or-*

namentis & veste Purpurea quibus Reges Madian uti soliti erant.
 Dans le 8. Chapitre du Livre d'Ester, elles nous disent que lors que le Roy de Perse Assuerus voulut honorer Mardochée pour reconnoissance de sa fidelité, il commanda qu'on le revestit des Habillemens Royaux, & qu'on luy mit un Manteau de Pourpre sur les épaules; *Mardocheus fulgebat vestibus Regiis amictus serico pallio atque purpurco.* Et enfin elles nous déclarent dans les Evangelles, qu'apres que les Soldats de Pilate eurent flagellé le Sauveur du Monde, ils luy mirent par dérision une Couronne d'épine sur la teste, un Roseau pour Sceptre dans les mains, & un vieux Manteau de Pourpre sur les épaules,

comme autant de marques par lesquelles ils vouloient figurer les ornemens de sa Royauté.

De plus, s'il est permis d'appuyer l'autorité des saintes Ecritures par les témoignages des Auteurs profanes, nous apprenons de Joseph au Livre 17. de ses Antiq. Chap. 11. que les Roys des Juifs s'habilloient de Pourpre lors qu'ils paroissoient dans leurs Habits de Cerémonie, & que suivant cette coûtume, Hérode étant mort, on revestit son Corps de la Pourpre, & des autres Ornemens Royaux, & qu'en cet équipage il fut porté en grande pompe au Tombeau de ses Ancestres. Q. Curt. Livre 3. dit que les Roys de Perse ne portoient point d'autres Habillemens que de cette

riche Couleur ; & Denis d'Halicarnacé , que tous les Roys qui commanderent à Rome depuis Tarquin l'Ancien jusques aux temps des Consuls , & les Consuls ensuite jusqu'au Regne des Empereurs , prirent la mesme parure.

Les Empereurs qui s'emparent de l'autorité des Consuls , sans toutefois les dépouiller de leur dignité , firent aussi de la Pourpre le principal ornement de leurs Personnes. Les exemples en sont trop fréquents dans tous les Autheurs pour en douter , quoy que l'on ne sçache pas bien positivement le temps où ils ont commencé de la porter , au moins dans leurs Habits ordinaires ; car pour les ornemens qu'ils

prenoient dans les Cerémonies publiques, comme dans les Sacrifices, les Triomphes, les Spectacles, les Audiences des Ambassadeurs, & autres pareilles occasions, l'on ne doute point qu'ils n'y parussent revestus de la Pourpre. Lampride fait voir dans Alexandre Sévere, que l'usage leur en estoit ordinaire avant le temps de cet Empereur, lors qu'il dit que sa Mere le garantit souvent de la fureur des Soldats, en leur montrant seulement la Pourpre Impériale; *Quem sæpè à Militum ira objecta purpure summa defendit.* Hérodition confirme cet usage en divers endroits de son Histoire, entr'autres au Livre 2. en décrivant la promotion de Probus, il dit que le Peuple & les Soldats.

L'ayant élu Empereur lors qu'il y pensoit le moins, allerent chez luy en foule, & que l'ayant tiré de son Lit où ils le trouverent encor couché, ils l'enveloperent de la Pourpre Impériale, le porterent dans le Senat, & l'y saluerent Empereur. Ce que Vopiseus raconte dans la Vie de Proculus, fait entierement à mon sujet. Ce Prince, avant qu'on l'eust élevé à l'Empire, jouïoit un jour aux Echets, mais avec tant de bonheur & d'adresse, qu'il gagna jusqu'à dix parties de suite. Un certain Boufon de qualité, qui estoit en sa Compagnie & qui observoit le jeu, voyant que la fortune luy estoit si favorable, se saisit d'une Casaque de Pourpre qu'il rencontra sous sa main, & la

mettant sur les épaules de Proculus, il se jetta à ses pieds & luy fit cette courte harangue ; Je vous saluë ô Auguste le Victorieux, & je vous proclame Empereur.

Cet Authëur a voulu sans-doute exprimer par cette action la Cérémonie qui s'observoit à Constantinople, à la création des nouveaux Empereurs. Entr'autres Ornemens Impériaux, on leur mettoit sur les épaules un Manteau de Pourpre enrichy d'or & de pierreries, comme le marque le Poëte Corippe dans le Panegyrique de l'Empereur Justin, L. 4. Num. 2.

*Cæsareos humeros ardenti murice texti
Circumfusa chlamys, rutiloque ornata
metallos, &c.*

La même cérémonie du Man-

teau de Pourpre se pratiquoit aussi tant à l'égard des Enfans des Empereurs , qu'à l'égard de ceux qu'ils adoptoient pour leurs Collegues & Successeurs à l'Empire, lors que cette adoption se faisoit publiquement ; mais avec cette différence , que le Manteau qu'on leur donnoit estoit simplement de Pourpre , & sans aucun ornement de broderie , ainsi qu'il paroist dans l'adoption de Vérus par l'Empereur Adrien ; & comme on l'apprend d'une Lettre que l'Empereur Commode écrivit à Clodius Albinus , par laquelle il luy permettoit de prendre le nom de César , s'il en estoit besoin , avec les Ornemens Impériaux , à la réserve de l'or sur la Robe de Pourpre , afin que l'Armée eust

plus de considération pour luy, & qu'à ces augustes marques elle reconnuist & respectast en mesme temps en luy la Majesté de l'Empire. Jules Capitolin, dans la Vie du mesme Albinus.

Cela prouve assez que la Pourpre faisoit la plus belle parure des Empereurs, & fait voir en mesme temps, que prendre ou accepter la Pourpre, c'estoit se déclarer hautement pour Empereur, ou pour Successeur & prétendant à l'Empire. Aussi porter cet Habille-ment, sans y estre autorisé ou par droit naturel, à cause de sa naissance, ou par droit d'adoption, ou enfin par une singuliere Concession du Souverain, c'estoit se rendre coupable de crime de leze-Majesté au premier chef.

Q. d'Avril 1682.

H

Qui voudra en voir des preuves, n'a qu'à lire Ammien Marcellin L. 16. & 17. Zozime L. 4. Egesippe L. 2. de la ruine de Jérusalem, Athenée L. 12. Paul. 5. Sent. Tit. 25. Julian. Novell. 113. Cap. 20. & quantité d'autres.

Ce que je dis ne doit pas s'entendre de toute sorte de Pourpre en general, mais seulement de celle qu'on réservoir pour la Personne des Roys, & qui estoit telle que l'a décrit le sçavant Cassiodore, avec son élégance ordinaire dans ses Varietez L. 1. Ep. 2. C'est cette Pourpre qu'on appelloit par excellence, *Purpura summa, clarissima, Regia, Imperialis, &c.* & de laquelle au raport de Luitprand de Reb. Europ. l. 1. Les Empereurs de Constantino-

ple avoient une Chambre toute tenduë, dans le lieu le plus sacré aussi-bien que le plus secret de leur Palais, qui s'appelloit *Porphyra*, ou la Pourpre. Les Impératrices faisoient ordinairement leurs couches dans cette Chambre suivant l'Ordonnance des mesmes Empereurs, rapportée par Nicetus l. 5. & les Enfans qu'elles y mettoient au monde s'appelloient *Porphyrogenites*, parce qu'outre cet appareil, ils estoient encor reçus dans des Langes de Pourpre à leur premiere entrée dans le monde; ce qui pouvoit faire dire à ces jeunes Princes, ainsi qu'à celuy dont parle Hérodien.

La pompe & les honneurs sont nez avec moy;

H ij

*La Nature au sortir du ventre de ma
Mere,*

*M'a fait le Successeur du Trône de mon
Pere;*

*Et la Bourpre en naissant, m'a reçu cõme
un Roy.*

Car pour la Pourpre commune, dont la couleur avoit quelque chose de moins éclatant que la Pourpre Impériale , il est constant que bien d'autres que les Princes avoient, ou se donnoient le privilege de la porter. Outre ce que nous lisons dans Athenée l. 12. que le Grand Alexandre ordonna par une Déclaration expresse à toutes les Villes d'Ionie, & nommément aux Habitans de Chio, de luy envoyer tout ce qu'ils auroient de Pourpre dans leurs Magazins, afin qu'il püst en

dorner des Robes à ses Courti-
sans, & à tous ses Capitaines
(*Volebat enim socios omnes stolis pur-
pureis ornari ;*) Outre ce que ra-
porte encor le mesme Athenée
du Roy Antiochus , qu'il avoit
à sa suite quinze cens Officiers
tous vêtus de Pourpre ; *Erant &
himille supra quingentos ; omnes isti
prædicti Purpurea habebant superin-
dumenta.* Il est manifeste qu'an-
ciennement, les Magistrats & au-
tres Officiers publics estoient re-
vêtus de Pourpre dans l'exercice
de leurs Charges. Hippias Ery-
thréen témoigne dans le 2. L. de
son Histoire , que ceux qui exer-
çoient la Judicature en son Païs,
rendoient justice aux Parties
dans leurs Tribunaux placez à
l'entrée des Portes de la Ville,

eux estant habillez de Robes de Pourpre. *Tribunal ante portas constituentes, judicabant, Purpureos amictus, sagulaque Purpurea habentes.* Athenée Livre 12. Chapitre 3. remarque que chez les Perses, les Magistrats estoient non-seulement revêtus de Pourpre, mais que les Tribunaux, les Sieges, & le Parquet de leur Magistrature en estoient aussi couverts. La mesme chose estoit en usage chez les Juifs, au raport de Philon dans sa Déclamation contre Flaccus; & enfin Tite-Live est témoin, qu'à Rome & dans toute la dépendance de sa domination, dès le temps mesme de la République, la Pourpre estoit portée par tous ceux qui estoient pourvus de quelques Charges qui regardoit

ou l'administration de la Justice, ou le gouvernement du Peuple; de sorte que les Magistrats, tant de la Ville, que des Colonies & Municipales, les Commissaires, & Capitaines des Ruës & des Quartiers, les Principaux & Doyens des Colleges, les Augures, les Sacrificateurs & les Prestres, en un mot tous les Sénateurs & Officiers Patriciens, se servoient communément de la Pourpre dans leurs Robes de cérémonies, & avoient le droit de la porter non seulement pendant leur vie, mais mesmes de faire brûler leurs Corps apres leur mort avec ce riche Ornement. *Nec uti vivi solum habeant tantum insigne, sed etiam ut cum eo cremantur mortui.*

Cependant l'honneur de por-

ter la Pourpre dont jouïssient tous les Magistrats Patriciens, n'estoit point accordé aux Plebeïens, c'est à dire aux Officiers qui estoient pris de l'ordre du Peuple. Et les Tribuns mesmes, quoy que leur Charge fust de beaucoup plus considérable que celles de quantité de Patriciens, en furent longtems privez comme nous l'apprenons de Plutarque dans la Question 81. des Romains ; où cet Autheur demandant pourquoy ces derniers Officiers ne portoient point la Pourpre, puis que d'autres Magistrats moins importans qu'eux, avoient le privilege de la porter, il en rend luy-mesme la raison, & dit, Que les Tribuns du Peuple ne jouïssient point de cet honneur,

parce qu'il ne leur estoit pas permis de se faire accompagner par des Huissiers & des Gardes , ny de se faire traîner en Chaise Curule, comme les grands Officiers; & que leurs Charges n'estant pas proprement des Charges de Judicature , puis qu'ils n'avoient que le droit de proposer, non celuy de décider, ils n'estoient pas censez proprement Magistrats, & par conséquent ils ne devoient pas avoir l'équipage ny les ornemens de ceux qui l'estoient véritablement. Joignez à cela que s'ils prétendoient estre revêtus de la Magistrature, à cause que par la *Loy Atinia*, ils avoient le privilege d'entrer au Senat & d'y dire leur avis; comme ils n'estoient les Magistrats que du Peu-

Q. d'Avril 1682.

I

ple, ils ne devoient point aussi estre vêtus autrement que le Peuple, afin que le plus petit de ce dernier état, aussi bien que le plus grand, pust avoir un accès plus libre auprès d'eux, n'eust point de crainte de les aborder les voyant populairement habillez. Et voila, selon le sentiment de Plutarque, les raisons pour lesquelles les Tribuns estoient exclus du privilege de porter la Pourpre.

Toutesfois, s'il est vray qu'ils en fussent privez du temps de cet Auteur, ce que quelques autres n'accordent pas, il est encor vray que leur dignité s'estant fort accrue depuis leur institution, aussi bien que leur puissance, par les honneurs, les grades, & les pré-

minences qui leur furent premièrement accordées par les Consuls Q. Aurelius Cotta , & L. Octavius , l'an de la Fondation de la Ville 678. confirmées quelque temps après par Pompée , & de beaucoup augmentées par Auguste , qui leur fit mesme l'honneur de se mettre de leur Corps , & qui posséda le Tribunat l'espace de 37. ans ; il est, dis-je , vray qu'ils prirent bien-tost , non seulement les Huissiers , les Faïsciaux & la Chaise Curule , mais encor la Robe de Pourpre , qu'ils portoient mesme dès le temps de Cicéron , comme il se justifie par un passage de ce Prince des Orateurs dans la Cause de Cluentius , où invectivant contre le Tribun Quintius , il dit ces paroles. Faites

I ij

124 Extraordinaire

un peu réflexion , Peres Conscripts , à ce que vous avez pû remarquer tant de fois vous-mêmes , sur la conduite du Personnage contre lequel la verité me force de déclamer. Rapellez dans vos esprits ses mœurs dépravées, sa vie dissoluë, son orgueil insupportable, & remettez-vous devant les yeux le front, le geste, & le faste avec lequel ce Tribun faisoit parade de sa Robe de Pourpre traînante jusqu'aux talons; *Atque illam usque ad talos demissam Purpuram recordemini.* Mais les Magistrats n'eurent pas seuls le privilege de porter la Pourpre. Il s'étendit à Rome jusqu'aux Chevaliers, à qui l'on permit de se revêtir du Laticlave qui estoit une Tunique de Pourpre, ou garnie de

Pourpre comme je l'ay déjà dit, & de prendre la Trabée, Robe encor plus précieuse que le Laticlave, dont la trame, dit Ferrarius L. 2. C. 4. estoit de Pourpre, & l'estain de Laine tres-blanche, ce qui faisoit une agreable diversité de couleurs, en maniere de petits carreaux semez par toute l'Etofe.

Que les Chevaliers eussent l'usage du Laticlave, je l'apprens du docte Lipse dans ses Notes sur Tacite. Il dit que du temps des premiers Empereurs, les Chevaliers qui portoient la qualité d'*Illustres*, avoient droit de porter le Laticlave. Et pour le prouver, il se sert d'un passage de Dion au L. 59. où cet Historien raconte que l'Empereur Caius voyant l'Ordre des Chevaliers fort dimi-

nué, & en tres-petite considération, crut le rétablir en sa première splendeur en y mettant les Personnes les plus qualifiées de tout l'Empire, auxquelles, pour rendre leur Compagnie plus auguste, il permit de porter l'Habilleement, qui n'appartenoit auparavant qu'aux Prestres & aux Senateurs. Cependant il faut dire que cet honneur leur avoit esté déjà accordé auparavant, & que non seulement les Chevaliers, mais mesme leurs Enfans, portoient cette sorte de Robe avant la concession de cet Empereur. Cela se voit manifestement en ce que dit Ovide dans le quatrième des Tristes, où ce Poëte qui estoit Chevalier, & Fils de Chevalier Romain, raconte la cérémo-

nie qui se fist lors que son Frere & luy prirent la Tunique à clou large, en quittant la Robe virile.

D'ailleurs que les Chevaliers Romains portassent la Trabée, Pline en est garant, lors qu'il dit, que quoy qu'au commencement il n'y eust que les Roys, & les Triomphans qui la portassent, les Chevaliers se l'approprièrent dans la suite du temps, & s'en parerent d'abord au jour de leur Montre, ou Reveuë generale, appelée *Transvectio*, qui se faisoit aux Ides de Juillet; ce qui est confirmé par Denis d'Halicarnasse, qui dit au L. 6. que les Chevaliers dans cette Montre marchaient en ordre selon les Tribus & Centuries, avec tout l'Equipage & les marques de l'Ordre, revêtus de Tra-

I iiij

bées & couronnez d'Olivier. A quoy s'accorde encor Suétone, quand il dit dans la Vie de Domitien, que le Senat, pour faire honneur à ce Prince & pour plus grande sûreté de sa Personne, ordonna que toutes les fois qu'il exerceroit le Consulat, les Chevaliers Romains, selon que le sort leur seroit échu, marcheroient devant luy entre les Huiſſiers & les Archers de sa Garde, estant vêtus de leurs Trabées, & portant leurs Lances militaires en main. *Ut Equites Romani quibus sors obtigisset, Trabeati, & cum hastis militariibus praeederent eum inter Liſtores, Apparitoresque.*

Le privilege de porter la Pourpre, ne se réserva pas seulement pour les Magistrats, & les Che-

valiers de l'Etat Romain , mais il s'étendit encor jusques aux Enfans de tous ceux qui avoient assez de bien pour leur faire porter la Prétexte , qui estoit une Robe chargée de quelques bandes de Pourpre , comme nous avons fait voir. D'abord selon Macrobe , il n'y eut que les Enfans de noble extraction qui la portèrent , tant pour les distinguer de ceux qui ne l'estoient pas , qu'afin de les exciter par cet honneur à suivre l'exemple du Fils de Tarquin l'Ancien , cinquième Roy des Romains. Ce jeune Prince , âgé seulement de quatorze ans , avoit accompagné son Pere en la Guerre contre les Sabins , & s'estoit si glorieusement signalé dans la dernière Bataille

où cette Nation fut entièrement défaite, qu'au retour de ce Combat, Tarquin le loüa publiquement de sa vertu & de sa vaillance; & pour l'engager à ne se point démentir, il luy permit de porter l'Anneau d'or, appelé *Bulla*, & la Prétexte, qui estoient deux des plus belles marques d'honneur que portaissent les Triomphans. Ce Prince donna quelque temps apres la mesme permission aux Enfans des Nobles pour la mesme fin. Elle fut encor donnée dans la suite, & particulièrement dans le temps de la seconde guerre, l'Unique aux petits-Fils des Affranchis pourveu qu'ils fussent Nobles, pour la raison que le mesme Auteur en rapporte au premier de ses Satur-

nales chapitre 6. Et enfin on accorda indifféremment ce privilege à tous les Enfans de l'un & de l'autre Sexe, libres, & affranchis, Nobles, & Roturiers, pourveu qu'ils fussent nez en légitime mariage. Les Garçons portoient cette Robe jusqu'à l'âge de 15. ou 16. ans, qu'on leur donnoit la Robe virile; & les Filles jusqu'au jour de leurs Nôces.

Le Commentateur d'Alciat, dit que la raison morale pour laquelle les Romains faisoient prendre la Robe Prétexte bordée de Pourpre à leurs Enfans, estoit pour leur apprendre à estre modestes & pudiques, parce que la couleur de Pourpre est un signe de modestie sur le visage des Enfans, & comme le caractère de

cette honneste pudeur qui rend ordinairement illustres ceux de leur âge, quand elle éclate également en leurs discours & en leurs actions. *Purpureus color pudoris indicium, hinc Prætexa Romanos pueros admonebat, verecundiam in dictis factisque servandam. Claud. Minci. in Embl. Alciat.* Aussi est-ce cette excellente teinture que le judicieux Caton vouloit que les Enfans prissent d'aussi bõne heure sur leur front, que celle de la Pourpre qu'on leur faisoit prendre sur leurs Habits. Cela me fait souvenir de ce que dit un jour Diogene à un jeune Garçon qu'il voyoit rougir en parlant à luy; *Confide, fili, hic enim virtutis est color.* Courage, mon Enfant, j'aime à voir cette couleur sur ton vi-

sage, parce que je la regarde comme l'indice & la livrée de la vertu qui regne dans ton cœur.

Les Syracusains ne tiroient pas un symbole si glorieux de la Pourpre que les Romains , puis qu'au lieu de regarder cette éclatante couleur comme le caractère de la pudeur , & de la modestie , ils la regardoient au contraire comme Héroglyphe de l'éfronterie , & de l'impudence. De-là vient, dit Athenée , que ces Peuples ne permettoient point du tout l'usage de la Pourpre aux Femmes honnestes & vertueuses ; non pas même d'en avoir une simple bande sur leurs Robes , donnant au reste pleine liberté d'en user à toutes celles qui avoient entièrement renoncé à l'honneur. *Sira-*

cusani prohibuerunt ne Mulieres ferrent vestes Purpura Prætextas, præterquam meretrices. Ce qui leur estoit accordé, plustost afin de rendre leur infamie plus connue, que pour les faire paroistre plus agreables par cet ornement. Le sentiment de ces Peuples n'estoit guère conforme à celuy du plus sage de tous les Hommes, lequel faisant dans le 31. de ses Proverbes, le portrait de la Femme vertueuse, luy donne pour Habit la Robe de Pourpre. *Byssus & Purpura indumentum ejus.*

Mais enfin pour terminer ce que nous avons à dire touchant l'estime & l'usage ancien de la Pourpre, disons encor que cette riche teinture n'estoit pas seulement en vogue dans les Villes,

dans les Temples, les Palais & les Tribunaux de la Justice, dans les Jeux, les Spectacles, & les Triomphes, & employée à servir d'Habits & d'Ornemens aux Dieux, aux Empereurs, aux Roys, aux Prestres, aux Magistrats, aux Chevaliers, aux Femmes mesmes & aux Enfans; qu'elle estoit encore en credit dans les Armées & en usage parmy les Gens de guerre. Deux ou trois exemples suffiront pour établir cette verité.

L'Ecriture Sainte me fournira le premier. Elle nous apprend que les Soldats se revestoint de de cette couleur, puis qu'on trouve dans le Prophete Naham, que cette formidable Armée d'Assyriens qui mirent le Siege devant Ninive, estoit toute parée de

Pourpre. *Viri exercitus in coccineis.*
Je tire les autres des Autheurs
Prophanes ; comme de Xéno-
phon au Livre 6. de sa Cyropadie,
qui témoigne que toutes les Trou-
pes de l'Armée du Grand Cyrus
estoit toutes brillantes , & par
la splendeur de leurs Armes ; & de
leurs Boucliers de Cuivre , & par
l'éclat de la Pourpre de leurs Ha-
bits. *Itaque universus exercitus are
fulgurabat, puniceque florebat ornatu.*
De Q. Curce L. 3. & 5. de Justin
L. II. d'Ammien Marcellin, L. 13.
& de Tertullien , *de habit. mulier.*
C. 7. qui témoignent tous la mes-
me chose au regard des Medes , des
Babyloniens , des Lacedémon-
niens , & autres Peuples de l'Asie,
qui se revétoient de cette noble
Livrée lors qu'ils alloient au com-

bat. Ce qu'ils faisoient, dit Elian, non tant par ornement & par pompe, que pour donner de la terreur à leurs Ennemis, ou plutôt pour s'inspirer du courage à eux-mêmes, & se fortifier le cœur qui leur eust pû manquer à la veüe de leur sang, s'ils eussent esté blesez. En effet lors qu'il venoit à couler sur leurs Habits, ils ne s'en appercevoient pas si aisément pour le raport qu'il auroit avec la Pourpre dont ils estoient revêtus. *Ne, si quando vulnerari eos contigisset, sanguinis aspectus metum eis incuteret. Elian. L. 6. C. 6.*

L'on dit que les Afriquains estoient les Peuples du monde qui aimoient le mieux cette Livrée dans leurs Milices, que ceux de Carthage par dessus tous la

Q. d'Avril 1682.

K

portaient comme une marque de haute prééminence. Et que mesme dans le Camp d'Annibal, lors qu'on vouloit donner quelque Bataille importante, on attachoit un Manteau de Pourpre au bout d'une Lance que l'on plantoit sur le haut de la Tente du General, afin qu'elle pust estre veüe de tous les Soldats, & qu'ils fussent avertis par ce signal de se tenir prests pour le Combat. La mesme Cerémonie estoit en pratique dans les Armées Romaines, comme Plutarque le témoigne dans plusieurs lieux de ses Vies des Hommes Illustres, & sur tout dans celles de Brutus, de Pompée, & de Fabius.

Je ne doute point que cela n'ait donné lieu à l'invention du La-

barum. C'estoit un Etendard Impérial que l'on portoit à la teste des Armées Romaines, & que les Historiens nous dépeignent comme une longue Lance, ayant au bout un bois traversant, & au dessus une riche Couronne d'or, sous laquelle estoit la figure d'une Aigle de mesme matiere. De ce bois qui traversoit pendoit un riche Voile de Pourpre de forme quarrée, dans le milieu duquel l'Image de l'Empereur estoit dépeinte en riche broderie d'or, & de Pierreries, avec ces mots à l'entour *Gloria exercitus*. Le Grand Constantin ensuite de la Vision mémorable qu'il eut d'une Croix lumineuse qui parut dans le Ciel à la veuë de toute son Armée, avec ces mots, *In hoc signo vinces*, &

K ij

qui fut cause qu'il se convertit, fit mettre ce Signe salutaire sur le haut du Labarum à la place de l'Aigle Impériale, & sur le fond du Voile de Pourpre qui y estoit suspendu, il fit tracer en broderie de Perles, & de Pierres précieuses, les deux Lettres Capitales du nom Grec du Sauveur du Monde, entrelassées en forme de Chifre, faisant attacher aux franges de ce sacré Voile son Image, & celles de ses Enfans faites à demy corps en broderie. C'est la peinture que les Autheurs raportez par le sçavant Cardinal Baronius au troisiéme Tome de ses Annales, nous ont laissée de de ce glorieux Etendart, dont Prudence fait aussi mention dans ces Vers contre Symmaque.

*Christus Purpureum gemmanti textus
in auro.*

Signabat labarum, &c.

L'Oriflâme, cet Etendart si renommé dans nos Histoires, que nos Roys faisoient autrefois porter à la teste de leurs Armées, avoit beaucoup de ressemblance à ce Labarum Impérial, & pouvoit bien avoir esté fait à son imitation ; car si nous en croyons quelques-uns de nos anciens Historiens, comme Gaguin, Froissard, & quelques autres, ce Royal Etendart estoit d'une riche Etofe de soye teinte en Pourpre, de forme quarrée, semé de Fleurs de Lys d'or sans nombre en broderie, & chargé d'une Croix d'argent au milieu, & se portoit pareillement attaché au bout d'une

Lance, & ne s'éloignoit jamais de la Personne du Roy. La Cronique ancienne de Flandre, le dépeint en cette maniere. *Messire Miles de Noyers estoit monté sus un grand Destrier, couvert de Hauberge, & tenoit en sa main une Lance à quoy l'Oriflâme estoit attaché d'un vermeil samit à guise de Gonfanon à trois queuës, & avait entour Houpes de verte soye.* Guillaume le Breton dans sa Philipide Livre II. dit que cet Etendart s'appelloit Oriflâme, à cause de sa couleur de feu, & qu'il avoit la forme des Banieres dont l'Eglise se sert dans ses Processions. Et Guillaume Guyart en son Romant des Royaux lignages, est de cet avis quand il dit,

*Orislâme est une Ragniere,
Aucun poi plus forte que Guimple,
De Cendal roujoyans & simple,
Sans pourtraiture d'autre affaire.*

Quelques Autheurs ont écrit que cet Etendart fut envoyé du Ciel à Clovis pour luy servir d'enseigne, & à tous ses Successeurs, dans les Combats qu'ils auroient à faire contre les Ennemis de la Foy Chrestienne, & non contre les Fidelles. A quoy, dit Froissard Volume 2. Chapitre 125. Charles VI. ayant contrevenu, pour l'avoir fait porter contre les Flamans, la mesme main qui l'avoit donné à nos Roys le leur osta, le faisant évanouïr entre les mains de Messire Hutin d'Aumont, qui en estoit le Gonfalonnier, de telle maniere que

luy mesme ny personne, ne sceut pour lors ce qu'il estoit devenu, ny ne l'a pû sçavoir depuis. Mais L'Autheur du Romant que nous avons déjà cité, est d'un autre sentiment pour l'origine de l'Orislâme, dont il attribuë l'invention au Roy Dagobert qui la fit construire à l'honneur de S. Denis auquel ce Prince avoit beaucoup de devotion. Voicy ses termes.

*Li Rois Dagobert la fi faire,
Qui Saint Denis ça en arriere,
Fonda de ses rentes premieres;
Si comme encore appert Leans
Es Chaplets des mescreans.
Devant li porter la faisoit
Toutesfois qu'aller li plaisoit,
Bien attachie en une Lance,
Pensant qu'il eust remembrance
Au raviser le Cendal rouge
De celuy glorieux Gnarronge.*

Et

Et pour la perte en la Bataille contre les Flamans, que Jacques Meyer dit estre arrivée en la Journée de Mons en Puelle, où elle fut déchirée & mise en pieces, apres avoir esté arrachée des mains d'Ansseau de Chevreuse, qui la portoit, & qui fut tué en cette Bataille; le mesme Guyard, qui vivoit pour lors, assure que ce ne fut pas la veritable Oriflâme qui fut prise en cette défaite, mais seulement une Oriflâme feinte à la ressemblance de la veritable, que l'on y avoit portée pour exciter les Soldats à bien faire; ce glorieux Eten-dart estant en telle estime parmy les Gens de guerre, qu'ils tenoient la victoire comme assurée, où l'Oriflâme estoit. Ainsi ils

Q. d'Avril 1682.

L

ne manquoient jamais de s'en servir dans les Combats dont l'issuë estoit douteuse, & on la mettoit toujours au front de l'Armée. Ce Poëte raconte ainsi cette perte.

*Anssiau le Sire de Chevreuse
Fut si comme nous apprismes
Esteint en ses armes mesmes;
Et l'Oriflamme contrefaite
Chai à terre, & la saisirent
Flamens, qui apres s'enfuirent.*

Au reste, cette Royale Banniere estoit curieusement gardée dans l'Abbaye de S. Denys, & c'estoit là que nos Roys l'alloient prendre eux-mesmes lors qu'ils vouloient s'en servir en guerre. Ils la recevoient en grande cérémonie, & apres avoir fait leurs devotions des mains de l'Abbé,

la remettant en suite en celles du Comte du Vexin, auquel comme premier Vassal & Feudataire de S. Denys, privativement à tout autre, appartenoit le droit de la porter; mais cette Comté estant réunie à la Couronne, il estoit au choix du Roy de la confier au premier Chevalier que Sa Majesté trouvoit digne de cet honneur, qui estoit d'une telle considération parmy les plus qualifiez de la Cour, qu'il y avoit grand empressement à le briguer. L'Histoire remarque que sous Charles V. le Sire d'Eudemehan, ou d'Andrehan, quitta la fonction de Maréchal de France, quoy que ce fust une des plus belles Charges de l'Armée, pour avoir la gloire de porter cet Eten-

L ij

148 *Extraordinaire*
dart à la fameuse Journée de Ro-
sebeque.

*Vous vous souvenez, Madame,
qu'au commencement de ce Traité,
il est parlé de trois especes de Pourpre.
Je vous en envoie les différentes Fi-
gures que j'ay fait graver pour satis-
faire entierement vostre curiosité sur
cette matiere. Elles sont tirées de
Gesner en son Histoire des Poissons.*

*Voicy différentes Explications qui
ont esté faites sur les Enigmes du
mois de Mars, dont les Mots estoient
l'Eau, & le Dé à coudre.*

I.

L'Eau fit changer Sirinx, une Nym-
phe de Pan;
La Mer nous donne lieu d'avoir Monne
& Guenuche;

149

ent dé-

Rois,

imides

dans

rs jours

es de

hoc,

ingea

rd de

ist de

rions

148

dart à
sebequ

Vou

qu'au c
ilest pa

Je vous

gures q

faire es

cette m

Gesner

Voi

ont est

mois d

l'Eau,

L'Ea

p

La M

c

L'Eau des Fonts Baptismaux peut détruire Satan,

*Et la Pluie en tombant, mouille Roys,
Clercs, Froc, Plûche.*



*La Mer nous rend souvent plus timides
qu'un Pan;*

*L'Abeille sentant l'eau, se sauve dans
sa Ruche;*

*On l'aime cependant dans plusieurs jours
de l'An,*

*Dust-on là voir gaster les plumès de
l'Autruche.*



*La Riviere Ladon arresta Sirinx hoc,
Son Corps en Chalumeaux se changea
par le troc,*

*N'ayant pû la chasser hors le bord de
sa Niche.*



*Que la Mer dans son sein engloutit de
Gens par...*

*Mais tontefois sans l'Eau nous verrions
sont en friche.*

L iij

*Ne la blâmons donc pas ; taisons-nous
plutôt, car...*

ALCIDOR, du Havre.

II.

LÉ DÉ vous défend mieux de l'Eguille
que Pan.

*Enssiez-vous les doigts durs ainsi qu'une
Guenuche,*

*Elle vous piqueroit comme un petit
Satan,*

*Si vous cousiez sans luy, le Brocard,
Toile, ou Pluche.*



*Il sert plus que des Gands, fussent-ils
peau de Fan ;*

*Avec luy l'on pourroit transpercer une
Ruche,*

*Sans crainte de l'user pendant le cours
del'An,*

*Fust-il d'argent, ou fer, que digere l'Au-
truche.*



*Quand vous n'en avez pas, Philis, on
vous voit hoc ;*

du Mercure Galant. 151

*Mercury qui le sçait, vous en offre un.
sans troc,*

Ne le refusez pas, il découvre sa Niche.



*Je voudrois comme luy pouvoir vous
tenir par*

*Ces doigts, belle Philis, qui mettent tout
en friche,*

*Je serois des Mortels le plus satisfait,
car...*

Le mesme.

III.

A *Vous le Dé, Galant Mercury,
Tandis que vostre heureux temps
dure.*

*Soyez mesme content par dela le tom-
beau;*

Et pour vostre mémoire,

Si vous voulez me croire,

N'apprehendez le Feu, ny l'Eau.

*GIRAULT le jeune, du Quartier
Simon le Franc.*

L iij

IV.

ON ne fait pas toujours tout ce qu'on
devroit faire;

Il m'est arrivé quelquefois
De trouver les vrais Mots des Enigmes
du Mois,
Et quelquefois aussi j'y fais l'Eau toute
claire.

DAUBAINE.

V.

ARmé d'une Quenoïlle & de force
Fuscaux,
En Fille déguisée comme un Sardanapale,
Le grand Hercule aux pieds d'Om-
phale
Se délassoit de ses travaux.
Ce que j'en dis icy soit sans luy faire
injure.

Je respecte les Gens qui sont issus des
Dieux,

Rien de mauvais ne vient des Cieux,
Et je ne prétens pas que le Galant Mer-
cure

*Nous découv*re surquoy fondé
Dans cette Enigme il porte un Dé.

Le mesme.

VI.

JE me vis l'autre jour dans une peine
extrême

Avec la belle Iris que-j'aime,
Pour deviner les Enigmes du Mois,
Et je connus trop cette fois

Qu'à les bien déguiser *Mercur*e est un
fin Merle.

Pour la première, Iris me promet une
Perle.

Pour remporter un Prix si beau,
Je me mis tout en feu, mais je trouvay
de l'Eau.

J'eus la Perle ; & pour la seconde,
Cette aimable & charmante Blonde
Me promet un baiser.

Jugez si pour cela je pouvois refuser
De remettre aussitost mon esprit à la
gesne.

Je l'y mis ; mais, hélas, que j'enduray de
peine !

154 Extraordinaire

*Et comme j'approchois beaucoup,
 Ace qu'il me sembloit, du vray Mot de
 l'Enigme,
 Je dis que je tēnois encore à quelque rime
 Avant que de faire un beau coup.
 Vous n'aurez pas, dit-elle, un si grand
 avantage.
 Si vous estiez discret, je vous l'eusse
 accordé;
 Mais vous ne baiserez simplement que
 mon Dē.
 De dépit, je ne pûs deviner davantage.*

LE BERGER ALCIDON, du
 Fauxbourg S. Victor.

VII.

P*Our condre un Habit vieux, on biera
 un à la mode,
 Un Dez est nécessaire au doigt;
 Car sans cela chacun connoist
 Qu'une Aiguille est tres-incommode.*

Mad. MANTE, de la Ruë
 Jean de Lépine.

VIII.

DEdans l'Enigme de ce Mois
Je ne sçay quel plaisir me touche;
Je ne la lis aucune fois,
Que l'Eau ne m'en vienne à la bouche.

LA BELLE TERBOCHER, à l'Anagramme *Bel Astre*, cher Objet,
de la Rue S. Victor.

IX.

Hier auprès de Philis je lisois le
*Mercur*e.

A la premiere Enigme, avant que d'achever,

C'est l'Eau, dit-elle, j'en suis seûre,
Sirinx au desespoir m'exempte de resuer.
Passons à la seconde, il nous la faut
trouver;

Mais plus qu'on n'attendoit, elle parut
obscur,

Et mon esprit à la torture
Ne s'y vouloit plus appliquer,
Quand la Belle dit; ah! je viens de me
piquer,
Et vous en estes cause avec vostre lecture.

*Si j'avois pris mon Dè... Voulez-vous
l'expliquer?*

*Voilà, dis-je, le Mot, grace à vostre
piqueûre.*

L'INFIRME.

X.

Q*ue vous donner pour le change
De vostre excellente Eau d'Ange,
Brave Mercure Galant?*

*Pour vous remercier je serois diligente,
Si j'avois plus de talent,
Et que ma Muse fust un peu moins in-
digente.*

SYLVIE, du Havre.

XI.

F*ort à propos, Galant Mercure,
J'ay reçu de vos mains dans une Enigme
obscur*

*Un Dè dont j'avois grand besoin:
Je le conserveray toujours avec grand
soin.*

La même.

XII.

Syrinx au bord de l'Eau fut prise du
Dieu Pan;

On apporte par Mer le Singe & la
Guenuche;

L'Eau-beniste fait fuir nostre Ennemy
Satan;

Un Torrent en fureur n'épargne Froc,
ny Pluche.



Mille Gens, quand il pleut, se sauvent
comme un Fan;

L'Abeille a peur de l'Eau jusques de-
dans sa Ruche;

Tout le monde la veut pendant le sec
de l'An,

Duss-on mettre à l'Etuë le beau Bon-]
quet d'Autruche.



Trouvant un Porteur d'Eau, souvent
on devient hoc;

Il ne la porte aussi que pour en faire un
troc,

Et la rendre en l'ostant du Secan, qui fait
sa niche.



L'Eau dans la Question fait dire pour
 & par.

Voila comme l'Enigme en un mot se
 défriche;

Et trois lettres font Eau, comme trois
 forment Car.

ALLARD, du Véxin.

XI.II.

PLus sage que Sirinx, qui fist l'a-
 mour de Pan,

Philis n'a dans son air rien qui soit de
 Guenuche;

Elle paroist un Ange, & non pas un
 Satan,

Sans prendre son éclat de l'Or, ny de
 la Pluche.



Aupres d'elle je suis plus timide qu'un
 Fan,

Bien qu'elle ait des douceurs plus que le
 Miel en Ruche.

Je ne puis sans la voir, passer deux jours
 de l'An,

Que je ne me croye estre au Pais de
l'Autruche.



Lavoir, & l'adorer, c'est un coup sûr
& hoc.

Si de son cœur au mien je pouvois faire
un troc,

Je luy prendrois souvent l'endroit où son
Dé niche.



Mais la Vertu par tout luy sert d'un
fort Rem-par;

On cueilleroit plutost du Froment dans
un friche.

Sur ce point avec elle il ne faut point
de car.

Le mesme.

XIV.

DAns ce Jardin, Amy, vous me trou-
vez ce soir,

Les yeux dessus l'Enigme, & tenant
l'Arrosoir,

Vous croyez que je fais figure.

Vous vous trompez, mais ç'en est fait,

160 *Extraordinaire*

Je quitte l'Arrosoir, & ferme mon Mer-
cure,

Puis que l'Eau tombe à mon souhait.

L'ALBANISTE, de Rouën.

XV.

Q*ue Mercure ce Mois fait plaisir*
à Thomasse!

Pour ne se plus piquer, il luy présente
un De.

C'est obliger de bonne grace,
Que de faire ce don sans qu'on l'ait
demandé.

Le mesme.

XVI.

B*onjour, bonjour, Seigneur Mer-*
cure.

Qu'as-tu pour nous donner aujourd'huy
de nouveau?

Prenons dessus ce toit un peu de cou-
verture,

Car ce nnage épais qui te sert de voiture,
Ne nous présage, à mon sens, que de
l'Eau.

L'Amant d'Orleans,
à l'Espérance.

XVII.

F Laté du vain espoir d'une heureuse
avantura,

Sans avoir sur l'Enigme encor rien dé-
cidé,

J'ay mis mon corps en Eau, mon esprit
en torture.

Mercury, si ce n'est le Dé,
Mon jugement confus renonce à la pein-
ture.

Le Cavalier de Caux.

XVIII.

NE raisonnons point tant, le Sexe
aimé de Pan,

Qui sçait bien préférer le Brochet à
l'Anguille,

La Flûte au Bistoury, la Cornete au
Trépan,

Par le secours du Dé se défend de l'Ai-
guille.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

Q. d'Avril 1682.

M.

Philis, vos délicats Ouvrages
 Qui charment l'esprit & les yeux,
 Font voir vos nobles avantages
 Qui triomphent en l'Art le plus ingénieux.

De vostre Aiguille sans pareille /
 Vous faites plus d'une merveille,
 Un si rare talent d'un Dieu semble guidé.
 Si c'est de l'aimable Mercure,
 Il faut encor le suivre, & contre la piqueûre,
 Mettez le gland en main, & le doigt dans le Dé.

RAULT, de Roüen.

JE ne devine plus tes Enigmes, Mercure,

Elles m'alterent le cerveau.

Après qu'à mon esprit j'ay donné la torture,

Je veux du Vin, non pas de l'Eau.

LE BERGER. ALCIDON, du
 Fauxbourg S. Victor.

DE' si commode au Sexe aimé jadis
de Pan,
Tu le défens bien mieux que Singe &
que Guenuche
Centre un traître Ennemy plus piquant
que Satan,
Opposant ton corps ferme autrement que
la Pluche.


Si plus uny dedans qu'un premier bois
de Fan,
On te voit en dehors cavé comme une
Ruche,
Ta figure est semblable au bassinet d'un
G-lan,
Et ta matiere aux corps que digere l'Au-
truche.


Avec toy pourroit-on avoir un pareil
c-hoc?
Non, il n'est point d'Amant qui vouldst
faire un troc
De la moindre faveur pour l'endroit de
ta Niche.



Il en est de plus beaux & plus aimables
par...

Qu'on néglige souvent, & que l'on laisse
en friche,

Pour te mettre au haut bout, comme en
la Phrase est Car.

MADAME COLLART, de Sillé
au País du Maine.

XXII.

L'Autre jour toute dépitée.

De me voir sans fruit arrestée
A ce que dit Mercure en son obscur
Ecrit,

Je repris Peloton, Aiguille, Ciseaux,
Laines;

Mais quand ce vint au Dé, comme j'en
estois pleine,

En m'entrant dans le doigt, il m'entra
dans l'esprit.

La Belle Lingere, au Duc
de Savoye du P.

XXIII.

Pourquoy me fuyez-vous? je vous
suis necessaire;

Ma Philis, voila mon Manteau;
Pour vous mettre à couvert vous en
avez affaire,

Vous voyez qu'il tombe de l'Eau.

L'Amy de la belle H.

XXIV.

L'Autre jour ma Philis me dit tout
en colere,

Laissez mon doigt en liberté.

Je répondis, que la captivité

Devoit paroître une peine légère

A qui s'emprisonnoit si souvent dans
un Dê.

Le mesme.

XXV.

Vous vous joñez d'une Enigme,
Camille, & vous attendez

Que contre vous je m'escrime.

Moy? je vous laisse le Dez.

DROÜART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine,

XXVI.

Q Voy! Mercure Galant, au sortir
du Carefme,
Qui me rend si triste & si blesme,
Vous m'avez envoyé de l'Eau?
C'est m'envoyer droit au tombeau,
Moy qui ne veux dans mon ménage
Que tout le plus excellent Vin
Qui croit, mais en Homme bien sage,
Que mesme un Dé plein d'eau gaste ce
jus divin,
Et qu'à luy, comme à moy, c'est faire
trop d'injure;
En verité, Galant Mercure,
Pendant ce temps vostre présent
Ne me peut estre fort plaisant;
Je l'envoye au beau Sexe, il est à son
usage,
Un Dé garde ses doigts, l'Eau défend
son visage.

BARICOT, du Havre.

XXVII.
TRIOLET.

Tant vous nous taillez de besogne,
Que je ne sçay qui la coudra.
Je voy que chasun se refrogne,
Tant vous nous taillez de besogne;
Et ma foy, pourra sans vergogne
S'armer bien, qui s'en piquera.
Tant vous nous taillez de besogne,
Que je ne sçay qui la coudra.

L'Ennemy d'amour, à l'Ana-
gramme, L'Heroïne m'y
entraîne.

XXVIII.

Pallas, dont vous voulez que je sois
le portrait,
Ne fut pas seulement une brave Guer-
riere,
On la dépeint encore une habile Ouvriere,
Et vous avez manqué ce trait;
Car souvent luy tint lieu (si l'on en croit
Ovide)

*L'Aiguille d'une Pique, & le Dé d'une
Egide.*

*La Brunete à l'Anagramme
H. M. est à sa Cour, de
la Rue S. Denys.*

XXIX.

O*N dit qu'un bon Verre de Vin
Pris au matin,*

*Aussi-bien à Paris qu'à Rome,
Avise un Homme.*

*Cela n'est pas, je le maintiens,
Et soutiens*

Que c'est une erreur toute pure.

*J'en ay bû dix ou douze au moins,
Et n'ay pû malgré tous mes soins
Deviner le Mot du Mercure.*

J'ay pris de l'Eau,

Pour arrester la violence

*Des vapeurs que le Vin m'envoyoit au
cerveau.*

Admirez quelle est sa puissance;

Mon Verre à peine a-t-il esté vuidé,

Qu'avec l'Eau j'ay trouvé le Dé.

*SOYROT, Contrôleur General
des Finances en Bourgogne.*

XXX.

L'*Eau mit au desespoir la Nymphé du
Dieu Pan,*

*L'Eau donne les moyens d'avoir Singe
ou Guenuche,*

*L'Eau-benîte a pouvoir de confondre
Satan,*

*L'Eau n'épargne ny Roys, ny Clercs, ny
Froc, ny Pluche.*



*L'Eau fait peur à beaucoup qui fuyent
comme un Fan,*

*L'Abeille, pour fuir l'Eau, se cache dans
sa Ruche.*

*On en voudra pourtant avant la fin de
l'An,*

*Quand l'Eau devroit bannir ce qui vient
d'une Autruche.*



*L'Eau quelquefois surprend, & fait
demeurer hoc;*

*Ceux qui veulent courir, de l'Eau fe-
roient un troc,*

Q. d'Avril 1682. N

170 *Extraordinaire*

*Et donneroient beaucoup pour l'oster de
sa Niche.*



*L'Eau fait parler des Gens ; elle en fait
mourir par...*

*Acheveray-je ? Non , car si l'Eau se
dé-friche,*

*On verra qu'en grandeur elle est sem-
blable à Car.*

BURET, de Vitré en Bretagne.

M XXXI.

*A foy, je n'en fais pas le fin ;
J'ay long temps medité sur l'Enigme pre-
miere,*

*Sans en avoir encor penetré le mystere ;
J'y perdrois bien tout mon Latin.*

*Mais, en passant à la derniere,
J'ay trouvé d'abord en chemin
Un Dé d'une façon & rare, & singu-
liere.*

*Comme Mercure d'ordinaire
Ne va point sans ses mains,
Et filoute les Dieux ainsi que les Hu-
mains,*

du Mercure Galant, 171

Il falloit qu'il l'eust pris à quelque Couturiere

*De l'Empire des Cieux,
Pour en régaler sa Bergere;
Et puis, en badinant tous deux sur la
Fougere,*

Ils auront égaré ce Butin précieux.

*Quoy qu'il en soit, je ne m'informe
guère*

*D'où le Dé vient, d'où le Dé ne vient
pas,*

*Je l'ay gagné de bonne guerre;
J'en prétens disposer, & mesme de ce pas
En faire un beau présent à l'aimable
la Serre,*

*Pour un petit baiser; c'est peu de chose,
hélas!*

*Trop heureux cependant, si sa reconnois-
sance*

*Enfait de mon amour l'heureuse récom-
pense.*

*Le Secretaire du Cabinet, de
Tournay, de présent à Paris.*

N ij

Ambassadeur du Ciel, grand Mes-
 sager des Dieux,
 Mercure, qui porte en tous lieux
 Des plus brillans Esprits les plus parfaits
 Ouvrages;
 Si par la vertu d'un Anneau,
 Gygès, * pour se cacher, eut toujours des
 nuages,
 Son Enigme n'a pas les mesmes avan-
 tages,
 Puis qu'on en voit le sens dès qu'on re-
 garde l'Eau.

LA POSTULANTE emmurée,
 de Rouën.

Philis, qui pour trouver l'Enigme
 du Mercure,
 Par mille vains efforts vous donnez la
 torture,
 Rprenez vostre Dez ainsi que le travail,
 Et vous aurez le Mot de tout cet attirail.
 G. D. S. Vv.
 * L'Enigme de l'Eau a esté faite par
 Gygès du Havre.

XXXIV.

CEssez vos importunitiez,
 Je ne sçaurois pas m'y résoudre,
 Je blâme fort vos procédez;
 Autrefois j'en sçavois décondre,
 Et bien loin de saigner du nez,
 J'allois viste comme la foudre;
 Mais enfin vous le commandez,
 J'obeïs, c'est un Dez à coudre,
 Sinon, charmante Iris, je vous quitte
 le Dez.

POLYMENE.

XXXV.

C'Est en vain, belle Iris, qu'on vien-
 droit vous résoudre
 Une difficulté que vostre esprit conçoit;
 Si vous vous estes mise à vouloir en
 décondre,
 Oüy, vous tenez la chose, & sur le bout
 du doigt.

MARQUELET DE LA NOÛE,
 de Meaux.

XXXVI.

VOus voulez, aimable Ouvriere,
 Que je vous montre le chemin
 D'expliquer l'Enigme derniere,
 Et vous avez le Dez en main.

L'HABITANT EN ESPRIT,
 du Pré S. Gervais.

2225 2522255:25225

TRAITE'

D U M E P R I S
 D E L A M O R T.

TOUTES les forces de l'éloquence sont nécessaires, selon le sentiment de l'Orateur Romain, pour pouvoir persuader aux Hommes de souhaiter la

mort , ou bien de ne l'avoir plus en horreur. La Nature nous la représente , comme de toutes les choses du monde la plus cruelle & la plus terrible ; & nous fait considérer la vie , comme de toutes les choses de la terre la plus douce & la plus agréable. La vie que nous menons , dit S. Augustin , a quelque chose qui nous charme , parce qu'elle est belle en son genre ; & une substance vivante , dit le même Docteur , est toujours préférable à une autre qui ne l'est pas. L'Ecclesiaste dit aussi qu'un Chien vivant vaut mieux qu'un Lyon qui est mort & qui n'est plus. *Melior est Canis vivus Leone mortuo.* Toutes les Créatures de l'Univers semblent confirmer cette vérité , par l'em-

N iiiij

pressément qu'elles font paroître pour se conserver ce précieux trésor. Les Plantes par l'attraction de leur aliment, & tous les Animaux par mille moyens, dont ils se servent pour fuir les horreurs de la mort, & pour jouir des douceurs de la vie. Cependant Socrate, que l'Oracle jugea le plus sage des Hommes, croit qu'il n'est personne au monde qui sçache lequel des deux est préférable, ou la mort à la vie, ou la vie à la mort. Cette connoissance, à son avis, est réservée aux Dieux immortels. Ce qui me fait passer cette Question sans rien décider, pour dire avec Sénèque le Poëte, que si c'est un mal de desirer la mort, c'en est un beaucoup plus grand de l'ap-

préhender. Aussi s'est-il trouvé des Ames si généreuses, qui n'ont eu nulle crainte de ce qui paroist si terrible aux yeux des Lâches & des Poltrons. D'où vient que j'ay eu la curiosité de chercher si ces Héros de l'antiquité avoient eu quelques justes raisons pour mépriser la mort, & j'en ay trouvé deux qui feront les deux Parties de ce Discours; Premièrement, la considération des miseres de la vie; Et en second lieu, la veuë des avantages de la mort, leur ont pû inspirer des sentimens si généreux, que bien loin de la craindre, il s'en est trouvé plusieurs qui en ont eu un extrême desir.

La vie de l'Homme, dit S. Ambroise, est pleine de tant de mise-

res, que la mort peut estre appelée avec raison, un remede plutôt qu'une peine & un supplice. S. Augustin avoüe dans ses Confessions, qu'il ne sçait pas s'il la doit appeller une vie mortelle ou une mort vivante ; on n'y goute jamais de pur ny de solide plaisir. Le repos le plus tranquille est troublé par les soins. Le plaisir le plus doux est mêlé d'amertume ; & l'état le plus heureux est sujet à mille maux. Le Philosophe moral avoit raison de dire, que si tous les Hommes sçavoient tous les maux qu'ils doivent souffrir dans ce monde, ils voudroient n'estre jamais nez. Aussi naissons-nous tous en pleurant nôtre malheur, & en commençant le premier jour de nostre naissance

par les pleurs & les gemissemens, pour montrer que nous entrons avec regret dans cette vallée de larmes. La naissance du plus heureux des Roys, ne fut pas différente en cecy de celle des autres Hommes ; car comme il le dit luy-mesme dans le Livre de la Sagesse, il nâquit en pleurant selon le cours ordinaire de la Nature ; & Pline met au nombre des miracles ce qui arriva au Roy des Bactriens, qui vint au monde en riant , quoy que dans le cours de sa vie il ne fut pas plus heureux que les autres, puis qu'après avoir essuyé mille périls & souffert mille maux, il mourut enfin misérablement, & laissa son Royaume à son Ennemy vainqueur. Nous naissons, di-

soit un Ancien, la teste premiere, parce que nous nous précipitons comme des misérables qui doivent gemir sous le joug des travaux & des douleurs qui se sont multipliez sur la posterité du premier Homme. Nous sommes cruellement agitez & troublez par les accidens qui arrivent dans la révolution des choses de ce monde. Ce qui faisoit dire à Saint Augustin , que vivre longtemps n'est autre chose qu'estre longtemps tourmenté. Cette vie, dit Idiota , est un combat perpetuel, une guerre continuelle, que toutes les Créatures font à l'Homme , qui ne peut jamais obtenir ny paix, ny trêve, ny estre en repos qu'après la mort. Elle se passe parmy les pleurs &

les gemissemens , & ne finit que par les larmes ; & le Pape Pie dans ses Epistres , dit que c'est plutôt une mort qu'une vie. C'est une vapeur, dit S. Jacques, qui ne dure qu'un moment, elle se dissipe & s'évanoûit comme une ombre , elle ne demeure jamais dans le mesme état. Nous sommes sujets à la défaillance comme les Fleurs & les Lys des champs ; nous sommes semblables au Foin qui fleurit aujourd'huy , & qu'on arrachera demain pour le jeter dans le feu. La moindre chose est capable de nous donner la mort. La plus petite Beste nous peut ravir la vie, & nous mourons souvent de la piqueure d'un Insecte vil & méprisable. Tout déperit en ce

monde, tout est sujet à la mort, & les Hommes ne sont pas plutôt nez, qu'ils tendent en croissant à un estre plus parfait, & plus ils se hastent d'estre plus parfaitement tout ce qu'ils sçau- roient estre, plus ils se hastent de n'estre plus. Idiota les compare à ces Etoiles éclatantes, qui viennent de l'Orient avec une vitesse merveilleuse pour arriver à leur terme ; les unes vont plus viste, les autres plus lentement ; les unes font des cercles plus grands, les autres de plus petits. Ainsi les Hommes passent par les divers âges pour venir à leur fin, les uns avec plus d'éclat que les autres. La carrière de ceux-cy est plus longue & plus belle que celle de ceux-là ; mais enfin la cour-

se des uns & des autres se doit terminer à la mort, tout de mesme que ces Astres lumineux ensevelissent leurs rayons dans les tenebres du couchant. La mort en elle mesme, dit Laerce, n'a rien de méchant ny de terrible. Il n'est que le chemin qui nous mene à la mort, qui estant rempli de misérés & de malheurs, nous doit donner de la crainte & du trouble. Or ce chemin n'est autre que la vie humaine, qui est par conséquent bien misérable. Les Hommes cependant aiment cette vie qui les conduit à la mort. Ils marchent à grands pas pour aller là où ils ne voudroient pas arriver, & vont volontairement au terme qu'ils tâchent d'éviter. Nôtre vie, dit S. Gregoire,

est semblable à ceux qui navigent sur la Mer, que le mouvement du Navire mene au Port en quelque état qu'ils soient ; soit qu'ils soient assis, soit qu'ils soient debout. Ainsi nous, suivant le mouvement & la révolution de nos années, nous tendons à la mort en quelque état que nous foyons.

Démosthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui nous puisse arriver en cette vie, c'est d'estre heureux ; & Saint Augustin semble estre de ce sentiment, lors qu'il dit qu'il n'est point de veritable vie si l'on est heureux. Ainsi tous les Hommes s'imaginent de vivre heureusement en ce monde, où il n'y a qu'une veritable misere & une

fausse felicité. Ceux qui sont dans l'abondance de toutes choses, estiment les Pauvres misérables, & les Pauvres croient que les Riches sont malheureux, parce que leurs richesses ne les laissent jamais en repos; mais ny les uns, ny les autres, ne connoissent pas le malheur où ils sont reduits; & il n'est pas une plus grande misere, au sentiment de S. Augustin, que d'estre miserable sans le connoistre, & sans plaindre soy-mesme sa propre misere. Tous les plaisirs, toutes les beautez & toutes les richesses de cette vie, n'ont qu'un certain faste au dehors & des apparences trompeuses. Les Hommes qui semblent les plus heureux, n'ont qu'un bonheur apparent & une felicité imagi-

Q. d'Avril 1682.

O

naire. Aussi Seneque dans ses Epistres, faisant le portrait d'un Homme heureux, assure que personne ne l'a jamais esté en ce monde, & confirme ce que Solon avoit dit longtemps auparavant, que nul ne doit estre appelé heureux avant la mort. En effet tout ce que les Hommes font n'est que pour rassasier deux passions toutes deux insatiables, dont l'une trouve l'indigence & la pauvreté dans les richesses, & l'autre l'ignominie & la honte dans la gloire. Tous les biens du monde ne sont pas capables de satisfaire le cœur humain; toutes les connoissances naturelles ne peuvent pas satisfaire l'esprit de l'Homme; toutes les beautez de la terre, les couleurs les plus a-

gréables, ne peuvent pas conten-
ter la veuë. Les voix les plus dou-
ces par leur concert ; les instru-
mens les plus harmonieux par
leur son , ne sçauroient satisfaire
le sens de l'oüye. Le monde en-
tier ne suffit pas à la vaste étenduë
de l'esprit humain , & nos pen-
sées vont souvent au delà de ces
lieux qui bornent toutes choses.
Enfin qui croit d'estre plus heu-
reux que le plus sage , & le plus
heureux des Roys , qui dans la
possession des richesses infinies, &
dans la jouïssance de tous les plai-
sirs imaginables , avoit neant-
moins un extrême dégoust de la
vie? Il avoit fait bâtir de bel'es
Maisons & de superbes Palais ;
ses Jardins estoient remplis des
fleurs les plus agréables, s's Ver-

O ij

gers estoient garnis des fruits les plus délicieux ; il avoit fait de grands Reservoirs & les plus beaux Canaux du monde , pour arroser le Bois qui estoit dans l'enceinte de son logis. Sa Famille estoit plus nombreuse que celle d'aücun de ses Prédecesseurs. Il avoit dans ses coffres des sommes immenses ; les plus belles Voix du Royaume étoient dans sa Maison pour le divertir ; il avoit chez luy toutes les choses nécessaires pour la bonne chere & pour le plaisir ; on servoit à sa table tout ce qu'on sçau-roit s'imaginer de plus ragoutant & de plus délicieux ; il surpassoit en richesses , en biens & en grandeur, tous les Roys qui avoient jamais regné dans Jerusaleem ; cependant il est obligé de dire que

la vieluy a esté à charge, *traduit*
me vita mea. Ecclef. 2. Un Poëte
de la Cour d'Auguste, qui avoit
esté favorisé des deux Divinitez,
qui font goûter aux Hommes
les plus doux plaisirs de la vie, dit
aussi qu'il n'est point de veritable
bonheur dans ce monde, *nihil est*
ab omni parte beatum. Supposons
qu'un Homme vive moralement
bien avec sa Femme & ses En-
fans, qu'il soit riche, qu'il ait
beaucoup d'Amis & beaucoup
de Charges, qu'il soit élevé en
honneur, & que neantmoins il ne
puisse jouir pendant longtemps
de tous ces avantages extérieurs;
le Sage préfère à cet Homme
un Avorton qui trouve son tom-
beau dans le ventre de sa Mere,
& qui reçoit la mort dans le mes-

me lieu où il a reçu la vie. Les plus heureux, dit Denys d'Halicarnasse, ne peuvent pas estre longtemps heureux, & les Riches ne jouïront pas toujours de leurs richesses, parce qu'ils vivent dans ce monde, dont la figure passe & ne dure pas long-temps. Toutefois Dieu, dit Saint Ambroise, a fait la vie de l'Homme courte, afin que ses miseres & ses maux qui ne pouvoient cesser autrement, finissent par la mort; ce qui faisoit dire à Apollonius, que la vie d'un Homme heureux est de peu de durée; au lieu que celle d'un Misérable est plus longue & dure plus long-temps. La grandeur des miseres de Job & l'excès de ses souffrances, ne luy font-ils pas dire, mau-

dit soit le jour dans lequel je suis né & la nuit dans laquelle j'ay esté conçu ! Pourquoi ne suis-je pas mort dans le ventre de ma Mere ? je serois maintenant dans un profond silence, & je serois entré dans une solitude éternelle, où je serois en repos. Pourquoi la vie a-t-elle esté donnée aux Misérables, qui attendent la mort avec impatience, quoy que la cruelle se bouche les oreilles & les laisse crier sans les délivrer de leur maux ? Ils souhaitent avec tant d'ardeur de mourir, que comme s'ils avoient trouvé un trésor inestimable, ils ont une extrême joye de trouver le tombeau, où ils ensevelissent leurs miseres dans les tenebres & l'ombre de la mort. Dans le premier

Livre des Machabées , Mathathias voyant l'affliction du Peuple Juif , la désolation de la Cité Sainte, les Vases sacrez entre les mains des Etrangers , le Temple sans honneur , & tous les Juifs massacrez par leurs ennemis, s'écrie, malheur à moy , parce que je suis né dans un temps où tous ces maux & tous ces malheurs nous arrivent. Pourquoi sommes nous en vie pour estre si malheureux ? *Quo ergo nobis adhuc vivere.* Esdras dit aussi à l'Ange dans son quatriéme Livre , qu'il auroit voulu que le ventre de sa Mere eust esté son tombeau, pour ne pas voir les travaux de Jacob & les miseres d'Israël. C'est pourquoy sans-doute la Nature, suivant la remarque de Plin , n'a donné

donné qu'un endroit pour venir dans le monde, au lieu qu'on trouve mille chemins & mille voyes différentes pour en sortir. Elle a produit un nombre presque infiny de Poisons, & ne nous a donné que cinq ou six sortes de Bled; & Seneque assure que la Loy eternelle n'a rien fait mieux à propos. Aussi autrefois à Marseille on vendoit dans des Maisons publiques, des Poisons qu'on permettoit aux Misérables de prendre, pour se délivrer des maux & des miseres de la vie. D'ailleurs il n'y a rien d'assuré ny de permanent dans ce monde, toutes les choses de la terre sont fragiles & perissables. Il n'y a rien qui soit eternel, tout est passager. Il n'y a rien qui soit stable &

Q. d'Avril 1682.

P

solide, tout est changeant. Aussi Olympiodorus compare cette vie à une rouë, à cause de ses révolutions continuelles & de ses changemens perptéuels. Les Fleurs, dit un Poëte, ne conservent pas toujourns toute la beauté qu'elles ont le Printemps, & la Lune ne brille pas toujourns de la mème maniere.

*Non semper idem floribus est honos,
Vcris neque uno Luna rubens nitet
Vultu.*

Dans l'adversité on souhaite la prospérité, & dans la prospérité on appréhende l'adversité. Deux raisons rendent malheureuses les prospérités du siècle; l'une, de ce qu'elles sont accompagnées de crainte de l'adversité; l'autre, de ce qu'elles nous

corrompent par la joye qu'elles nous causent; & trois raisons rendent malheureuses les adversitez du siecle. La premiere, de ce qu'on y desire la prospérité. La seconde, de ce que la mauvaise fortune est elle-mesme difficile à supporter. Et la troisieme, de ce qu'elle fait assez souvent succomber nostre patience; & ainsi comme on peut trouver un état qui soit comme un milieu entre ces deux diférens états, il est évident qu'en ce monde on ne scauroit estre parfaitement heureux. La Fortune aveugle favorise les Méchans, & ne daigne pas regarder les Gens de bien. Les Criminels & les Coupables sont honorez de tout le monde; & les Innocens sont le plus souvent per-

P ij

sécurité ; ce qui faisoit dire à Salomon, lors qu'il considéroit ces choses, qu'il estimoit les Morts mille fois plus heureux que les Vivans ; & croyoit que ceux qui n'avoient jamais veu le jour, n'étoient pas si à plaindre, que ceux qui n'estoient venus dans le monde que pour endurer tous ces maux. L'Homme qui est né pour les travaux & les fatigues, comme les Oiseaux pour voler, selon l'Ecriture, ne peut se nourrir qu'à la sueur de son visage ; & du moment qu'il vient au monde, il est dans une malheureuse nécessité de souffrir toutes les misères & toutes les douleurs qui accompagnent cette vie ; ce qui faisoit dire à Euripide, qu'on devoit avec raison pleurer & plaindre le

malheur de ceux qui naissent, parce qu'ils ne vivent que pour souffrir; & qu'au contraire on devoit se réjouir lors qu'ils mourroient, parce qu'alors la mort les délivroit de toutes les peines & de tous les maux auxquels ils estoient sujets auparavant. Après cela je ne sçay comment on peut craindre la mort, puis que la seule crainte de la mort est capable de troubler tout le repos & toute la tranquillité de nostre ame. Il n'est rien de si terrible dans la mort, que la crainte de la mort même; & Cicéron est d'avis que celui qui n'apprehende point la mort, commence déjà de mener une vie heureuse. Il ajoute aussi que nous devons estre bien aise de faire au plutôt

P iij

ce dernier voyage , apres lequel nous serons heureusement delivrez de tous les maux qui nous affligent en ce monde. Or il n'est que la mort qui nous en puisse delivrer , & nous mettre en repos , comme vous l'allez voir plus au long.

La mort, au sentiment de Plutarque, est de toutes les choses du monde , la plus douce & la plus heureuse , puis qu'elle delivre les Malheureux des maux dont ils estoient tourmentez dans cette vie , & met en lieu de seûreté ceux qui dependoient encore du caprice de la Fortune. Le Prophete Jonas irrité de ce que sa Prédiction , touchant la destruction de Ninive, s'estoit trouvée fausse , demandoit à Dieu de

mourir , parce qu'il croyoit de trouver dans la mort un remede pour tous les maux , & toutes les peines qu'il endureoit en ce monde, *Melior est mihi mors quam vita.* Et dans le quatrieme Livre des Roys, Dieu ne dit il pas au Roy Josias, qu'en récompense de sa fidelité & de sa religion , il le veut ôster de ce monde, & le placer dans le tombeau de ses Peres, afin qu'il ne soit pas si malheureux que de voir tous les maux qui doivent arriver aux Israëlités? Cicéron n'approuve point toutes les réjouiſſances que firent les Napolitains, lors que Pompée, qui avoit esté longtems malade dans leur Ville, revint en santé, parce qu'à son avis il auroit esté bien plus heureux s'il

P. iiii

fust mort de cette maladie ; car il n'auroit jamais esté sujet à tous les maux , ny à tous les chagrins qui le tourmenterent pendant le reste de ses jours ; il n'auroit pas fait la guerre à son Beupere , il n'auroit pas esté obligé de prendre les armes en haste pour se défendre , il n'auroit pas abandonné sa Maison , il n'auroit pas quitté l'Italie , & ne seroit jamais tombé entre les mains de ses Ennemis , à la veüe de son Armée défaite. Il est donc facile de voir , poursuit l'Orateur Romain , combien de malheurs & d'accidens fâcheux il auroit évité par la mort ; car quoy que ces maux n'arrivent pas infailliblement , la mort nous délivre toujours de la crainte que nous en pourrions

avoir. Les Dieux immortels, dit le divin Platon, qui sçavent bien mieux que nous ce qui nous est nécessaire, font mourir au plutôt ceux qu'ils veulent récompenser pour quelque belle action; & le Prince des Orateurs donne deux exemples de cette vérité dans sa première Question sur le mépris de la mort. Trophonius & Agamedes, ayant fait bâtir un magnifique Temple en l'honneur d'Apollon, prièrent ce Dieu de leur accorder ce qui pouvoit rendre les Hommes plus heureux, ce qu'Apollon promit de faire dans trois jours, après lesquels on les trouva morts. Le même arriva à Cléobis & à Biton, Enfans de la Prestresse Argia, pour avoir tiré le Chariot de leur

Mere, qui alloit faire les fonctions de son Ministère dans un lieu assez éloigné. Les Cygnes qui sont consacrez à Apollon le Dieu de l'Art de deviner en quelque maniere, font bien voir que la mort est plus douce que la vie, puis qu'ils chantent & témoignent goûter un extrême plaisir en sortant de ce monde.

*Dulcia defecta modulatur carmina
lingua.*

Cantator Cygnus funeris ipse sui.

Il vaut mieux mourir, dit l'Ecclesiastique, qu'être dans l'indigence. Et dans un autre endroit; O mort, que ton choix est juste & raisonnable, lors que tu t'en prens à un Homme pauvre & misérable, accablé de vieillesse, qui manque de forces, & que les

chagrins rongent & consomment tous les jours ! Nous devons tous mourir, dit l'Orateur Romain, & la mort est la fin de nos miseres. Lors que Longin voit dans Homere les playes, les ligues, les supplices, les larmes, les emprisonnemens, tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, croit qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire ces Dieux de pire condition que les Hommes; car à l'égard de nous, dit-il, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui est comme un port assuré, pour sortir de nos miseres; au lieu qu'en représentant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement misérables. Nous

liions dans l'Ecclésiastique, que la mort est préférable à une vie pleine d'amertumes; & qu'il vaut mieux un repos éternel, qu'une maladie continuelle. Artaban dit dans Herodote, que la mort est l'asyle des Malheureux, le port des Misérables, & la fin des maux & des miseres de la vie. La mort, au sentiment de Salluste, nous donne un véritable repos dans les afflictions & dans les chagrins, & dissipe tous les maux qui tourmentent les Mortels. La mort, dit S. Augustin, sépare l'ame du corps & nous délivre d'un pésant fardeau. Qu'y a-t-il donc de si terrible dans cette mort, qui est la fin de nos miseres & le commencement de nôtre repos? Les ames généreuses,

dit S. Ambroise , ne craignent point la mort naturelle ; les Sages la souhaitent , & les Misérables en ont un extrême desir. La mort, dit le Poëte Lucain , est la dernière de toutes les peines , & les Hommes ne la doivent pas craindre.

Mors ultima pœna est

Nec metuenda viris.

C'est l'espérance de mourir qui consolait autrefois Ovide parmy les ennuis & les souffrances de son exil.

*Una tamen spes est quæ me solatur in
istis,*

*Hæc fore morte mea non diuturna
mala.*

Ménander dit dans ses Epigrammes , pourquoy appréhendez-vous la mort qui vous doit

mettre en repos & vous doit délivrer de tous maux? Elle ne vient jamais qu'une fois, il n'est personne au monde qui l'ait vu revenir; au lieu que les maladies, les douleurs & les chagrins qui font le supplice des Hommes dans cette vie, viennent souvent & ne cessent jamais de les tourmenter qu'après la mort. L'illustre Boëce dit, que cette mort est heureuse, qui ne vient point troubler les Hommes, lors qu'ils jouissent des biens & des plaisirs de la vie; mais qui écoutant les plaintes des Malheureux, les vient délivrer de leurs maux; mais il dit aussi que souvent par une cruauté inouïe, elle refuse de les entendre, & ne leur veut pas fermer les yeux, pour avoir le plaisir de

leur voir répandre des larmes qui marquent l'excès des douleurs & des miseres qui les accablent en ce monde.

Mors Hominum felix quæ se nec dul-
cibus annis

Inferit & mæstis sæpe vocata venit,
Hæu heu quam miseros surda averti-
tur aures

Et flentes oculos claudere sæva negat.

La mort, dit Idiota, est un port assuré où tout le monde doit arriver, pour sortir des miseres de la vie. Ceux qui y abordent les premiers, sont plustost délivrez du danger & de la crainte du naufrage. Comment se peut-il donc faire que les Hommes appréhendent si fort de faire une si heureuse fin qui leur devroit estre tres-agréable? Ceux qui ont tra-

vallé pendant le jour, dit Théodoret, sont bien aises de se reposer pendant la nuit. Ceux qui ont combattu durant le jour, se réjouissent de voir arriver la nuit qui les met en sûreté. Toutes les Créatures animées ont une extrême joye de voir venir la nuit pour se loger dans leur retraite, où ils prennent un paisible repos durant le sommeil. Je ne sçay donc pourquoy ceux qui ont travaillé pendant toute leur vie, qui ont esté dans une guerre perpétuelle, qui n'ont point de domicile permanent dans ce monde, & qui n'y prennent aucun véritable repos, ayent en horreur cette heureuse nuit qui les doit délivrer de toutes ces peines, & les faire jouir de tous ces avanta-

ges. Ceux qui travaillent, dit Saint Chrysostome, considerent avec plaisir la fin de leurs travaux. Les Voyageurs regardent volontiers le lieu de leur demeure. Les Gens de service comptent plusieurs fois quand viendra la fin de l'année. Le Pere de Famille se réjouit de sçavoir le temps de la moisson. Le Marchand suppute nuit & jour pour sçavoir le temps auquel tombera le terme d'une debte; La Femme grosse cõpte avec joye quel jour elle doit s'accoucher; & les Hommes ne sçauroient, sans crainte & sans horreur penser à la mort, qui doit estre la fin de leurs travaux, le terme de leur voyage, la récompensẽ de leur service, le temps de leur moisson, le payement de leur debte,

Q. d'Avril 1682.

Q

& l'heureuse délivrance d'un pesant fardeau. Enfin qu'y a-t-il à craindre dans cette séparation de l'ame d'avec le corps qui se fait sans douleur & sans sentiment, & souvent avec plaisir? Y peut-il avoir quelque chose de terrible, puis qu'elle ne fait que passer & ne dure qu'un moment? D'ailleurs lors que nous sommes en vie, elle ne nous fait point de mal; & lors qu'elle est venuë, nous sommes incapables de souffrir ses rigueurs, parce que nous ne sommes plus. Outre cela il est clair que la mort ne nous causera point de douleur, puis que le sommeil, qui en est l'image, ne le fait pas; & il n'est rien de si ridicule, au sentiment de Senèque, que d'appréhender la mort, & de

goûter un extrême plaisir dans le sommeil qui en est la figure.

Il est inutile d'avertir que ny la veuë des avantages de la mort, ny la considération des miseres de la vie, ne doivent oblger personne à se donner la mort, puis que nous ne pouvons pas disposer d'une vie dont nous ne sommes pas les maistres, & qui dépend d'une Puissance supérieure qui nous l'a donnée en dépost. Il est dit dans le Songe de Scipion, que Dieu a donné aux Hommes la terre à garder, & qu'ils ne peuvent se dispenser de cette obligation, qu'avec la permission de cette Puissance souveraine; & que par conséquent personne ne peut fortir de ce monde sans le consentement de celuy

Q ij

qui l'y a fait entrer. Il est vray que nous voyons dans le Livre des Juges, que le Roy Abimelech ne voulant pas qu'il fust dit qu'il avoit esté tué de la main d'une Femme, ordonna à son Ecuyer de luy donner la mort; & Samson, pour se vanger des Philistins, mourut sous les ruines de la Maison ébranlée par sa force; & dans les Livres des Roys, Saül, & son Ecuyer, se tuent eux-mesmes, de peur de mourir de la main d'un Peuple incirconcis. Achitophel se va pendre, parce qu'on n'a pas suivy son avis dans le Conseil. Zambri, poussé du desespoir, met le feu à sa Maison & périt malheureusement. Dans le second Livre des Machabées, Ptolemer Macer s'empoisonne,

parce que ses Amis l'ont accusé de trahison contre Eupator, & Razias, pourfuiuy par ses Ennemis, qui vouloient entrer par force dans sa Maison, mourut de ses propres mains. Je ne parle point de l'Apostre apostat, qui fit une fin aussi malheureuse que son crime le méritoit. Je laisse aussi mille exemples que je pourrois tirer de l'Histoire profane, mais qui estant presque sans nombre, ne pourroient que rendre ce discours ennuyeux & trop long. Il suffit de dire que ce ne sont point des exemples à suivre, ainsi que tous les Hommes éclairés des seules lumières de la raison le peuvent facilement connoistre. Outre que ces Gens-là passeront toujours pour des lâches & des

poltrons, qui n'avoient pas le courage d'attendre la mort avec une fermeté inébranlable, sans donner aucune marque de crainte ny de frayeur. Ceux qui ont du cœur, se font un plaisir de paroître malheureux, pour persuader aux autres qu'ils sont au dessus de leurs malheurs, & qu'ils ne se soucient pas de s'en délivrer par une mort honteuse. Le Prince des Faiseurs d'Epigrammes, dit qu'il ne faut ny craindre, ny desirer la mort. *Summum nec metuas diem, nec optes.* En effet, un Timide l'appréhende, un Fou se la procure, un Furieux se la donne, & un Sage l'attend. Il n'est point, disoit le Roy Agesilaüs, de chemin ny plus beau, ny plus court, pour arriver à la gloire, que de mépriser

la mort ; & Plutarque assure que le Soldat le plus généreux ne fera jamais une action glorieuse, s'il craint la mort ; & nous lisons qu'un fameux Capitaine des Lacédémoniens disoit autrefois, exhortant ses Soldats au combat ; courage, mes Amis, nous irons peut-estre ce soir souper dans les Enfers, pour leur appprendre qu'ils ne devoient avoir aucune crainte de la mort. Aussi c'étoient des Gens généreux qui s'exposoient à mille périls, & bravoient la mort en mille rencontres. Un d'eux dit un jour à un Persan de l'Armée ennemie, qui se van-
toit que la multitude de leurs traits obscurciroit le Soleil ; tant mieux, luy dit-il, nous combattons à l'ombre. Aussi le mé-

pris de la mort est la plus belle qualité que puisse posséder des Gens nez pour la guerre ; & les Juifs qui prirent les armes pour conserver la liberté de leur Païs & la pureté de leur Religion, disent dans le premier Livre des Machabées , qu'il vaut mieux mourir dans la guerre , que de voir tous les maux qui leur arrivent. *Melius est nos mori in bello quam videre mala gentis nostræ & sanctorum.*

LA SELVE, de Nismes.

M^r Daubainé, dont vous connoissez l'heureux talent à faire des Vers , nous a expliqué en quoy consiste la véritable Amitié , par une Fable employée dans le dernier Extraordinaire. En voicy une autre de
sa

*sa façon, qui ne vous paroîtra pas
moins ingénieuse, sur l'aveuglement
que l'amour nous cause.*

SS2S2S:2S2S:2S2222

SUR LA QUESTION,
A quelles marques un veritable
Amant peut estre connu.

LE LYON AMOUREUX.

FABLE.

*SI dans une premiere Fable
F'ay tâché de rendre éclaircy
Ce qu'est un Amy veritable,
Mon dessein est de dire en celle-cy,
Que je prens chez le mesme Maistre
Ce qu'un Amant veritable doit estre.
Au Volume second, dès le commence-
ment,
La Fontaine en donne un modelle.
Q. d'Avril 1682. R*

*Ce que fait la Fontaine, est fait divine-
ment,*

*Mais en cecy sur tout je trouve qu'il
excelle.*



Un Lyon devint amoureux,

Dit-il, & l'objet de ses vœux

Fut seulement une Bergere.

*C'estoit apparemment quelque grande
Beauté.*

Quand un Roy va sur la Fougere,

Il faut qu'il s'y sente porté

*Par des appas du moins qui passent l'or-
dinaire,*

Car sans cela ce seroit faire

Des-honneur à la Majesté.

*Quoy qu'il en fust, le Sceptre & la
Houlette*

Estoient d'un assez bon accord,

*Et la Friponne aimoit la Royale fleu-
rette.*

*Sire, dit-elle un jour : si je fais vostre
fort,*

*S'il est vray que mon cœur ait borné
vostre envie,*

Si le bonheur de vostre vie
Dépend de sa possession,
Je consens de répondre à vostre passion.
• Vous trouverez en moy, petite Ber-
gerette,
Une humble, obeïssante, & fidelle
Sujette;
Mais j'ose y mettre, Sire, une con-
dition.
Jusqu'icy j'ay vescu comme une Fille
sage,
Je sçay ce que l'on doit à ceux de
vostre rang,
Vous estes maistre enfin de mon bien,
de mon sang.
Quant à mon Lit, je vous le dis tout
franc,
Vous n'y pouvez entrer que par le
Mariage.



Ah, bel Enfant, connoissez-moy
Répondit le Lyon, ma flâme est chaste
& pure;
Et je vous jure

R ij

Par Jupiter, le seul Maistre d'un Roy,
Que pour prouver combien j'aime
vostre personne,

Je prétens vous donner ma foy.
Je prétens partager avec vous ma Cou-
ronne,

Et tous deux nous ferons également
la loy

A tout ce qui respire
Dans mon Empire.

Mais pour moy, le plaisir des plaisirs
le plus doux,

Sera touûjours celuy de vivre vostre
*Epoux,

Et je vay de ce pas engager vostre Pere
A consentir que dès ce jour

Je montre jusqu'où va l'excès de mon
amour.

Adieu, belle & sage Bergere.



*Le Pere estoit un Homme fort prudent,
Il eust aimé l'honneur qu'un Roy luy
vouloit faire,*

Mais il craignoit & sa griffe & sa dent,

Et ne regardoit pas comme une bonne
Le Mariage proposé. (affaire

Volontiers mesme il eust os 

Le refuser tout court. Quoy, disoit, ma
Fille,

Peut estre ne pourra
Faire au Lyon telle Famille
Qu'il le desirera,

Et le Sire la mangera.

Chez ces Messieurs c'est ainsi qu'on
en use.

On ne sçait ce que c'est que de r -
pudier.

Il faut icy payer de ruse,
Nous tirer du péril, & le congédier.



Il s'y prit de cette maniere.

Sire, vous me comblez d'honneur,
Mais je ne goûte pas sans trouble ce
bonheur,

Et ma joye en cela ne sçauroit estre
entiere,

Certain scrupule qui me vient,
La retient.

R iij

Non, les caresses conjugales
 Entre ma Fille & vous ne seront point
 égales.

La pauvre Enfant n'osera vous baiser,
 De quelque amour pour vous qu'elle
 soit combatuë,

Vostre dent un peu trop pointuë,
 (Je vous le dis sans déguiser)
 Luy fera peur. Permettez que la Lime
 Passe dessus. La peur est légitime,
Dit le Lyon, faites venir des Gens,
 De bon cœur je consens
 Qu'on me lime les dents.



Les Gens venus, la Lime opere.
Mais ce ne fut pas tout, qu'arriva-t-il?
Le Pere,
Ajoute encor. Vos ongles, nous
 dit-on,
 Sont crochus, & ma Fille aura quel-
 ques allarmes,
 Quand vous luy porterez une patte
 au menton.
 Ces ongles ont d'ailleurs à mon gré
 peu de charmes.

Sire, daignez souffrir
Que tout-à-l'heure on vous les rogne,
Le Roy le voulut bien ; Et Valets, de
courir,

Et Ciseaux, d'entrer en besogne.
Sans griffes & sans dents voila Sa Ma-
jesté.

Si le Pere l'eust souhaité,
Sous les Ciseaux aussi la queue eust esté
mise,

Tant la Fille par sa beauté
Avoit sçeu du Lyon captiver la fran-
Le Lyon en ce triste état, (chisc.

N'eut non plus de forces qu'un Rat,
Et sa masse de chair par terre demourée,
Tayaut, Mirant, Briffant, en firent leur
curée.



Voila ce que c'est qu'un Amant.
Il est vray que l'exemple est pris sur une
Beste;

Mais rien ne prouve mieux qu'on ait
l'amour en teste,
Que la perte du jugement.

R iij

B O U T S - R I M E Z.

Sonnet à la louange du Roy.

Plus heureux mille fois, & plus chéry
 que Pan,
 Méprisant l'Ennemy bien plus qu'une
 Guenuche,
LOUIS, pour conquérir, fait toujours
 le Satan,
 Et remporte sur luy jusqu'à la moindre
 Pluche.



Le bruit de sa valeur fait trembler
 comme un Fan
 Le plus puissant Héros jusqu'au fonds
 de sa Ruche;
 Il le glace de peur plus de douze fois
 l'An,
 Eust-il le cœur plus chaud mille fois
 qu'une Autruche.



*Les Roys de toutes parts, & ab hac &
ab hoc,
Luy demandent la Paix, à tout prix, à
tout troc,
De crainte que son Bras bientôt ne les
dé-niche.*



*Que le plus fier apprenne à munir son
Rem-par,
Et pense que celuy, qui la Flandre dé-
friche,
Pent cueillir des Lauriers au déla du
Né-car.*

D'ARTIGUES, Chapelain de
Lescun, de Coudures en
Gascogne.

L'AMANT CONSTANT.

P*Our chanter nos amours, prenons
le Flageolet,
Et laissons aux Docteurs le Sacré Dé-
calogue;*

226 *Extraordinaire*

*Allons joindre nos chants à ceux du
Roytelet,
Et faire dans ces Bois quelque amou-
reuse Eglogue.*



*La Ville, sans Philis, me semble un
Chastelet,
Chacun de mes Amis me semble un
Pédagogue;
Trop longtemps de Papiers chargé comme
un Mulet,
Je me suis aux Plaideurs acharné comme
un Dogue.*



*Libre de tous ces soins, enfin bien
écuré,
Je vay suivre Philis malgré nostre
Curé,
Et pour elle haïr toutes les autres
Belles.*



*Je l'adore, & fust-elle aux bords de
l'Hellespont,*

*Les tendres amitez dont son cœur me
répond,
M'empescheront toujours d'en faire de
nouvelles.*

LE DEMY FLAMAND, d'Ypre.

SUR LE MESME SUJET.

I*Ris, vostre Beauté mérite un Pan-
théon;
Je me ferois pour elle étoufer comme
Antée,
J'essuyrois le Poignard du malheureux
Pantée,
Et serois étranglé tout comme Ana-
créon.*



*Dûssay-je estre mangé des Chiens comme
Aétéon,
Estre brûlé tout vif comme un horrible
Athée,
Vous ne me verrez point changer en
vray Protée,
J'en jure, belle Iris, par Saint Pan-
talon.*



*S'il est plus tendre Amant de l'Europe
à l'Asie,
Qu'on me traite de fou comme l'on fait
Sofie,
De vostre amour je suis aussi rempli
qu'un Oeuf.*



*Il m'agite sans cesse, & sans cesse me
bouffe
Ainsi qu'à la Charruë un misérable
Bœuf;
Soulagez-m'en, Cruelle, ou je vay faire
pouffe.*

SOYROT, Controlleur General
des Finances en Bourgogne.

R U P T U R E.

*E*Nfin, graces à Jupiter,
Sans l'aide d'un Pharmacopole,
Je me sens plus fier qu'un Frater,
Et je me moque de Nicole.



*L'esprit content en vray Pater
Je vay, je viens, je caracole,
Et lassé de tant disputer,
Ses yeux ne sont plus ma Boussole.*



*J'ay crû mon amour immortel,
J'en aurois souscrit le Cartel,
Et j'en faisois ma seule affaire.*



*Maintenant je veux par ces Vers
Faire sçavoir à l'Univers .
Que mon cœur a sçeu s'en dé-faire.*

*Contre un fort laid Homme,
prest à épouser une Belle.*

*UN certain grand Benest, plus mal
basty que Pan,
Et qui de l'Homme tient moins que de
la Guenuche,
D'ailleurs qui pense avoir tout l'esprit
de Satan,
Bien que sa teste pese aussi peu que la
Pluche.*


*Ce joly Monstre épris d'une jeune Fan-
 fan,
 Jour & nuit en Jaloux l'assiege dans sa
 Ruche,
 Sous-ombre que l'Hymen avant la fin
 de l'An
 Semble assurer la Belle à ce grand corps
 d'Autruche.*


*Ciel! le souffrirez-vous, que Philis luy
 soit troc?
 Philis, que pour Pallas on prendroit bien
 en troc,
 Luy qu'avec les Hibaux il faudra que
 l'on niche?*


*Ainsi la Dèité, Mere du Dieu Pon-
 par,
 Reçent jadis pres d'elle un noir Visage
 en friche,
 Victime de l'Etat, & d'un absolu
 Car...*

Foucault, de Montfort-
 l'Amaury.

CONTRE LES LIBERTINS

S*I la crainte inventa jadis un Ju-*
piter,
On l'estime à présent moins qu'un Phar-
macopole;
La piété n'est plus sous l'habit d'un
Frater,
La Devote a pris l'air d'une Dame
Nicole.



Une Fille à dix ans sçait plus que son
Pater,
Centre la verité le Docteur caracole,
Le Juge à l'interest se rend sans dis-
puter,
En l'honneur maintenant ne sert plus de
Bouffole.



Tel vit sans Foy, sans Loy, qui se croit
immortel,
De la Parque oubliant le funeste Cartel,
Pensant qu'un peccavi le tirera d'af-
faire.



*Vous direz, Libertins, dans un sens si
per-vers,
La vertu de LOUIS qui remplit l'U-
nivers,
Seule suffit d'exemple à bien croire &
bien faire.*

LE DRÜIDE Lyonnois.

LE BON SUJET.

JE ne contemple point Saturne &
Jupiter;
Je ne suis point Marchand, Peintre,
Pharmacopole,
Chimiste, Medecin, Chirurgien, Frater,
Je ne m'occupe point à feuilletter Ni-
cole.



Je borne ma priere à dire le Pater,
Je laisse au Cavalier faire la caracole,
Je ne puis en Docteur apprendre à dis-
puter,
Je ne sçay point sur Mer conduire la
Boussole.



Je ne travaille point à me rendre im-
mortel,
J'aprehende la Guerre, & je suis le Cartel,
Je ne suis point Plaideur, ne puis parler
d'affaire.



Je ne suis point Amant, je ne fais point
de Vers;
Mais admirer LOUIS, Maistre de
l'Univers,
C'est tout ce que je fais, & ce que je
veux faire.

LA VIE HEUREUSE.

Vivre en paix sous un Roy plus grand
que Jupiter,
Ne voir jamais entrer chez soy Phar-
macopole,
Jamais Chirurgien, Medecin, ny Frater,
Passant le temps tout-doux avec Dame
Nicole.



Ne pousser sa colere au dela d'un Pater,

Q. d'Avril 1682. S

234 Extraordinaire

*Arrester ses desirs sans plus de caracolè,
Ceder le plus souvent, plutost que dis-
puter,
L'Honneur & la Raison nous servant
de Boussole.*

*Enfin pour posseder un bonheur im-
mortel,
Il faudroit éviter, & querelle, & Cartel,
Et jamais, s'il se peut, ne se faire d'affaire.*

*S'égayer quelquefois en Prose comme
en Vers,
Sans pourtant de son nom fatiguer l'U-
nivers,
C'est là tout ce qu'on peut & desirer
& faire.*

*Le Traité qui suit est de M^r Rault.
C'est luy qui estoit l'Autheur de celuy
que je vous envoyay il y a trois mois
sur l'Origine de la Pourpre & de
l'Ecarlate.*

2225:2522255:25225

DE L'ORIGINE
DES COURONNES,
ET DE LEURS ESPECES.

L'Origine des Couronnes ne se peut tirer que de celle du Monde, puis que dès le même moment qu'il fut créé, il en parut en toutes ses parties. Le Soleil fut non seulement couronné de ses rayons, mais aussi il parut sur ce grand Astre une merveilleuse Couronne, que les Grecs appellent *Halo*, aussi éclatante que la plus vive lumière; soit qu'elle fust formée des nuës les plus pures, ou de la reverberation de ses clartez avec ces

S ij

mêmes nuës. C'est ce qui s'est vu
diversës fois, tant du temps de
Pontius & d'Aulus Consuls, que
de celuy de l'Empereur Octa-
vien, comme rapportent Oro-
sius, liv. 6. ch. 18. & Eutropius..

Les autres Astres ne sont-ils
pas aussi couronnez de leurs lu-
mieres ? Cette Constellation
composée de sept Etoiles, que
les Poëtes feignent estre la Cou-
ronne d'Ariadné, placée entre
le Serpent & Hercule, est en-
core une marque que le Ciel a
plus d'une Couronne, quoy que
la Fable feigne que cette Cou-
ronne estoit venuë des mains de
Vénus.

La Terre a diverses Plantes,
qui portent des Couronnes ; &
celle que Mathiole & Dioscoride

appellent *Coronaria*, en est une des principales. Entre les Fleurs, la Rose & l'Impériale ne se forment-elles pas des Couronnes d'elles-mêmes ?

Sur tous les fruits, la Grénade, outre son écorce dorée, & ses grains, dont elle enrichit son sein, comme d'autant de Rubis, a l'avantage d'avoir la teste couronnée.

Claudien en sa belle Epigramme sur le Phénix, comme au Roy des Oyseaux, luy donne une Couronne de Plumes dorées & brillantes. Simon Majole, en son Colloque des Poissons, donne le mesme avantage au Dauphin, qu'il dit en estre le Roy; & cette Couronne luy sert d'arme contre le Crocodile, de la pointe de

laquelle il crève le ventre de cet Amphibie dans le combat.

Mais pour ce qui est de l'Antiquité & de l'origine des Couronnes entre les Hommes, plusieurs Autheurs font de diverse opinion sur ceux qui les ont inventées. Athenée liv. 15. & Rosinus liv. 2. des Antiquitez Romaines, disent que Janus a esté le premier qui ait trouvé l'Art de faire des Couronnes; & Gervapitus au liv. 4. des Origines, en dit la mesme chose, & que ce Janus fut Japhet, second Fils de Noé, duquel selon Berosé, les Grecs ont pris leur origine. Mais Festus & Plutarque en ses Symposiaques, disent que Bacchus a esté le premier qui se soit formé une Couronne de branches de

Lierre, dans le Triomphe qu'il mena, apres la Victoire qu'il remporta dans les Indes & dans l'Egypte, d'où il en transféra l'usage dans la Grece. Pline fait mention liv. 16. ch. 34. qu'Alexandre le Grand, ayant voulu imiter le Triomphe de ce Dieu, au retour des Indes en Macédoine, ramena son Armée triomphante couronnée de Lierre.

Quelques autres veulent que ce soit Promethée, qui le premier ait inventé les Couronnes; parce qu'ayant esté délivré de ses chaînes par Jupiter, en mémoire de cette faveur & pour un monument eternal, il se fit une Couronne & un Anneau de ces mesmes fers. Sur cette diversité d'opinions, quelques-uns ont

estimé que l'usage en estoit venu des premiers Hommes mesmes, qui pour se garantir des ardeurs du Soleil, & se donner de l'ombre, aüroient joint des Rameaux d'Arbres ensemble pour faire des Couronnes, quoy que contre tous ces sentimens plusieurs en fassent un certain *Stephanus* le premier Inventeur, & disent que la Couronne en Grec s'appelle de son nom.

Les Poëtes ont toujours dépeint dans leurs Vers, la plus grande partie des Divinitez avec des Couronnes; & Pausanias mesme fait Jupiter assis sur un Trône, ayant une Couronne d'or en la teste, & un Sceptre en la main, Martian dans les Images des Dieux, le représente avec
une

une Couronne Royale en la teste, toute brillante de rayons. Le mesme figure Junon avec une Couronne de pierres précieuses, que la Déesse Iris luy met sur la teste.

. Janus représenté avec un double visage, portoit une Couronne d'or qui environnoit ses deux fronts. On donnoit en faveur d'Apollon, à ses Images, outre sa Couronne de rayons, une autre Couronne de Laurier. Les Muses ses Sœurs portoient des Guirlandes de Fleurs, ou des Chapeaux de fûeilles de Palmier. Cybelle Mere des Dieux, avoit la teste couronnée de Châteaux & de Tours. C'est ce que dit Virgile au sixième Livre de l'Eneide.

Q. d'Avril 1682. T

*Qualis Berecynthia mater,
Invehitur curru Phrygias turrita per
urbes.*

La Déesse Cerés estoit couronnée de ses Epys, parce que c'estoit elle qui avoit enseigné l'Agriculture & l'usage du Bled, en la place du Gland, dont vivoient les premiers Hommes.

Les Dieux & les Nymphes des Fleuves estoient couronnez de Roseaux; c'est ce que marque le mesme Virgile liv. 8. de son Eneide, parlant du Dieu qui préside au Tibre.

Et crines umbrosa tegebat arundo.

Le Dieu Pan portoit sa teste couronnée de fûcilles de Pin; Hercule d'Ache ou de Peuplier, Vénus de branches de Myrtes, ce que faisoit aussy le Dieu Hymen.

Neptune, comme le dépeint Ovide, avoit une Couronne blanche & le Trident en la main; Amphitrite son Epouse avoit la teste ceinte d'un tour de Perles.

Martian donne à Pluton, Dieu des Enfers, une Couronne d'Ebene, avec un Sceptre de fer. Catulle représente les trois Parques avec des Bandelettes blanches au lieu de Couronnes. Philostrate au Tableau qu'il fait d'Amphiaræ, figure le Dieu du Sommeil couronné de Pavots, tenant en la main un Rameau trempé dans le Fleuve du Styx ou de Lethé. Tibulle orne le bon génie d'un Chapeau de Fleurs ou de Rameaux de Plane. Athenée représente Vénus avec une Couronne de Roses ou de

T ij

branches de Myrthe. Pausanias donne aux Graces des Guirlandes de diverses Fleurs.

A l'égard des Sacrifices qui se faisoient aux Dieux & aux Déeses, les Prestres se couronnoient aux Fêtes de Bacchus, comme dit Timachidas en son Livre des Couronnes, de Rameaux de Myrthe, ou de branches de Vigne, en celles de la Déesse Cerés de fûeilles de Chêne; ce que remarque Virgile au 1. liv. des Géorgiques.

Cereri sacrâ redimitus tempora querens

Aux Sacrifices dédiés à Hercule, ils se faisoient des Couronnes de Peuplier. Virgile liv. 8. de l'Eneïde.

Populeis adsunt evincti tempora ramis.

En ceux consacrez à Apollon, les Sacrificateurs se servoient de Laurier, comme dit Apollonius au liv. 1. des Argonautes. Il y avoit trois sortes de Couronnes en ces Sacrifices. Les unes se mettoient au sommet de la teste, les autres descendoient jusques sur les Temples, & les dernières s'abbattoient jusques au col. Les Vaisseaux dont ils se servoient, avoient aussi des Couronnes de Fleurs, & les Victimes en avoient la teste ornée, ou de Bandelletes de diverses couleurs autour des cornes. Virgile liv. 3. de l'Eneide.

*Tum pater Anchises magnum cratera
coronâ,*

Induit.

Laquelle coûtume a duré long-

T iij

temps, comme a remarqué André Ténédien en son Voyage de la Propontide.

C'estoit aussi la coûtume des Nautonniers, comme dit Virgile liv. 1. des Géorgiques & de l'Eneide liv. 4. de couronner les Masts de leurs Vaisseaux, quand ils levoient l'ancre, pour faire voile, ou quand ils prenoient port.

*Pappibus & lati Nanta imposuere
coronas.*

Les Roys & les Princes anciens, qui vouloient estre reputés comme des Dieux, portoient des Couronnes d'or par rayons, à la figure de celle du Soleil. Virgile parle de la sorte de celle du Roy Latinus, avant la fondation de Rome, au liv. 12. de son Eneide.

*Cui tempora circum,
Aurati bis sex radij fulgentia cin-
gunt
Tempora.*

Les Statuës & les Autels des Dieux domestiques, appelez *Pénates*, ou *Lares*, estoient ordinairement couronnez de Bandelletes de Laine.

Et molli cinge hac altaria vittâ.

Mais pour revenir à l'antiquité des Couronnes, Joseph en ses Antiquitez Judaïques, parlant des Ornemens des Souverains Pontifes, fait les Couronnes plus anciennes que du temps de Bacchus; car il rapporte que Moyse, que l'on fait précéder toutes ces fausses Divinitez, fit faire des Couronnes d'or, & principalement une plus précieuse que les

T iiij

autres , en laquelle sur une pierre inestimable , le nom de Dieu estoit gravé en lettres Hébraïques , & qui dure presque à nos temps, comme dit Polydore Virgile liv. 2. chap. 17. des Origines.

Jules Scaliger , liv. i. ch. 13. de son Art Poétique, & Valere Maxime liv. 1. ch. 1. de ses exemples, disent que chez les Athéniens , Péricles , pour ses actions héroïques , fut le premier qui fut récompensé d'une Couronne par honneur ; & que comme l'honneur est l'éguillon qui porte à la vertu , & la vertu aux actions hautes & immortelles , ensuite la coutume auroit esté introduite chez la Posterité , de donner des Couronnes pour récompense & pour marque de gloire.

Les Sacrez comme les Prophanes en avoient pris l'usage, ce qui se remarque en Judith, liv. 15. qui apres avoir tué Holoferne, & délivré Bétulie, se couronna d'un Rameau d'Olivier, & toute couronnée rendit graces à Dieu de la Victoire qu'elle avoit remportée accompagnée de ses Dames d'honneur & de ses Vierges avec le mesme appareil.

Chez les Nations mesme les plus barbares, comme disent Zuingerus & Polibe, se mettre des Couronnes sur la teste, est un signe de réconciliation de paix & d'amitié. Du temps des Grecs, que les Jeux Olympiques furent établis en l'honneur d'Hercule, pour avoir planté le premier l'Olivier en la Ville d'Olympie,

ces Jeux qui se célébroient de cinq ans en cinq ans , dans les Villes de Pise & d'Elide , estant de cinq especes , les Rameaux d'Olivier estoient la récompense des Athletes Vainqueurs , dont ils estoient couronnez & remenez dans des Chars de Triomphe en leurs Villes avec les Hérauts & les Trompettes sonnantes ; c'est ce que disent Coelius Rhodiginus & Pausanias ; & de plus Aristote en son Panthée. Ce fut dans ces mesmes Jeux , que Théagenes estant diverses fois Vainqueur , tant à la Course , à la Luite , qu'au Gantelet , remporta jusques à six vingts Couronnes , & Pausanias jusques à cent quarante , *Alexandre ab Alexandro* , le témoigne de la sorte.

Du temps de Thesée, que de semblables Jeux furent instituez dans l'Isle de Crete, à présent Candie, on avoit coûtume d'y couronner les Vainqueurs de Rameaux de Palmier; mais cette coûtume y fut changée, le Laurier servit en la place, & la Palme y fut donnée outre la Couronne.

La Couronne qui se donnoit dans les Jeux de l'Isthme de Corinthe, se faisoit, comme dit Rhodiginus, de fûeilles d'Ache, & c'estoit à l'honneur du mesme Hercule.

La Guirlande de Laurier se donnoit dans les Jeux Pythiens, qui se célébroient à Delphes en l'honneur d'Apollon, pour avoir tué le Serpent Python; & apres

la Victoire on chantoit en l'honneur de ce mesme Dieu des Hymnes sur la Harpe, sur la Lyre & la Flute. Ces Jeux estoient de cinq especes comme les Olympiens, & s'appelloient *Panathlon*.

La Couronne d'Ache, herbe funebre, se donnoit dans les Jeux Neméens, qui avoient esté instituez en l'honneur d'Hercule, pour avoir tué un furieux Lyon dans la Forest de Nemée. Lucien au Dialogue des Exercices, dit que ces Jeux avoient esté instituez en l'honneur d'Archemore, Fils du Roy Licurgus, qui avoit esté tué par un Serpent en cette mesme Forest. Il est à remarquer que dans tous ces Jeux, les Hommes seuls y avoient en-

trée ; & que jamais les Femmes ne furent receuës en ces exercices , excepté Pherenice Mere d'un Vainqueur.

Dans Lacédemone ceux qui s'estoient comporteز généreusement , & avoient perdu la vie en la défense de leur Patrie , étoient couronneز de branches d'Olivier apres leur mort , & leurs funérailles en estoient ornées.

Du temps des premiers Romains , peu apres la mort de leur premier Roy Romulus , les Couronnes d'Epys , comme dit Plaine , furent les premières mises en usage ; ensuite desquelles dans les Jeux du Cirque , celles de Rameaux de Chefne , de Plane , d'Olivier , & d'autres especes , fu-

furent introduites; & l'usage enfin prévalut de les composer de diverses Fleurs. Glycere fut la premiere qui en inventa l'Art; & Pausias Peintre excellent de Sicyone, par ses pinceaux & ses couleurs, tâchoit d'imiter l'industrie de cette Maïtresse Ouvriere de Couronnes & de Guirlandes, d'où vinrent leur combat & leurs amours, à qui se vaincroit l'un l'autre en leur Art différent, l'un d'imiter la variété des Fleurs, & l'autre de vaincre la peinture par la diversité des couleurs, dont elle entrelaçoit ses Couronnes. Au défaut des Fleurs, pendant l'Hyver, on faisoit les Couronnes à la mode des Egyptiens, de fûeilles d'Yvoire peintes de diverses couleurs, en-

suite dequoy vinrent celles des
fûcilles d'argent & d'or ; &
Crassas , le plus riche des Ro-
mains, en donna de ces especes,
comme dit Polydore Virgile ,
liv. 2. chap. 17.

Dans Rome on avoit coûtume de ceindre la teste des nouvelles Epouses de Fleurs odoriférantes, ou de Verveine. C'est ce que dit Rosinus & Catule dans les Nôces de Julia & de Manilius. •

La Couronne d'herbe marquoit chez les mesmes Romains, plus d'honneur & de gloire dans la Milice. Agellius dit qu'il y en avoit de diverse espece, & pour en suivre l'ordre , il faut commencer par la plus noble, qui estoit la Triomphale. Elle

estoit d'or ; auparavant elle se faisoit de fûeilles de Laurier. C'estoit celle que l'on envoyoit par honneur aux Empereurs, qui avoient obtenu le droit de triompher pour les Victoires qu'ils avoient remportées.

Publius Décius Tribun , pour avoir conservé son Armée environnée des Sabins , qui estoit alors campée sur une Montagne , fut récompensé par Cossus d'une Couronne d'or & d'une autre d'herbe prise sur le lieu mesme par ses Soldats , pour avoir fait lever le Siege aux Ennemis.

Fulvius ayant vaincu les Celtiberiens , fut mené dans un Char de Triomphe au Capitole , où il déposa cent quarante Cou-

ronnes. Autant en fit Emilius Regillus, pour avoir défait l'Armée Navale du Roy Antiochus. Dans ces mêmes Triomphes on ajoutoit encore les Couronnes Civiques, Murales, Obsidionales, & d'autres, si on les avoit remportées.

La Couronne Ovale se donnoit dans le petit Triomphe par l'ordre du Sénat à celuy qui avoit réduit les Esclaves fugitifs, ou pris les Pirates, ou fait quelques autres actions qui ne sentoient pas une guerre ouverte ou déclarée, & elle se faisoit de branche de Myrthe, quoy que Marcus Crassus, pour avoir achevé la guerre des Fugitifs en obtint du Sénat une de Laurier, ayant méprisé celle de Myrthe.

Q. d'Avril 1682.

V

Posthumius Tubertus, pour avoir obtenu l'Ovation, fut couronné aussi des Rameaux de ce même Arbre.

L'Obsidionale se donnoit au Chef par ceux qui avoient esté délivrez d'un Siege, & l'on y observoit cette coûtume de la faire d'herbe, prise sur le même lieu d'où les Assiegez avoient esté délivrez. Plusieurs ont préféré cette Couronne à toutes les autres. C'estoit anciennement une souveraine marque de Victoire, quand les vaincus présentoient l'herbe arrachée sur le même lieu où estoit le Vainqueur ou le Libérateur. Marcus Fabius Maximus receut cet honneur, pour avoir délivré Rome assiegée par Annibal. C'est dont

parle Festus, & Pline, liv. 22. chap. 3. & 4.

La Couronne Civique estoit d'une autre espece, & celle qu'un Citoyen préservé donnoit à celui qui l'avoit délivré du péril de la vie; elle se faisoit de fûcilles de Chesne, parce que le fruit de cet Arbre fut la nourriture des premiers Hommes. C'est ce que dit Cecilius & Virgile au liv. 1. des Géorgiques. Gellius rapporte que Cicéron mesme, pour avoir découvert la conjuration de Catilina, & en avoir délivré Rome, fut récompensé d'une pareille Couronne dans le Sénat, par le commun consentement de la République; & cette Couronne estoit préférée à beaucoup d'autres; tant la vie

V ij

des Citoyens estoit précieuse.

La Couronne Murale estoit celle qui se donnoit au Soldat généreux par l'Empereur même, pour avoir franchy le premier les murailles, & estre entré dans la Ville assiégée. Cette Couronne estoit ornée de Creneaux en forme de Remparts.

La Castrense fut celle dont l'Empereur récompensoit les Soldats, qui les armes à la main estoient entrez en combattant dans la Tranchée des Ennemis; & elle avoit en sa figure une espee de tranchée, d'où elle prenoit son nom.

La Navale se donnoit à celui, qui dans un combat estoit entré le premier dans le Vaisseau

des Ennemis, & avoit facilité l'entrée aux autres qui y estoient fautez les armes à la main. Cette Couronne portoit en sa figure des becs de Navire pour ses glorieuses marques. La Murale, la Castrense, & la Navale, se faisoient souvent de fûeilles d'Ache. Voilà les différentes especes de Couronnes dont les Anciens avoient l'usage.

Auguste, comme dit Suétone, obtint le droit de porter toujours une Couronne de Laurier, pour avoir réduit Antoine & Cléopâtre à s'arracher eux-mêmes la vie. Jules César ne receut jamais d'honneur plus à gré que de porter une Couronne de Laurier, parce qu'il avoit la teste chauve. C'est ce qui remar-

quent Suétone & Sabellius. *Alexander ab Alexandro* dit que l'Empereur Caligula inventa une es-
pece de Couronne à la ressem-
blance des rayons du Soleil ou
de la Lune, pour se faire voir
en quelque façon comme une
Divinité.

Il y avoit une Loy chez les
Romains, qui ordonnoit que
ceux qui avoient mérité des
Couronnes, soit dans les Com-
bats, ou dans les Jeux publics,
eussent en leurs Funérailles les
mesmes honneurs de leur gloire.
Leurs Théâtres, leurs Chars de
Triomphe, leurs Chaïses roulan-
tes, leurs Monumens, & leurs
Buchers mesmes, estoient cou-
ronnez. Ce que Brassicanus en
ses *Antiquitez*, *Aeneas Vicus*

dans les Médailles des Anciens, & d'autres, ont remarqué.

Boire des Couronnes fut une ancienne coutume chez les Grecs & les Latins; & dans le Banquet que Cléopatre donna à Antoine, elle en usa de cette manière; elle l'empescha de boire, car la Coupe estoit empoisonnée. Elle la fit donner à un Esclave tiré de la prison, qui en ayant bû expira au même moment. Cette Reyne avoit déjà un pressentiment de la funeste aventure, où elle alloit tomber avec son cher Antoine, qu'elle vouloit suivre autant en la mort qu'en la vie. L'on tient que les Joniens ont esté les Inventeurs de cette Coutume, où non seulement les Coupes estoient cou-

ronnées, mais aussi les testes des Banquétans. La grande Bretagne a retenu encore quelque chose de cette Antiquité, car dans leurs Régales les plus qualifiez Habitans couronnent leurs Coupes de Fleurs, & gardent cette cérémonie ancienne; qui s'observe aussi dans les solemnitez publiques; la plupart marchant la teste couronnée de Fleurs.

A l'égard de la dignité des Couronnes, il y a une prééminence. La Pontificale est la première, & s'appelle *Tiare*; la seconde est celle de l'Empire, qui est fermée avec un Globe représentant le monde chargé d'une Croix. Jovius rapporte liv. 37. de son Histoire, que les Empereurs

pereurs d'Allemagne reçoivent trois Couronnes ; la premiere d'argent pour le Royaume d'Allemagne ; la seconde de fer , entourée d'un cercle d'or & de pierreries en dehors , pour le Royaume de Lombardie ; & la troisieme d'or pour l'Empire Romain ; ce qui fut observé en la Personne de Charles de Bologne , en l'année 1530.

La Couronne du Roy est fermée , enrichie de Pierreries ; celle de Prince diminuë de cette précédente ; celle de Duc est pat Trefles avec des Rubis. Celle de Comte est moindre en sa figure. Celle de Marquis diminuë aussi des précédentes ; & celle de Baron a un fil de Perles passé en dedans & en dehors.

Q. d'Avril 1682.

X

Rhabanus Maurus, en sa Prophetie sur le Royaume de France, & sur la grandeur de sa Couronne, luy donne pour fondement l'Immortalité, & dit que l'un & l'autre ne seront sujets à aucuns revers. Cecy est amplement expliqué dans le Livre intitulé, *Sacra Rhemensia*, au titre de la Couronne, dédié à Loüis XIII. de triomphante mémoire, en la cérémonie de son Sacre, & dans les prérogatives de son Auguration.

RAULT, de Roüen.

Les Enigmes du Mois d'Avril, dont les Mots estoient le Sel & le Melon, ont donné lieu à ces Madrigaux.

I.

EN vain j'exerce icy ma veine,
Cette Enigme, Tircis, me donne de la
peine;

Il faut, pour l'expliquer, estre à moitié
Devin,

J'irois plus aisément à Rome.

Mais je pense à ce ~~jus~~ qu'on tire du
Raisin,

Dont un coup, ce dit-on, avise bien un
Homme.

Voyons si ce remede est tel,

Qu'il rende ma Muse fertile.

Oüy, ce secours est prompt autant que
naturel,

Je reconnois qu'il est utile,

Et sans luy ce discours n'auroit point
eu de Sel.

AVICE, de Caën, Rue
de la Harpe.

II.

JE vous mets bien au dessus d'A-
pollon,

Autrement le Soleil, admirable Mercure.

X ij

*Ce n'est qu'en certain temps, & suivant
la Nature,*

*Qu'il fait produire à la terre un Melon;
Mais vous, quand il vous plaist, vous
en estes le maistre,*

En tout temps vous le faites naître.

L'HABITANT EN ESPRIT,
du Pré S. Gervais.

III.

C*Hristophe l'autre jour me donnant
un Ragoût,
Je luy dis que le Sel y manquoit, &
l'Orange.*

*Il en mit. O prodige étrange!
La Viande fut soudain de tout un autre
goût.*

RECOLIN, du Grand Ponteil,
Lieutenant dans le Regi-
ment d'Auvergne.

IV.

V*ous connoissez mon naturel,
Je rejette, Mercure, une matière fade.
Certains Vers me rendent malade,
Quand je n'y trouve point de Sel.*

L'ALBANISTE, de Rouen.

V.

Quel peut estre le Mot de l'Enigme
seconde,

Demandois je un jour à Fanchon?
Je suis la plus trompée & plus belle du
monde,
Dit-elle, si ce mot est autre qu'un Melon.



Alors voulant parler sur l'Enigme pre-
miere,

Elle me demanda quel en estoit le nom.

Le Sel, Fanchon, est nostre affaire,

Luy dis-je, apporte ton Melon.

MAD. RICARD, de Provins.

VI.

QUoy, donner du Sel au Public?

Aux yeux de tout le monde en faire ainsi
trafic?

Vous estes trop hardy, *Mercur*e.

Ne vous flatex pas tant d'estre bien
écouté,

Malgré tous mes Amis il m'en a bien
cousté.

J'en avois mis un peu dans ma pauvre
voiture.

270 *Extraordinaire*

C'est mon premier forfait, hélas ! j'y fus surpris ;

Mais vous récidivez, ma foy, vous serez pris.

GYGES, du Havre.

VII.

M*ercure estoit, dit-on, un grand Voleur.*

N'estoit-il point aussi Traiteur ?

*Je le croy, car encor souvent il nous régale,
Et c'est le mieux du monde. Enfin nul
ne l'égale,*

*Tout ce qu'il donne est tres-bien ap-
presté ;*

*S'il ne sert qu'un Melon, le Sel est à
costé.*

La Fauvete de Morlaix.

VIII.

P*our éviter, Chimiste, & les frais
& la peine,*

Cesse de travailler à tout Estre réel.

*Comme moy sans dépense, & sans beau-
coup de gesne,*

*D'un Estre de rayon tu peux tirer
le Sel.*

ASTIER, Prieur d'Avignon.

IX.

Mercure est un joly Garçon,
Tout ce qu'il fait a l'art de
plaire;

Pour moy, j'admire sa maniere,
De mettre du Sel au Melon.

Mad. ROZON, de la Ruë
au Maire.

X.

IL semble que Mercure ait une peur
secrete,

Qu'à nous faire un présent il ne soit cri-
minel,

Tant il nous le fait en cachete.

Oh je n'y pensois pas : la peste, c'est
du Sel.

..F. H. DE VALLAUNAY, SOUS-
Brigadier dans les Chevaux
Legers.

XI.

LOrs que je suis avec Nanon,
Et qu'un mesme amour nous as-
semble,

X iiij

*Nous nous accordons mieux ensemble
Que le Sel avec le Melon.*

LE BERGER ALCIDON, du
Fauxbourg S. Victor.

XII.

P*Hébus, tout Fils qu'il est du divin
Jupiter,
Craindroit un Qui pro quo du vieil
Pharmocopole;
Et tout Maistre Juré se tiendrait un
Frater,
Au sujet de l'Enigme où vous respuez,
Nicole.*

✂

*Et puis vous m'ordonnez que dedans
un Pater,
Je tourne tant enfin si bien je caracole,
Que je donne à ce but qui nous fait
disputer
Plus sûrement qu'an Nort l'aiguille
de Boussole.*

✂

*Dequoy que soit capable un amour im-
mortel,*

*Je ne sçau*rois, *Nicole*, accepter le
Cartel;

C'est, comme vous voyez, une terrible
affaire. ❧

*De trop de Sel Mercur*e assaisonne les
Vers

Qu'en ce mois il expose aux yeux de
l'*Univers*;

Et moy, fâché *Devin*, hélas! que puis-je
faire? Le Pere sans façon.

XIII.

L'esprit embarrassé pour découvrir le
Mot

Enveloppé des Vers de la seconde E-
nigme,

N'arrestant à loisir à voir chacune
rime;

En vain, disois-je en moy, je fais tant
le *Marmot*,

Lors que par un beau Mot cet obstacle
déniche.

Oh, oh, dis-je aussitôt, vraiment j'étois
bien sot,

N'est il pas découvert dedans cet *Acro-*
stiche? *ALCIDOR*, du Havre.

XIV.

T On Sel, *Mercure*, est de bon goust.
 Le moyen de faire un ragoût
 Qui ne soit méchant, détestable,
 Sans cette *Mâne* incomparable?
 Un certain *Cuisinier*, dit-on, s'en est
 passé,
 C'estoit celuy d'*Hédin*, mais il est tré-
 passé.

La triste *Alcidiane* de *Berry*.

XV.

Vous qui sçavez résoudre tout
 en Sel,
 Vous devez bien résoudre cette *Enigme*.
 Seriez-vous court, *Chimiste universel*,
 Vous qui sçavez résoudre tout en Sel?
 N'est-ce donc pas un *Estre naturel*
 Ce que *Mercure* en ce mois nous exprime?
 Vous qui sçavez résoudre tout en Sel,
 Vous devez bien résoudre cette *Enigme*.
 L'*Ennemy* d'amour, à l'*Ana-*
gramme, L'*Héroïne* m'y
 entraîne.

XVI.

Mercure a plus d'esprit qu'un
Ange,
En libéralité l'on n'en voit point un tel,
Il faut le dire à sa louange;
Il ne donneroit pas des Perdrix sans
Orange,
Non plus que du Melon sans Sel.
Le Secretaire du Parnasse.

XVII.

Sans le Sel il n'est rien de bon.
Sans luy que feroit le jambon?
Le Mercure s'en sert jusques hors de
la Table,
Et sans se soucier des Loix,
Vient vendre dans son dernier Mois
Cette Marchandise agreable.
S. LANGELLE', Rhétoricien
des Jesuites.

XVIII.

Q'un autre se connoisse au cours
de Jupiter,
Qu'il nomme chaque Simple en bon
Pharmacopole,

*Qu'à panser une playe il soit plus que
Frater,
Que Galant il s'entende à courtiser
Nicole;*



*Qu'il en soit qui, Docteurs, expliquent
le Pater,
Qui sçachent de bon air faire une cara-
cole,
Qui dessus tous sujets soient prests à dis-
puter,
Qui reglent un Navire au gré de la
Bouffole;*



*Que les Faits de LOUIS le rendent
immortel,
Qu'assurant le Commerce, étoufant le
Cartel,
Du bonheur de la Terre il fasse son
affaire;*



*Quant à moy, si j'ay pû dessus les petits
Vers
Que donne à deviner Mercure à l'U-
nivers,*

Dire bien le Melon, c'est pour me satisfaire.

Le Bouquet mystérieux du P.

XIX.

P*ardonnez-moy, Galant Mercure,
Si je ne veux point recevoir
Le Sel que vous donnez, & je fais mon
devoir.*

*On dit que je l'ay pris, mais c'est une
imposture,*

*Je n'en ay pas reçu la valeur d'un
denier.*

*Il n'en faudroit pas tant pour faire un
Faux-saunier.*

*Si j'estois accusé, j'aurois beau me dé-
fendre,*

A peine l'on voudroit m'entendre,

Bientost on me condamneroit,

Tout Amy m'abandonneroit.

*Quand on veut perdre un Misérable,
Il n'est rien plus aisé que d'en faire un
Coupable.*

J'ay donc renvoyé vostre Sel,

Je n'en veux que de la Gabelle,

*Tout autre est défendu, l'Ordonnance est
formelle,*

*Je crains trop de me voir condamné sans
appel.*

BARICOT, du Havre.

XX.

V*ous pouvez sûrement, Esprit uni-
versel,*

*Exposer au grand air vostre admirable
Piece;*

*Jamais rien n'eût sçauroit altérer sa finesse,
Puis que vous y mettez du Sel.*

D. CHICHARD de Saragocce.

XXI.

J*e suis d'une compléxion
Qui paroist assez délicate.*

*Helas! s'il m'arrivoit quelque indi-
gestion,*

*Je sentirois gonfler ma rate,
Et j'en pourrois mourir; mais j'admire,
Voisin,*

*Le tempérament dont vous estes.
J'aurois mille douleurs, je créverois enfin;*

*Si je mangeois comme vous faites
Un Melon tout entier, sans Sel, sans
Pain, ny Vin.*

L'ALBANISTE de Roüen.

XXII.

M*ercure, prenez garde à vous,
Messieurs les Partisans vous feront une
affaire.*

*Qu'on vous garde du Sel, & ne pouvez
vous taire?*

On ne fait pas ainsi chez nous.

Les Associez de la Rochelle.

XXIII.

T*ot tua plena placent doctis Æni-
gmata Sale,
Sic sine Sale nocent Melones sæpe
gulosis.*

POETA SUEVUS.

XXIV.

Q*ue vous soyez, Camille, encore à
deviner*

*Ce que donne en ce mois Mercure à ru-
miner,*

Je ne crois pas de vous une telle foiblesse;

280 *Extraordinaire*

*Vous avez trop de sens, de feu spirituel,
De pénétration & de délicatesse,
J'ay pensé dire trop de Sel.*

*DROÜART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine.
XXV.*

*M*ercure sçait donner des Fruits
prématurez,
Nous en avons icy des signes assurez.
Puis qu'en ce mois de May, contre toute
apparence,
On voit par ce moyen du Melon dans
la France.

GIRAULT le jeune.

XXVI.

*V*ostre Enigme a ce Mois je-ne-sçay
quoy qui pique,
Jamais je n'en ay veu d'un goust si relevé
Et certes l'auroit dépravé,
Qui n'y sentiroit pas un certain Sel
attique.

*La Brunette à l'Anagramme
H. M. est à sa Cour, de
la Rue S. Denys.*

XXVII.

N'Est-ce pas estre un broüillon,
De vouloir, Monsieur Mercure,
En dépit de la Nature,
Mettre dans l'ombre un Melon?

LA BELLE TERBOCHER, à l'A-
gramme *Bel Astre cher Objet,*
de la Rue S. Victor.

XXVIII.

Vous voyez donc, agreable Trom-
peur,
Que vostre Enigme est pour me faire
peur,

Et qu'elle peut facilement m'abatre.
Certes, pour moy, je ne crains rien de
sel,

Et je sçay que j'en mangerois quatre
Parcils Melons avec un grain de Sel.

LE GUERY DU BLANC B.
de Montfort l'Amaury.

Q. d'Avril 1682.

Y

XXIX.

JE ne sçay pour moy quel desordre
 Altere aujourd'huy nos humeurs.
 Mercure nous présente un Melon des
 meilleurs,

Et je ne vois personne y mordre.

DAPHNIS, D.L.R.N.S.A.

XXX.

Mercure ne fait pas les choses à
 demy,

Par tout il fait voir sa prudence;
 Et quand il nous présente un Melon en
 amy,

Il fournit du Sel par avance.

La Blondine à l'Anagramme,
 L'Astre de riche Maison,
 cher à tous, de la Rue
 Trouffeyache.

XXXI.

Sil fut jamais un Melon délicat,
 Sans contredit, Mercure, c'est le
 vostre.

Estre toujours en mesme état,
 oûjours piquant, n'avoir point le goust
 plat,

du Mercure Galant. 283

*C'est ce qu'on dit rarement d'aucun
autre.*

*S'il fut jamais un Melon délicat,
Sans contredit, Mercure, c'est le vostre.*

*La Belle à l'Anagramme, Bonne
à la suite, de Dreux.*

*M^r du Rosier a répondu par les
Vers qui suivent, à toutes les Ques-
tions du dernier Extraordinaire.*

SS2S2S:2S2S:2S2222

SI ON PEUT ESTIMER
une Personne sans qu'on l'ai-
me, ou l'aimer sans qu'on l'es-
time.

HElas ! qu'un Homme a d'em-
barras,

*Lors que la passion, ou la raison, l'en-
traîne !*

*Il est contraint d'aimer ce qu'il n'estime
pas,*

Y ij

*Et d'estimer ce qui cause sa haine;
Car l'estime vient de l'esprit,
Et l'amour, à ce que l'on dit,
Du cœur a toujours pris naissance
D'où je conclus fort justement,
Et tire cette conséquence,
Qu'on peut aimer infiniment,
Sans estimer ce que l'on aime;
Et qu'on peut estimer de mesme,
Ce que l'on n'aime aucunement.*

S'il est plus honteux à une Femme, d'accorder des faveurs à un Amant qu'elle a aimé, mais qu'elle n'aime plus, & dont elle n'est plus aimée, qu'à un autre qui l'aime ardemment, & qu'elle n'aime point.

IL ne sçauroit estre honteux
A cette Belle charitable,
De secourir un Misérable,
Qui ne s'est rendu malheureux

du Mercure Galant. 285

*Que pour la trouver trop aimable,
Et je puis dire assurément
Qu' Iris peut en ce cas accorder à Timante
Tout ce qu'un véritable Amant
Peut obtenir de son Amante;
Mais d'un cruel remors, que son cœur
combattu
Luy fasse ressentir tout ce que la vertu
Met de confusion dans l'ame la plus sage
Qui se laisse entraîner au panchant de
son âge,
Enfin que le Ciel & l'Amour
Punissent ce honteux retour,
Si ce lâche dessein entre dans sa pensée,
Pour un Amant ingrat dont elle est
méprisée.*

*Si on peut dire, je vous estime, à
une Personne d'un rang plus
élevé que l'on n'est.*

P*Our les Provinciaux la chose est
délicate,
Et peut estre à la Cour, où le discernement*

286 *Extraordinaire*

*Avec tant de justesse éclat,
 Use-t-on indifféremment
 Du mot d'Estime en compliment,
 Et Voiture & Balsac n'en ont pas fait
 un crime;
 Mais moy qui suis sincère, & qui vis
 librement,
 Ayant pour les grandeurs peu d'amour
 & d'estime,
 Je les honore seulement.*

S'il est des raisons, autres que
 celles que nous fournit la Re-
 ligion, pour mépriser la mort.

QUand on ne seroit pas prévenu du
 bonheur
 Qu'on doit goûter en l'autre monde,
 La mort doit-elle, hélas! nous faire tant
 d'horreur,
 Qui nous ôste une vie en misères féconde?
 Il ne faut pas sur nous faire un si grand
 effort,
 Ny mettre pour cela nos sens à la tor-
 ture.

du Mercure Galant. 287

*Sans la Religion, nostre propre nature
Nous fournit des raisons pour mépriser
la mort.*

*En vain, grandeurs ; en vain, richesses,
En vain, Fortune, vos carresses
Flatent sans cesse mes desirs ;
Cette mort que je dois à tout moment
attendre,
Si je le sçavois bien comprendre,
Ne me donneroit pas de si grands dé-
plaisirs.*

*Sur l'origine & l'antiquité des
Couronnes.*

*J**E laisse aux Esprits curieux,
A chercher dans Valere, ou Pline,
De ces ornemens glorieux,
Et la noblesse, & l'origine.
Pour moy, de qui l'esprit ne se tourmente
pas
Après les honneurs de la terre,
Je prétens seulement dans quelque bon
Repas
A la Couronne d'un grand Verre.*

Si l'usage des Masques doit estre
permis indifféremment à toute
sorte de Personnes.

A Pres humble salut, excuse, & com-
pliment,
Souffrez, illustre Rault, que je parle un
moment

*Sur nostre beau Traité des Masques.
Quelques Esprits un peu fantasques,
Ou d'humeur bourruë autrement,
Ont dit que le Sexe charmant
Devoit, au sens du grand Apostre,
Estre voilé modestement,
Lors qu'il se trouve avec le nostre;
Mais le Masque n'est pas un voile assu-
rément,
C'est pour la Laide un ornement,
Pour la Belle un amusement,
Et pour l'orgueilleuse Grizete
Un honneste moyen de courir en cachete.
Ainsi, je le dis franchement,
Du Masquo en general je condamne
l'usage;*

*Et qui s'en couvre le visage,
Hors la neccessité, méri e châtiment.*

Quelle est la raison qui peut
avoir donné lieu à la fréquente
Saignée.

A *Quoy bon me rompre la teste,
Et chercher dans mon Calepin
Le nom du plus grand Assassin
Dont les Medecins font la Feste?
Je diray seulement icy,
Sans me donner tant de soucy,
Que le Cheval Marin inventa la Sai-
gnée,
Et qu'un plus grand Cheval l'a depuis
enseignée.*

SE

Q. d'Avril 1682.

Z

S22:S2SS S2222:S2S2

SUR LA FREQUENTE

S A I G N E E.

IL est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir des raisonnemens sur certaines matieres & points de Doctrine, qui puissent estre receus de tout le monde avec une approbation incontestable ; parce qu'aujourd'huy la plûpart des Gens se piquent de bel esprit, & d'une pénétration profonde, & veulent se faire des Sistemes qui flatent leur imagination, pour en pouïsser les preuves conformément à leurs premieres idées, fondées le plus souvent sur une conception

dépravée , en prenant à toute heure l'ombre pour le corps , & l'ideal pour le réel. Ces obstinez Sectateurs de nouvelles opinions qui n'ont guere couté à inventer, & tres-peu de temps à apprendre, font voir tous les jours si évidemment par leurs contradictions & par leurs fautives expériences , que ce qu'ils avancent n'est qu'absurdité , qu'il ne faut qu'examiner tout ce qui se dit aujourd'huy par emportement contre la Saignée , pour les convaincre que les ressorts de leur machine sont en mauvais ordre. Tous habiles qu'ils prétendent estre , il faut qu'ils confessent que quand ils sont une fois persuadez d'avoir dit merveilles , rien n'est plus capa-

Z ij

ble de les obliger à changer de sentimens. S'ils assurent par exemple que toutes les Bestes sont des marchines, ils demeurent là tout court sans en pouvoir expliquer le moindre ressort. Demandez leur les causes immédiates des fonctions de ces machines, ils s'embarassent dans un galimatias qui ne prouve rien, & se retranchent enfin sur les comparaisons, dont ils ont accoutumé de faire leur fort.

Cependant les comparaisons ne peuvent donner que quelques idées grossieres aux esprits du commun, pour lesquels on est obligé de les mettre en usage, parce que l'intelligence en est si bornée, & si peu cultivée dans les belles Sciences, qu'il est fort

facile de leur imposer. En effet, il n'y a point de comparaison qui ne soit défectueuse, quand on en veut faire de justes applications par toutes les circonstances. Il faut donc des productions plus fines & plus judicieusement raisonnées pour prétendre avoir quelque droit de s'établir en titre de beaux Esprits ; de ces beaux Esprits, dis-je, qui veulent renverser toute l'antiquité, & traiter de resveurs tant de vénérables Auteurs, qui nous ont laissé de si admirables monumens de leur profonde Doctrine. Si on les veut croire, c'est à eux seuls qu'est réservée la puissance de développer le cahos des Sciences du temps passé, qu'ils assurent n'avoir jamais esté compris de

Z iij

personne. Mais examinons les sentimens de ces grands Déclamateurs déchaînez contre la Saignée ; ces grands Investigateurs de Spécifiques ; ces fins Purificateurs de sang corrompu ; ces grands Scrutateurs des mouvemens de la Nature. Leurs raisonnemens sont établis par des expériences que nous verrons se confondre & ne se point accorder. Ils ne savent ce que c'est que d'approfondir les choses , & se contentant de voir les effets, dès qu'un Homme de bon sens veut venir aux causes , leur esprit se perd , & ils n'ont rien à répondre pour le satisfaire. Leur déchaînement contre la Saignée est si violent & si emporté, qu'ils ne font seulement pas réflexion à

la définition d'expérience, quand ils s'écrient si fort contre les Medécins qui autorisent les fréquentes Saignées, comme si l'ancien usage n'en avoit pas fait ce que l'on appelle une coutume, appuyée sur la raison; la coutume n'estant autre chose que ce qui a esté formé & engendré, comme parlent les Philosophes, par une infinité d'expériences.

Il suffiroit de cette raison pour faire connoistre jusques à quel point ils s'embarassent, par la passion qu'ils ont de contredire, ou de paroistre singuliers dans leurs sentimens, afin de trouver des Admirateurs qui n'entendent ny ne peuvent rien comprendre dans leurs énonciations hetérocrites; car je voudrois qu'on leur

Z iiiij

demandast ce que c'est qu'expérience , & si pour la définir il ne faut pas un succès ordinaire & fréquent pour les mesmes choses que l'on veut expérimenter, lesquelles doivent toujours, ou du moins le plus souvent, immanquablement arriver dans les mesmes circonstances , ce qui demande un esprit capable de réflexion , & de démêler les occasions pour faire réussir & confirmer l'expérience.

Le Remede du Medecin Anglois qui a tant fait de bruit , & tant tué de mode par le défaut de son jugement & de tous ceux qui à son imitation s'en sont voulu servir, n'a eu de succès que par la raison des expériences. Elles n'ont pourtant jamais paru plus écla-

tantes ny plus enlevantes , que quand les Malades ont esté bien saignez , plusieurs fois purgez , & qu'ils ont gardé un regime de vivre exact. Comme il est fort naturel de chercher une prompte guérison , le chagrin de la longueur de la maladie , joint au bel air de la mode , en a obligé beaucoup d'avoir recours à ce Remede , lequel de soy n'a jamais esté blâmé par les Medecins mesmes les plus severes & les plus critiques. Il faut donc de la raison & du jugement pour discerner les occasions où les bonnes choses doivent estre appliquées , parce que ces mesmes bonnes choses mal distribuées & mal conduites , détruisent la bonté du Remede , & les expériences prétenduës.

La conduite de l'Anglois estoit si extraordinaire, qu'aucune Personne bien éclairée n'a pû l'approuver. Elle jettoit les plus raffinez & les plus penétrans dans l'étonnement, & ce qui peut faire voir son ignorance sans nulle replique, c'est qu'en quelque état que fust le Malade, pour cinquante pistoles il luy donnoit son Remede. On luy en a veu distribuer également à l'agonie, comme dans la naissance du mal, & en toute espece de fièvre indistinctement ; mais ces grands succès n'ont par uny brillé que dans ceux qui avoient esté traitez quelque temps par les Medecins, encor falloit-il se résoudre à user de ce Remede deux ou trois mois pour estre certain de

cette belle expérience, au hazard de demeurer toujours languissant, & d'avoir à craindre sans cesse la recidive. Il en va de mesme de tous les autres nouveaux Remedes qui n'ont d'effets sensibles que par la conduite des prudents & habiles Medecins.

Mais finissons cette digression, quoy que necessaire, par les expériences prétenduës infailibles des Capucins du Louvre, celles de Rabel, celles des Sucs de Per-
vanche pour les inflammations, particulièrement de poitrine, la Panacée qu'on a inventée nouvellement. Ces Sudorifiques imaginaires, ces Vulneraires qui viennent du Pais des Suisses, ces Extraits de genievre pour les foibleesses d'estomach; enfin

ces correctifs de Sérositez nitreuses, tartareuses, ichoreuses, & cancreuses; ces puissans Alkali prônés pour la fixation inmançable des fermentations, ces Remèdes qui font transpirer les humeurs jufques dans le centre des entrailles, par le moyen desquels l'on n'a plus besoin du triste secours de la Saignée, ne peuvent servir qu'à duper les Idiots, qui ne sont pas capables de raisonner longtems, & encor moins de suivre les raisonnemens de ceux qui parlent juste.

Passons donc à la décision de la Question proposée, pour sçavoir qui a le premier inventé la Saignée, & quelles peuvent estre les raisons qui obligent aujourd'huy tous les habiles

Gens de la rendre si fréquente.

Il n'y a personne, pour peu qu'il soit versé dans l'étude de la bonne Medecine, qui ne reconnoisse Hippocrate, que l'on traite toujours de Divin, pour le premier qui ait prescrit & conseillé la Saignée. Apres luy Galien en a si bien expliqué les raisons, envelopées pour les Ignorans, dans son Style Laconique, qu'il en a fait un Livre tout entier, pour en démontrer la necessité absolue. Il avoit dans son temps des Aimaphobes à combattre, qui crioient aussi fort contre luy, qu'on fait aujourd'huy contre les vrais, & les plus employez Medecins de Paris, qui ne se font distinguer que par leur judicieuse pratique de la fréquente

Saignée, dont les utilitez & les secours si prompts & si infailibles, devroient faire respecter les Medecins plus que l'on ne fait, puis qu'il n'y a que la Saignée qui nous dégage de nos plenitudes & qui purifie le sang, en donnant lieu à la nature embarrassée de faire ses fonctions librement. Car de croire avec le vulgaire que les Saignées font l'Hydropisie, qu'elles affoiblissent le fond de la Nature, c'est raisonner pauvrement, & ne s'attacher qu'aux apparences & à l'écorce; puis que l'expérience fait connoître aux éclairés, que quand on épargne la Saignée dans les fièvres continuës, dans les violentes & communes inflammations, & dans les Rhuma-

tismes, les Malades deviennent enflés, languissans, ou sujets aux grands dépôts, qui font des abcès tant internes qu'externes. La raison en est palpable, parce que le sang s'estant enflammé, faute de la circulation & du commerce des Esprits, qui ne roulent plus suffisamment pour le bien animer, il se serifie, & se fond tout en serositez, qui s'échappent & transsudent aisément, en forme de sueurs, au travers des tuniques, des veines & artères, se jettant dans le corps & les interstices des Muscles; d'où les ames vulgaires prennent lieu de croire que ces enflures sont des Hydropisies, comme si tous les enflés estoient Hydro-piques, par la raison que tous

les Hydropiques sont enflez ; mais les Sçavans & bons Praticiens , comme ont esté les Guenaults, les Brayers , les Pièttres, les Rainfants , & ceux qui brillent présentement à la Cour , n'ont jamais raisonné de cette maniere , & rien ne les a tant élevez que les succès de la fréquente Saignée , qui les a fait distinguer d'avec les autres , parce que cette conduite demande un jugement solide. Voyez si les Alkalistes , les Medecins Viperins dont la mode se passe , & les Empiriques acidules , tiennent quelque rang dans Paris ? Ils a- boyent assez , mais ils ne mordent pas.

Il faut encore lire le Traité délicat & si bien raisonné de M^r

Bachot, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris sur la Saignée; car de prétendre répondre à toutes les Objections triviales avec exactitude, ce seroit s'engager dans la Dissertation pour des Gens qui ne peuvent entendre le fin des preuves. Voicy ce qu'on oppose de plus apparent. Hippocrate dit dans ses Aphorismes, qu'une Femme grosse avorte si on la saigne. L'on croit en mesme temps qu'il n'y a point de réponce à cela. Pourquoi? parce que ces petits Esprits prennent le texte au pied de la lettre, & ne sont pas capables de pénétrer le vray sens de ce divin Génie, dans le temps duquel, & comme l'a marqué Galien dans le Livre

Q. d'Avril 1682. A a

contre Erasistrate , les Saignées à la verité n'estoient pas si multipliées, mais infiniment plus copieuses ; de sorte que l'on ne tiroit pas moins d'une ou deux livres de sang à la fois ; & c'étoit la raison qui faisoit prononcer que les Femmes grosses avortoient , si on les saignoit de cette maniere plus d'une fois. C'est donc dans ce sens qu'il faut entendre Hippocrate , puis que l'expérience fait connoître que la prudence des évacuations du sang, qui ne doivent pas estre nombrées , mais pesées & réitérées assez souvent , fait les accouchemens heureux ; & que les Femmes délicates qui font bonne chere & s'exercent peu , courent toujours grand ris-

que en accouchant, ou par les suites des pertes de sang, ou par des travaux tres-laborieux, venant de l'excès de la nourriture de l'Enfant.

S'il y a quelques Auteurs d'un sentiment contraire, vous trouverez qu'ils ne font d'aucune estime, & de nulle marque entre les Doctes & les bons Praticiens. Que si par hazard l'on en trouve quelqu'un qui aye du nom, qui prétende qu'il n'y a qu'à purifier le sang par les purgatifs ou autres rectifiants, il sera aisé de concilier les sentimens qui paroissent opposez, en examinant leurs intentions & leur esprit; car la suite de leurs raisonnemens expliquera cette premiere proposition,

A a ij

que l'on oppose pour universelle & certaine.

Ces Sectateurs nouveaux qui prétendent tout faire entendre, & tout comprendre par les Mécaniques ou comparaisons sensibles, & tirer de là leurs conséquences, ont oublié entre tous les Spécifiques pour purifier le sang trouble & corrompu, les blancs d'œufs, seuls propres à purifier & clarifier les liqueurs pleines d'impuretez; & il y auroit de l'apparence que cela feroit plus efficace que les sels de Vipères, les yeux d'Ecrevisses, les Sucs de Pervanche, & autres dont on ne voit jamais de succès, que l'on ne puisse vraisemblablement plutôt attribuer à la longueur du temps qu'aux

remedes, parce que l'on oblige les Malades d'en prendre deux ou trois mois entiers; mais la Saignée seule fait les trois choses essentielles des plus grands Remedes, qui sont le *Cito*, *Tuto*, *Incunde*; puis qu'en un moment elle sauve la vie, & que la pourriture & corruption du sang, engageant & necessitant les bons Medecins à ces réitérations chagrinentes, les petits esprits se trouvent en tres-peu de temps rectifiez, parce que l'on voit changer à veuë d'œil, les degrez de l'alteration à mesure que l'on en tire, & que rien n'est plus faux ny contraire à l'expérience que de soutenir comme l'on fait opiniâtement, & sans raison, que quand on tire du sang tres-

pourry, il sera toujours de mesme quand on le tireroit jusques à la derniere goutte; Vray raisonnement des Medecins ignorans, lesquels n'ayant que fort peu de pratiques, n'ont en teste que de prolonger les maladies pour s'occuper, multiplier leurs visites, & rendre force assiduez inutiles, qu'ils ne laissent pas de faire valoir aux Malades, qui n'en peuvent profiter pour la raison de leur ignorance.

Ils sont ordinairement de deux sortes de caractere. Les uns avancent leurs affaires par des bassesses d'esprit, & mille lâches complaisances qui font pitié aux honnestes Gens, estant toujours de l'avis des Malades, afin d'attirer leur confiance, & pouvoir

tirer de la petite Boëte, des Remedes de rien, pour paroistre singuliers & attachez aux Specifiques, en les distribuant dans les entre-temps des principaux, & leur attribuer hautement le soulagement dû aux essentiels, & se glisser ainsi dans l'esprit des Malades par cette charlatannerie, pour ne pas dire friponnerie, n'estans revestus que d'une probité apparente, & manquant dans le fond de cette honnesteté généreuse, de laquelle doit être remply un vray & bon Medecin.

Les autres font bien du bruit, vantant par tout les Cures qu'ils n'ont jamais faites, s'établissant par des airs tous opposez à ces premiers; tenant le dé par tout;

babillant dans toutes les Ruelles , sans laisser aux autres le temps de parler, se guindant sur le galimatias des nouvelles opinions ; obligeant tout le monde à se taire pour les écouter, criant bien haut , & se faisant admirer par des Innocens qui n'entendent pas leur jargon. On pourroit nommer ceux de cette espece grands diseurs de rien.

Il en est d'un troisiéme caractere. Ce sont ceux qui se piquent de condition , & qui ont peur de prendre le mauvais air, qu'ils croient estre aux lieux où on les appelle. Ils se font courtiser & encenser pour avoir de leurs Remedes, soutenant l'inutilité de l'inspection des Malades , ne les voulant jamais voir ,
se

contentans du raport d'un La-
quais ou de la Cuifiniere, qui leur
porte quel quefois des Bouillons;
& ceux-là ne manquent pas plus
de Duppes que les autres, parce
que chaque Fou cherche la Ma-
rote qui luy convient le mieux.

C'est ce qui doit faire conclu-
re aujourd'huy que le bon sens
fait divorce avec la raison & le
jugement, puis que l'on ne peut
quasi plus rien éſperer de la bon-
ne & véritable Medecine, dans
le deſordre extraordinaire où el-
le eſt, ſi les Chefs ne s'en mê-
lent pour étouffer ces Inſectes,
& perſuader au Public qu'il faut
ſ'attacher toujours au gros de
l'Arbre.

LE FRANC, *Docteur*
de Montpellier.

Q. d'Avril 1682. B b



*Réponse à cinq Questions du
XVII. Extraordinaire.*

**Si on peut estimer une Personne
sans qu'on l'aime, &c.**

L'Estime ayant l'appuy d'un solide mérite.

*Et le mérite étant aimable infiniment,
L'on ne peut estimer fort raisonnable-
ment*

*Que l'Amour ne soit de la suite.
D'ailleurs l'Amour estant l'enchan-
tement du cœur.*

Et le beau panchant qui l'anime,
On ne sçauroit aimer, que cet Amour
vainqueur

Ne fasse impression, & n'entraîne l'estime.

Lequel est le plus honteux à une
Femme d'accorder des faveurs,
&c.

Tout ce qui se rapporte à l'amoureux
mystere

Dont si funestes sont les traits,
En passant mon esprit, passe mon minis-
tere,

Et j'en diray beaucoup, en n'en parlant
jamais.

Si l'on peut dire, je vous estime, à
une Personne d'un rang plus
élevé que l'on n'est.

Par maniere de jeu, sans scrupule &
sans crime,

Mesme à plus grand que soy,
On pourroit en riant dire, je vous estime;
Voilà ce que je croy.

Mais dans le sérieux, si la Personne est
fiere,

Elle s'indignera

Bb ij

Cette façon d'agir, comme trop Cavalier,

Et s'en offencera.

*Quand la condition suit la délicatesse,
On ne peut s'expliquer avec trop de justesse.*

*Quelles raisons on pourroit avoir
de mépriser la mort, &c.*

P*Our conserver son Prince, & sauver
sa Patrie,*

*On peut risquer ses biens, hazarder son
repos,*

*Verser son sang, & prodiguer sa vie,
Voilà ce qui fait un Héros.*

*Mourir pour une Cause & si juste &
si belle,*

*Est l'éclatant sujet d'une gloire immor-
telles.*

e,
e

rite,

l'un

eur

te

na

nper

Curé

316
Cet.

Qu.
On

Q

P
On

P

M

EJ

Sur l'usage du Masque.

Aux Personnes d'autorité,
De qui la naissance est illustre,
Et qui touchent de pres le Daiz & le
Ballustre,
Le Masque est bienséant, c'est une verité,
Et l'on n'en peut blâmer l'usage.
Raisonner autrement n'est pas le fait d'un
Sage;
Mais quand des Gens sans qualité,
Par un secret orgueil qui regne sous leur
Casque,
Se font de feste, & prennent Masque,
On ne peut trop blâmer leur sote vanité.
Il faut se retrancher dans l'état où nous
sommes,
Sans vouloir par ambition
S'élever au dessus de sa condition,
Pour fomenter la mode, ou pour tromper
les Hommes.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

B b iij

Vous m'avez marqué que les Sçavans de vostre Province avoient une estime particuliere pour les Ouvrages de M^r Comiers. C'est ce qui m'oblige à vous envoyer cette Lettre, dans laquelle ils trouveront de tres-utiles Remarques sur les Elevations des Eaux. Elle est adressée à M^r le Marquis de Seignelay. J'y adjointe la Figure de la Machine appelée Royale, construite par Messieurs Ralph du Deel, & John Burnaby, Anglois, & Associez.

SS2S2S:2S2S:2S2222

L E T T R E

DE M^r COMIERS,

Prevoſt de Ternant, Profefſeur
des Mathématiques; contenant
toutes les Machines anciennes
& modernes pour élever les
Eaux, & les avantages que la
Machine qu'il appelle Royale,
a par deſſus toutes les autres
qu'on a cy-devant executé.

M^{ON}SEIGNEUR,

*Ayant eu l'honneur depuis peu de
jours de vous ſervir d'Interprete, au*

B b üij

ſujet de la nouvelle Machine Royale pour l'élevation des Eaux , que vous prîtes la peine de faire agir vous-même, pour mieux connoiſtre par voſtre expérience le mérite, la facilité, & l'effet de cette Machine , j'ay crû devoir accompagner des Remarques ſuivantes, le Modelle que Voſtre Grandeur ordonna eſtre porté à S. Germain , pour le préſenter à SA MAJESTÉ'.

L'Elevation des Eaux , tant pour la neceſſité , que pour l'ornement des lieux qu'on a voulu embellir , a fait dans tous les ſiècles l'étude des plus grands Génies.

Archimede élevoit les Eaux par un Tuyau de plomb , ou Canal creuſé en viz autour d'un long Cylindre de bois , ayant un

pouce de diametre sur chaque pied de longueur, ou autour d'un Cone, dont l'axe estoit panché. Vitruve Architecte de l'Empereur Auguste, fait mention de cette Machine ou Viz d'Archimede; mais cette Machine, quoy que tres simple & surprenante, puis que l'eau y monte en descendant, ne peut élever l'Eau qu'à une hauteur fort médiocre; car comme dit Vitruve, si l'Arbre a cinq pieds de longueur, il ne peut élever l'Eau qu'à trois pieds, puis que la pente ou inclination de l'Axe de l'Arbre doit faire *l'Hypoténuse* d'un triangle rectangle, dont le costé à plomb n'est que trois, & le costé horizontal quatre. Il est vray que le Cone peut estre appliqué plus

droit, ou moins incliné. Diodore Sicilien assure que les Egyptiens employoient la Viz d'Archimede, pour oster les Eaux qui couvroient leurs Plaines apres le débordement du Nil, dont la Source est au Territoire de *Sagola* en la Partie Occidentale du Royaume de *Goyam*, suivant la découverte qui en fut faite en l'année 1618.

Quelques Anciens se contenterent de pratiquer des Quaiſſes dans l'épaisſeur d'une Rouë. Ces Quaiſſes apres avoir plongé ſucceſſivement dans l'Eau, dès qu'elles ſe trouvent par le tour de la Rouë un peu élevées au deſſus de l'Eſſieu qui eſt creux, y verſent leur Eau par un petit Canal de communication, laquelle ſort ainſi par l'extrémité de l'Eſſieu.

Une semblable Machine élève une si grande quantité d'Eau, qu'elle forme un Ruisseau dans la Ville de Brême. Pour faciliter davantage cette sorte de Machine, on la peut composer d'une vingtaine de Canaux creusez en spirale, ou de Tuyaux de plomb ou de cuivre, courbez en spirale & attachez sur la surface & plan d'une grande Rouë, en sorte qu'une bouche de chaque Tuyau aboutisse près de l'Essieu, & l'autre bouche soit arrestée à la circonférence de la Rouë, afin que ces bouches plongeant successivement l'une après l'autre, elles puisent l'eau qui sortira par la bouche qui est arrestée près l'Essieu. Ainsi l'eau montera en descendant, de même que par la Vis

d'Archimede ; mais cette Machine ne peut élever l'Eau qu'à douze pieds de hauteur, la Rouë ayant vingt-cinq pieds de diametre.

Les autres ont pratiqué les Pots, Godets, Seaux & Baquets attachez sur l'épaisseur de la circonférence d'une Rouë, laquelle estant tournée verticalement, éleve l'eau de la hauteur de la Rouë. Cette Machine est autant excellente qu'elle est plus simple & naturelle. On en voit à Paris de petites qui épuisent continuellement l'Eau des Bateaux des Lavandieres ; mais l'usage de ces Machines est fort limité, la plus grande Rouë ne pouvant avoir qu'environ trente pieds de diametre, comme celle

que j'ay vuë à Essone dans la Maison de feu M^r Esselin, qui appartient maintenant à M^r du Pin.

Pour remedier à l'embarras des Rouës à Baquets, on a employé la Chaîne sans fin, garnie de Baquets espacez à distance égales. Cette Chaîne estant posée sur l'Arbre équarré, ou coupé à plusieurs pans bien égaux, lors que cet Arbre tourne horizontalement sur ses pivots, la Chaîne sans fin ne pouvant glisser, remonte continuellement d'un même costé les Baquets pleins d'eau, & ils l'épanchent dans un Réservoir dès qu'ils sont arrivez sur le haut de l'Arbre, d'où ils descendent la bouche en bas. Cette Machine est sujette à de grands inconveniens; car si une charniere,

ou boulon de la Chaîne vient à manquer, toute la Machine tombe tout à coup ; les Baquets s'écrasent, la Chaîne se brise, &c.

Vitruve a décrit ces quatre sortes de Machines dans les neuf, dix, & onzième Chapitres de son dixième Livre d'Architecture. *Jo-*
eundus en a donné les Figures en l'année 1523. & apres luy *Daniel Barbaro*, Noble Vénitien & Patriarche d'Aquilée, en l'année 1567. dans ses Commentaires sur Vitruve.

On a encor mis en usage la Chaîne sans fin à chapelets, car les Boules ou Globes vuides & ouverts par les costez, remontant toujours dans le creux d'un Tuyau cylindrique élevé perpendiculairement, charient avec

eux l'eau qu'ils contiennent, & celle qui est dans la distance des Globes jusques à la bouche supérieure du Tuyau cylindrique, d'où elle s'épanche dans un Réservoir. J'ay vû pour la première fois la figure de la Chaîne à chapelets dans la page 149. du Livre *De Re Metallica* de George Agricola, imprimé à Basle en l'année 1556. mais cette Machine demande de la vitesse dans son mouvement pour faire son effet; car autrement l'eau coule en bas, à moins que ces Boulets ne joignent parfaitement à toutes les parties intérieures du tuyau, ce qui causeroit un frottement extraordinaire, &c. De plus si une Charnière ou un Boulon vient à manquer, toute la Machine tombe au fond

328 ~ *Extraordinaire*

de l'eau, & il faut bien du temps, du monde, & de la dépense, pour la remettre en état de servir.

Enfin pour éviter les inconvéniens de toutes ces premières Machines, l'Ingénieur *Ctesibius* inventa, comme dit Vitruve, dans le 12. Chapitre de son 10. Livre d'Arthitecture, la Machine des Pompes à piston. On a depuis pratiqué diversément les Pompes, auxquelles on a donné différens noms, à cause de quelque différence dans leur construction, & différentes manieres d'agir; car les unes sont Pompes aspirantes, les autres sont Pompes refoulantes, & les autres sont mixtes. Elles conviennent toutes en cela que le Piston doit entrer bien justement dans le corps de la

Pompe, de mesme que dans une Siringue; mais le grand frottement fait que pour le vaincre, il faut appliquer à la Machine une puissance bien plus forte que n'est le poids de l'eau que l'on veut élever, & que l'on compte toujours par la hauteur du Tuyau, & par la largeur du Piston ou diametre interieur du Corps de Pompe; car si la soupape ou diametre du Tuyau par lequel l'eau monte est plus petit que le diametre du Piston, il faut que l'eau soit sirinquée & qu'elle passe par conséquent plus serrée, & avec plus de vitesse; c'est pourquoy il faut une plus grand force ou puissance pour faire agir la Pompe.

Pour éviter ce frottement si necessaire, & si incommode dans

Q. d'Avril 1682.

CC

les Pompes ordinaires , on a employé diversement les Pompes à Soufflets , dans lesquelles la compression de l'air produit le même effet que le Piston dans les autres Pompes. J'ay vu pour la première fois la figure des Pompes à Soufflets , au 12. Livre *De Re Militari* , de *Valturin*. & depuis dans la page 18. du Livre de *Vallo* , imprimé à Venise en l'année 1531. Agricola s'en sert dās la 166. page de son Livre *De Re Metallica* , pour attirer le mauvais air des Mines ; mais cette Machine ne peut longtemps faire son effet , à cause que l'air comprimé trouve bien tost , ou se fait facilement par sa subtilité , un libre passage.

Quelques-uns voulant éviter le frottement des parties de la

Machine, ont employé diversement de certains Baquets, qui estant alternativement élevez par le moyen d'une Balance, puissent ou se versent alternativement l'eau que le second Baquet inferieur puise, chacun à son tour. Cette Machine fut à mon avis executée pour la premiere fois en l'année 1641. à 3. lieues de Paris chez M^r l'Ecuyer à Montfermet, qui appartient maintenant à M^r de la Marche-Coquet; car il me souvient qu'un Scavant, tres-experimenté, me le dit il y a longtemps, & m'en fit voir la figure, & M^r de la Marche-Coquet n'a pas refusé d'en faire voir les débris qu'il en conserve, surquoy tous les Curieux peuvent se satisfaire par la veuë de cette an-

Cc ij

cienne Machine à Balance ; mais cette Machine requiert estre posée à plomb , & ne peut élever l'eau au dela de trente pieds, &c.

On a depuis construit une Machine à deux Rouës , dentelées & encoffrées dans un ovale ; mais cette Machine a beaucoup de frottement , outre qu'elle requiert un tres-prompt mouvement par la révolution de la Manivelle , & dans peu de temps les Rouës frayant donnent entrée à l'air , qui rend bien tost la Machine inutile , ce qui a esté bien remarqué dans l'examen du 88. Problème du Livre des *Recreations Mathématiques* , & par *Cavallerius* Auteur de la *Geometrie des Indivisibles* , dans la 39. Proposition de sa 6. Exercitation

Geométrique. Ce Cavalierius a inventé une Machine plus simple. Elle consiste en une Quaiſſe, dont les deux fonds sont parallèles, & en ovale. Au dedans de cette Quaiſſe, est un Timpan ou Cilindre placé excentriquement & ouvert au long de l'Axe, pour donner libre passage à une planche, laquelle coule dans la Quaiſſe ovale, la rasant toujours, & dans les deux fonds, & dans la circonférence ovalaire, à mesure que par une Manivelle on fait tourner le Tinpan ou Cilindre intérieur, sur des Pivots qui sont excentriques à la quaiſſe; mais cette Machine est à mon avis autant ou plus difficile à construire que la précédente, & sujette aux mêmes inconveniens.

Enfin le prix, & la difficulté de la construction de toutes les Machines dont on s'est servy jusques à present pour élever l'eau, ont détourné beaucoup de Personnes qui y auroient fait travailler, ou pour l'usage particulier, ou pour enrichir la beauté des Lieux, pour lesquels ils avoient quelque passion; car outre la dépense extraordinaire de leur construction, & le grand espace que ces Machines demandent, elles engagent à une dépense continuelle pour leur entretien, & estant sujettes à mille inconvéniens, elles manquent le plus souvent dans le besoin le plus pressant.

C'est sous ce Regne heureux du plus grands des Monarques, duquel on ne peut dignement

faire le Panégerique, qu'avec les mesmes termes que le S. Esprit dans le premier Chapitre du Livre des Machabées, fit celuy d'Alexandre le Grand, *Siluit terra in conspectu ejus*, qu'en perfectionnant les Arts & les Sciences, on a trouvé le secret de surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans les Machines ordinaires pour l'élevation de l'eau.

L'effet surprenant de la nouvelle & simple Pompe, laquelle sans frottement, ny Piston, par la seule application de la force d'un Enfant, élève l'eau sans discontinuation, a plû à Sa Majesté, apres avoir receu par Acte du 13. Novembre 1680. l'aprobation de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, laquelle merite le

titre de veritable Sénat, composé d'illustres Infaillibles dans la Physique, & dans les Mathématiques, puis qu'elle découvre si parfaitement le vray & le faux, qu'elle n'a jamais esté trompée par les fausses apparences de l'un ny de l'autre.

Enfin voicy la Machine que je nomme Royale, à raison de sa bonté, de ses grandes utilitez, & de son effet extraordinaire dans l'élevation, ou élancement de l'eau, qui surpasse de beaucoup tout ce que les autres Machines ont cy-devant produit d'admirable.

Cette Machine est tres-simple. Elle est aussi de moindre coust, de plus facile construction, de moindre entretien, de moindre

dre

dre embarras & beaucoup plus
seûre, & plus commode, puis
qu'on la peut facilement trans-
porter & employer partout.

Son effet est extraordinaire, puis
que Messieurs les Ducs de Chau-
ne, & de Chevreuse, & Vostre
Grandeur, ont vû & connu par
expérience, qu'un seul Homme
sans faire effort, haussant & puis
baissant d'une main un Levier de
cinq pieds de longueur, élève
l'Eau, & la fait sortir en jet au
haut d'un Tuyau qui a cinquante-
quatre pieds de hauteur, & neuf
pouces en quarrez dans son ou-
verture, & peut fournir, quoy
que petite, deux mille cent soi-
xante tonneaux d'eau par jour.

Il suffit que le corps de c.tte
Machine, qui a six pieds de hau-

Q. d'Avril 1682. D d

teur & neuf pouces quarré de largeur intérieure, soit placé à plomb, car le Tuyau qui est au dessous, & qui peut estre de 14 pieds de longueur perpendiculaire, comme aussi le Tuyau qui est au dessus du corps de la Machine, qui enferme tout le secret, peuvent faire tels contours qu'on voudra, & mesme estre couchés suivant la pente d'une colline, au cas que le Roy veuille employer cette Machine pour élever l'eau de la Seine, dans le Château de Saint Germain en Laye, ou ailleurs.

L'usage de cette Machine est admirable pour éteindre le feu dans les incendies. Ainsi les Vaisseaux de Sa Majesté, étant garnis de la nouvelle Pompe pour en

vuider l'Eau, & de cette Machine pour éteindre le feu, ils seront comme entièrement hors de peril dans les accidens le plus à craindre; car le corps de cette Machine estant posé au fonds de Gale à couvert du Canon des Ennemis, elle lancera par un Tuyau mobile une si prodigieuse quantité d'Eau sur les Hunes, sur le Mats, Voiles, & Cordages & sur le Pont, que le feu sera d'abord éteint.

Ces nouvelles Machines peuvent facilement estre transportées. On les peut placer sous les Ecoutilles, & sous le Tillac, en y faisant un trou pour passer le bout du Tuyau mobile fait de cuir en trompe d'Elephant, qu'on détournera facilement de tous

D d ij

costez, pour conduire & lancer l'Eau dans tous les endroits du Vaisseau qui paroîtront en feu. Elles serviront encor à vuidier promptement l'Eau par les Sabords & autres issues, pour préserver le Vaisseau de couler à fonds.

Les Vaisseaux peuvent avec cette nouvelle Machine, secourir sans aucun risque, & dans une distance raisonnable, ceux qui sont en feu.

Pour servir aux incendies, cette Machine sera double comme on le voit dans le Profil de la seconde Figure, & deux Hommes se balâçant alternativement l'un sur l'Esîrieu marqué I, & l'autre sur le bout du Levier marqué R, & puis sur le bout du Levier marqué

de la lettre E , & l'autre sur l'Effricieu S, &c. (*ce qu'on fera aussi pour élever alternativement le Corps de Pompe interieur, des nouvelles Pompes sans frottement* , lanceront de tel costé qu'on voudra un déluge d'eau pour éteindre promptement le feu.

Si-tost que les Gens de Mer auront connu le grand effet , & prompt & assuré secours de ces Machines, pour garantir les Vaisseaux de couler à fonds , & pour les empescher d'estre consumez par le feu , ils n'abandonneront plus par la crainte d'un péril autrefois inévitable , ny le combat, ny la Manœuvre, comme ils ont fait par le passé, lors que dans un péril évident ils ne pouvoient se fier au peu d'effet des Pompes

342 *Extraordinaire*
ordinaires, qui sont lourdes & embarrassantes, & qui se détraquent tres-souvent dans le plus grand besoin, étant sujettes à beaucoup d'accidens.

Voila, MONSEIGNEUR, ce que j'ay crû vous devoir marquer de l'excellence de cette nouvelle Machine. Je suis avec un profond respect, &c.

Le Mot de la premiere des deux Eigmes de May, estoit la Puce. En voicy plusieurs Explications en Vers.

I.
LEs plus assoupissans Pavots
Viennent s'offrir en vain pour charmer
mes travaux,
Aussi-bien que le Jus qui coule de la
Treille.

*Je dors moins qu'un Jaloux qu'un Rival
fait fremir.*

*Helas! pourroit-on bien dormir,
Quand on a la Puce à l'oreille?*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

II.

Quand j'ay pres de moy mon
Amant,
En gaye humeur je n'ay point de pareilles
Mais aussi, dans l'éloignement,
J'ay toujours la Puce à l'oreille.

Mad. MANTES, de la Rue
Jean de Lépine.

III.

Par cette Enigme qui nous pique,
Mercure croit faire la nique
Aux Enfans d'Apollon qui le rendront
camus.

Quoy donc? souffrirons-nous qu'une Beste
nous suce?

Non, non, pour écraser la Puce,
Il nous faut seulement mettre le doigt
dessus.

DE MANICOURT, de S. Quentin.

IV.

Vostre Brunette sur ma foy,
Mercure, n'estoit pas une Enigme pour
moy,

J'en compris d'abord la merveille.
Pour pen que sur le sens on veuille ra-
finer,

Elle est aisée à deviner,
Quand on a la Puce à l'oreille.

DELIGNIERES, du Port-Louis.

V.

Des Merveilles, Iris, vous estes la
Merveille,

Phébus a moins d'esprit que vous.
Vostre beauté fait honte à la Rose ver-
meille,

Et des traits de l'amour exprime les
plus doux.

Ce n'est pas sans sujet que Monsieur
vostre Epoux

A si fort la Puce à l'oreille.

Le Pelerin de S. Jacques.

VI.

L'Autre jour auprès de ma Belle
Je voulois expliquer vostre Enigme nou-
velle,
Je vis qu'elle chercha par dessous son
fupon.

Aussitost je me pris à rire;
Tu ris, dit-elle, sans raison,
La Puce que je tiens finit nostre martire.

L. V. du Pontcaudemer.

VII.

Sans se mettre l'esprit trop longtemps
à la gesne,
Chacun d'abord reconnoît les ressorts
Qu'on admire en tout temps dans un si
souple Corps,
Et de l'adroite Puce ils s'entendent sans
peine.

Cette Brunete errant le plus souvent la
nuit,

Va, court de tous costez, & tout cela
sans bruit;

Elle éveille en piquant, & souvent on
l'attrape.

346 Extraordinaire

On la punit alors de sa temérité;
 Mais aussi quelquefois par sa legereté
 A qui croit la tenir sous son doigt, elle
 échape.



On la compare au Dieu d'Amour,
 Non à cause qu'elle tourmente,
 Mais parce qu'elle va tant de nuit que
 de jour,
 Et qu'il n'est point d'Humain, ny de Dieu,
 qu'elle exempte
 Du mal qu'elle cause souvent.
 Pourmoy qui pendant la retraite
 Que j'ay faite dans ce Convent,
 Croyois mettre à couvert ma teste
 De toute sorte de tourment,
 Je ne sçay pourquoi, ny comment,
 Soit que je dorme, ou que je veille,
 J'ay toujours la Puce à l'oreille.

Le Pensionnaire de la Ville.

VIII.

C'est par ma foy grande merueille,
 Si Mercure n'éprouve un amoureux
 tourment.

du Mercure Galant. 347

*La grande marque d'estre Amant,
Est d'avoir la Puce à l'oreille.*

FREDIN DE CRAQUEVILLE,
de la Rue du Crucifix
S. Jacques.

IX.

Veux-tu goûter un doux repos?
Veux-tu vivre toujours tran-
quille?

Ne cherche pas mal-à-propos
De voir la charmante Amarille;
Quiconque la voit, s'en repent,
Mon-exemple, Damon, te doit rendre
prudent,
Car depuis que j'ay veu cette jeune
Merveille,
J'ay toujours la Puce à l'oreille.
L'Amant de la véritable Gloire.

X.

Vous ne cachez pas mieux un mé-
chant Bestion,
Dont l'engeance fourmille, & n'est que
trop commune,
Pour nous donner souvent de l'occu-
pation,

Plus dans cette saison encor que dans
aucune,

Mais qui pour mon regard ne m'importune
moins.

Que l'Amour me cause de soins!

Car que je dorme, ou que je veille,

J'ay toujours la Puce à l'oreille.

La Femme du Phénix des
Marys, de Caën.

XI.

INsecte, de qui la naissance
Ne se voit par aucun Mortel,
Foible Corps qui saute & qui dance,
Qui n'as presque rien de réel;



Malheureuse petite engeance,
Atôme vivant & cruel,
Petit Monstre dont l'insolence
Paroît jusqu'au pied de l'Autel;



Puce, qui sans cesse importunes
Les Blondes ainsi que les Brunes,
Laisse-les dormir en repos;



*Un mal trop fâcheux les réveille,
Lors qu'Amour comme toy dispos
S'est placé dans leur cœur, & toy dans
leur oreille.*

ALLARD, du Vêxin.

XII.

*Q*uand je vous vois le jour avecque
mes Rivaux,
En vain la raison me conseille;
Loin de goûter un moment de repos,
Toute la nuit, Philis, j'ay la Puce à
l'oreille.

LE BERGER FIDELLE,
d'Angoulesme.

*Ceux qui ont trouvé ce mesme Mot,
sont Messieurs Le Hulle, du Quartier
du Palais; L'Abbé du Rocher de l'E-
vesque; Les illustres Voyageurs d'An-
gleterre; Le Notaire Content, de la
Ruë Saint Denis; Les Clercs montez
d'un degré; Le Trop Court d'argent;*

L'aimable Marcellou ; Le Chevalier de Louriac , Pensionnaire au Collège d'Harcourt ; Le Relégué à Pont à Mousson ; Miran , Acteur de la Comédie de Solpet ; L'Amant sans faveur , de la Rue S. Jean de Beauvais ; Mesdemoiselles de Bresson ; La belle Marie Liesse , du Fauxbourg S. Germain ; La belle Messine , de la Rue Saint Martin ; La belle Veuve Moravale , de la Rue des Petits Souliers d'Orleans ; La belle aux Doux-Seins , de la mesme Ville ; Miroitier la Cadete , de la Rue S. Martin ; La Bergere mélancolique , de Soissons ; La Bergere à l'Anagramme , Bonne à la suite ; L'Amante incofnolable , du coin des Jesuites de la Rue S. Antoine ; La belle Orphéevresse de la mesme Rue ; La Nymphé parie pour Chasteau-Thierry ; La sensible Henriete , de la Rue Mazarine.

du *Mercur*e Galant. 351

J'adjointe les Explications qui m'ont
esté envoyées sur la seconde Enigme
de May, dont le Soleil estoit le vray
Mot.

I.

S'il ne faut qu'un Soleil pour la Terre
& pour l'Onde,
Faut-il plus d'un LOUIS pour gou-
verner le Monde?

Le grand nombre des Roys fait-il rien
que débats?

Non, non, dit le Galant *Mercur*e,
Il suffit pour la paix de toute la Nature,
D'un Soleil dans les Cieux, d'un Louis
icy-bas.

DE MANICOURT, de S. Quentin.

II.

Vostre Enigme, Galant *Mercur*e,
M'a fort embarrassé l'esprit;

Depuis deux heures, je vous jure,

J'en suis tout interdit;

Mais cela n'est bien dit, car je ne suis

pas sage.

Je fuyois le Soleil, pour chercher de l'ombrage.

L. V. du Pontcaudemet.

III.

BElles, vous avez beau vous mettre
sous les armes,

Étaler à nos yeux la pompe de vos
charmes,

Voir avecque fierté les Grands à vos
genoux;

Cet Astre dont la course utile & vaga-
bonde

Promène ses beautés par tous les coins
du Monde,

Le Soleil est encor cent fois plus beau
que vous.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

IV.

LA Bergere qui m'importune
Quand je veille, & dans mon
sommeil,

A la face comme la Lune,

Mais elle a l'éclat du Soleil.

Le Secrétaire du Parnasse.

V.

CEluy qui n'eut jamais en beauté
son pareil,
Ne peut estre, *Mercur*, autre que le
Soleil.

Mesd. JACQUART, de la Rue S. H.

VI.

JE suis plus reveré que *Mars* & *Ju-*
piter,
Tant par le *Medecin* que le *Pharma-*
copole;
Je leur fournis de tout, aussi-bien qu'au
Frater,
Pour rafraîchir *Catin*, & réchauffer
Nicole.



Dès que je disparoïs, chacun dit son
Pater,
Pour me redemander nouvelle cara-
cole.
Je suis l'unique *Rien*, nul ne peut dis-
puter,
Que sans moy tout neant, jusques à la
Bouffole.

Q. d'Avril 1682. **E c**

Si LOUIS, ce grand Roy, rend son
nom immortel,

Et s'il fait tout trembler avecque son
Cartel,

Je puis sent avoir part dans cette noble
affaire.

Point de Poëses sans moy, point de
Chant, point de Vers;

Et je puis me vanter, que dant tout
l'Univers,

Comme LOUIS LE GRAND, je scay pres-
que tout faire.

La Fauvete de Morlaix.

M VII.

Ercure, je suis hors de peine,
Et sans craindre l'erreur de la temérité,
Lors que je voy la verité,

Toute Enigme me paroist vaine.

Au travers de l'obscurité,

Ce que tu veux cacher se fait trop bien
connoistre,

Le Soleil a trop de clarté
Pour estre un moment sans paroître.
L'aimable Chevalier PASQUIER,
de la Rue de la Harpe.

VIII.

Lors que je suis prest de ma Belle,
Ses yeux brillans, son teint vermeil,
M'inspirent d'autres feux pour elle
Que ceux dont on brûle au Soleil.

IX.

Mercure est un adroit à qui tout
est facile,
L'on ne peut icy-bas luy trouver de
pareil;
Ce Galant, quand il veut, d'une méthode
habile,
Fait voir qu'il peut tres-bien obscurcir
le Soleil.

ALCIDON, du Hayre.

X.

En vain sous une Enigme obscure
Vous nous cachez, Galant Mer-
cure,
Le plus visible des Objets.

Ec ij

Si l'éclat du Soleil nous ferme les paupières,

Vous ne vous servez pas d'un voile assez épais,

Pour nous dérober ses lumieres.

XI.

Admirez le talent
Du Mercure Galant,

Dans toute la Nature entiere;

*Par un secret, qui n'a point de pareil,
Il nous cache l'éclat du Pere de Lumiere,
Et nous a fait ce Mois éclipser le Soleil.*

ALLARD.

XII.

LE Soleil est sans yeux, sans jambes,
& sans teste,

Et pourtant dans un mesme jour

*Il va chez le Manan & chez l'Homme
de Cour;*

*Et sans que jamais il s'arreste,
Tous les jours on luy voit recommencer
son tour.*

FAUCONNIER, MIRTIL,
ou le Berger Fidelle,
d'Angoulesme.

L'Animal plus petit que n'est grand
Jupiter,
Qui fait quelque blessure, où le Phar-
macopole
N'a que voir cependant non plus que
le Frater,
Et qui s'attaque moins à Colas qu'à
Nicole;



Qui se fourre aux Palais comme aux
toits de Pater,
Pour repaître sans cesse, on faire cara-
cole;
Et (le passage en vain se pouvant dis-
puter)
Qui marche en pleine nuit où luy plaist
sans Bouffole;



Qui ne se pique pas beaucoup d'estre
immortel,
Puis que le plus souvent sans façon de
Cartel,
Deux ongles meurtriers luy donnent son
affaire.



*Voilà cet Animal, qui rapy dans vos
Vers,*

*Aux yeux les plus perçans qui soient
en l'Uniyers,*

*Veut encor se cacher, comme il sçait si
bien faire.*

DAPHNIS D. L. R. N. S. A.

XIV.

DE crainte d'estre attaquée,
Le tein se couvroit d'un masque;
Enfin gère au Dieu fantasque,
Voilà le Soleil masqué.

LA BLONDINE C. C. T. de
la Rue Trouffevache.

XV.

JE disois un jour à Daphnis,
Que je m'estois donné des tourmens in-
finis

A vouloir de Mercure expliquer l'ar-
tifice.

Je le priois alors de m'aider de conseil

Vous moquez-vous. (dit-il d'un air plein de malice)

Vous avez un esprit au dessus du Soleil.

La Brunette à l'Anagramme,

*H. M. est à sa Cour, de la
Rue Trouffevache.*

XVI.

JE resserais jusqu'à la Saint Martin,
Sans expliquer l'Enigme où *Mercur*e
nous joue.

*Malgré mes dents, il faut que je l'a-
voue,*

*Je parlerois Phébus, & perdrois mon
Latin.*

*LA BELLE TERBOCHER, à l'A-
nagramme, Bel Astre, cher
Objet, de la Rue S. Victor.*

XVII.

Puis que vous m'ordonnez *Camille*,
Devous dire mon Mot sur l'Enigme
subtile,

Donc ce n'est l'Authent sans pareil

*Amuse la Cour & la Ville;
Je vous nommeray mon Soleil.*

DROÜART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine.

XVIII.

A MERCURE.

L'Entreprise est téméraire,
Vous n'y sçauriez réüssir;
Eh! le moyen d'obscurcir
Le Pere de la Lumiere?

Mad. I. D. L. de la Ruë
de Harlay.

*Ce mesme Mor a esté trouvé par
divers Particuliers, qui sont Messieurs
E. Briet, du Ponteau de Mer; L'ai-
mable Marquis de Marsilly, Page de
la Grande Ecurie; Le petit Pension-
naire de Laan; Le jeune Agrippa in-
struit, de Dreux; Le Balayeur de la
Ruë S. Antoine; Le petit Notaire &
le Rouleux, de la Ruë du Cocq d'Or-
leans; Mesdemoiselles Quergadion
, Quergrist;*

Quergrist, & de la Villeneuve, de
Merlaix; La belle Carillonneuse de
la Rue S. Antoine; La Servante du
Curé; La Mangeuse de petits Pastex
revenant de Chaillot; La belle Assem-
blée de Coulommiers; La Garde-Mai-
son de Paris; La belle Acidalie, de la
Rue des cinq Diamans; Les Cousines
inséparables, de Soissons; La belle
du Pré, de Meaux; La constante
& fidelle Amante de l'aimable Noir;
La Tourmante, de S. Paul de Leon;
& la Dragone de Poissy.

Je vous envoie divers Madrigaux
faits sur l'une & l'autre Enigme.

I.

IE te cherchois en vain, Puce, avec la
chandelle,
Tu sçavois éviter & ma main, & mon
œil;

Q. d'Avril 1682

Ff

Mais j'ay si bien fait sentinelle,
Que je l'ay prise enfin avecque le So-
leil.

Mad. du REST-BLANCHARD.

II.

Quelle honte pour vous, Docteur &
Galant Mercure,
De paroître aux yeux des Mortels
Dans une indécente posture,
Vous qu'on a toujours crû digne de cent
Autels!
Quoy? vous, l'Ambassadeur du Dieu
Lance-tonnerre,
Vous qu'on estime tant aux Cieux & sur
la Terre,
Vous qu'on n'a jamais vus qu'avec grand
appareil,
Se peut-il qu'oubliant vostre Race di-
vine,
On bien que méprisant cette haute ori-
gine,
Vous cherchiez comme un Gueux une
Puce au Soleil?

SYLVIE, du Havre.

III.

Resvant dans un Boquet, écarté du
Soleil,
Je me plaignois, absent d'une jeune Mer-
veille,

Quand j'apperçeus à mon réveil
Mercure qui tenoit une bonne Bouteille.
Boy deux coups, me dit-il, pour passer
ton chagrin;

Comme toy sa belle Catin

A souvent la Puce à l'oreille.

DE LA THUILLERIE,
de Compiègne.

IV.

VOs Enigmes, Galant Mercure,
Ne nous donnent point la torture.
Nous les devinons toutes deux,
Dès que nous en faisons la première le-
cture;
Le Soleil ébloït, la Puce saute aux
yeux.

L'ALBANISTE, de Rouën.

Ff ij

V.

LE Soleil est un bien commun
 Qui ne peut nous estre importun.
 Dans l'Esté cependant il offense les Belles,
 Mais moins que ces Puces cruelles
 Qui troublent leur repos, & leur gâstent
 le sein,
 Pour les en garantir, Amy, mets-y la
 main;
 Te rangeant du party contre ces Sante-
 relles,
 Ces Mutines & ces Rebelles,
 Tu ne pourras travailler en vain.

Le mesme.

VI.

OVide en ses Metamorphoses,
 Ayant daigné nous revêler
 L'origine de tant de choses,
 Nous a pourtant voulu seler,
 Soit qu'il l'ait fait exprès, ou faulse de
 mémoire,
 D'où vient qu'une Puce est si noire.
 Mercure nous l'apprend, & l'on n'en
 doute plus.

du Mercure Galant. 365

*C'est qu'elle fit voyage avec le beau
Phébus ;*

*Le Galant par son industrie
Fit l'une de l'autre approcher ;
Mais la Pucelle en fut noircie,
Faute d'un Parasol qui la devoit cacher.*

GYGES, du Havre.

VII.

G*Rands Dieux, faut-il que je m'é-
veille*

*Tous les jours avant le Soleil ?
Ah! j'ay veu Janneton, cet Objet sans
pareil,
Et j'en ay la Puce à l'oreille.*

P. FOURMY, de Baugé
en Anjou..

VIII.

L'*Ingrate Iris, au lieu de m'écouter,
Lors que je tuy parlois des peines que
j'endure,*

*Ayant en ses mains le Mercure,
S'amusoit à le feuilleter,
Et des raisons que je pouvois conter,
Elle n'en entendoit aucune.*

Ff ñj

366 Extraordinaire

Le seul Mercure l'attachoit,
Les Enigmes estoient ce qu'Iris y cher-
choit;

Enfin elle en trouve une.
Elle la lit tout bas, elle fait un souris;
Et moy qui l'imputois à ma bonne for-
tune,

Je crus toucher le cœur d'Iris,
Je crus que mon amour cessoit de luy dé-
plaître,

Et que dans cet heureux moment
Je ne pouvois mieux faire
Que de demander hardiment
Qu'elle m'acceptast pour Amant.

En vain de l'ardeur la plus pure
Je luy jure que j'ay le cœur pour elle épris;
Iris, de l'autre Enigme entreprend la
lecture,

Et l'achevant par un nouveau souris,
De nouveau j'esperay que j'obtiendrois
d'Iris

L'aveu de mon amour extrême,
Et qu'estant de ses Favoris,
Je luy ferois enfin prononcer, je vous
aime.

du Mercure Galant. 267

*Jugez combien j'osus surpris,
Lors qu' Iris que je croyois prest
A m'accorder ce juste prix,
N'ayant rien qu' Enigmes en teste,
Me dit, je crois que l'une est une Beste;
Et l'autre un Astre nompareil;
La premiere est la Puce, & l'autre le
Soleil.* 83

*Le nom de cette Iris qui devine si juste,
Qui nuit & jour me tarabuste,
Et qui me retient dans ses fers,
Est écrit au bas de ces Vers.*

L'ANGE, de la Rue de Taranne.

IX.

*M*ercure avoit fort bien pensé,
De nous donner le Mois passé
Du Melon & du Sel l'excellent assem-
blage;

*Mais ce Dieu cesse d'estre sage,
Quand par un attentat qui n'a point de
pareil,*

*Il fait aller du pair la Puce & le
Soleil.*

*DE MONTMOLLIN, Gentilhomme
de Neufchâtel en Suisse.*

X.

QUoy que la Puce prenne soin
De se retrancher dans un coin,
Ce n'est pas une grande affaire
Que d'en découvrir le secret;
Lors que le Soleil nous éclaire,
On voit partout ce que l'on fait.

Mad. ROZON, de la Ruë
au Maire.

XI.

POUR s'empêcher Philis dans les bras
du ~~fauveur~~,
Comme Mars fit Vénus, quoy que vens
du Soleil,
Ne fandroit-il pas que je pusse
Faire ce que Mercure dit,
Sans bruit me glisser en son Lit,
Et devenir petite Puce?

RAULT, de Roüen.

XII.

SI vos beaux yeux, aimable Luce,
Sont plus brillans que le Soleil,

du Mercure Galant. 169

*Vostre humeur, à titre pareil,
Est plus changeante que la Puce.*

*Mistiquet l' Albanois; Tatelet
Labretesque; & le Spectre
Choriste de Rouën.*

XIII.

*C*omme on vous louë, Iris, d'avoir
l'humeur égale,

On n'est pas sans étonnement,

Que l'on vous voit présentement,

Contre vostre coutume, estre si matinale.

*Le Soleil desormais plus paresseux que
vous,*

*S'il en estoit capable, en deviendroit
jaloux.*

*D'où vient ce changement dont chacun
s'émerveille?*

*Cupidon, de ses traits vous blesse-t-il le
cœur?*

Est-ce ce Dieu qui vous réveille?

*Vous ne répondez rien; sans doute ce
Vainqueur*

Vous a mis la Puce à l'oreille.

*AVICE, de Caën, Ruë
de la Harpe.*

LA Puce se plaint fort de l'honneur
sans pareil

Que vous luy procurez dedans vostre
Mercure;

Aussi la placez-vous si proche du Soleil,
Que la mort est égale au tourment qu'elle
endure.

BLONDIN, Gentilhomme
Ferrarois.

DEux agreables Sœurs, d'un mérite
~~sublimes~~

Ont rencontré le sens de l'une & l'autre
Enigme

Qu'a fait voir au Public vostre Ouvrage
galant.

N'en soyez pas surpris, Mercure,
Ainsi que leur beauté, leur esprit excel-
lent.

Fait tout par connoissance, & rien par
aventure.

Leur taille pour charmer, a le parfait
talent,

Leur port, leur air, leurs yeux ; en un
mot, je vous jure

Que le ~~S~~oleil est moins brillant

Et quoy que leur vertu trouve peu de
pareille,

Leurs Amans quelquefois ont la Puce
à l'oreille.

Aimables Sœurs, à ce Portrait

Reconnoissez le cœur de celuy qui l'a
fait.

L'AMANT CONSTANT, de la
Ruë Desjardins, de Lile
en Flandre.

XVI.

J'Avois une Puce à l'oreille,

Qui me tourmentoit cette nuit :

Et depuis que le Soleil luit,

Je n'ay senty douleur pareille.

Enfin lassé de ce tourment,

Je me suis mis dans la lecture,

Qui m'a fait attraper la Puce de ~~mon~~
cure :

Celle de mon Lit, nullement.

POLIARQUE, pres du Havre.

NE pouvant deviner l'Enigme du
Mercure;

Un beau matin par aventure,
J'allay pour voir Iris à son réveil.
Je ne connoissois point sa beauté sans se-
conde,

Elle sort de son Lit avec mesme appareil
Que le Pere du Jour sortant du sein de
l'onde

Dans son équipage vermeil,
Vient si pompeusement pour éclairer le
monde.

Si le Soleil donne un beau jour,
L'éclat des yeux d'Iris, cette jeune Mer-
veille,

Me donna de l'amour.

Depuis ce temps cruel à peine je som-
meille;

Soit que je dorme, ou que je veille,
Les yeux charmans présentent leur
douceur;

La Raison en vain me conseille,
Ses conseils mal suivis irritent mon ar-
deur.

du Mercure Galant. 373

*Enfin ce cœur si fier est dans une lan-
gueur*

Qui n'aura jamais de pareille.

*Helas, Mercure, hélas, je devine à mer-
veille,*

*Mon esprit a bien moins deviné que mon
cœur,*

*Et pour un beau Soleil, j'ay la Puce à
l'oreille.*

*Le Garçon Veuf de la Fille
remariée, de Tours.*

XVIII.

*H*E, ~~que fais-tu, pauvre Mer-~~
cure?

Jamais je ne te vis dans un état pareil.

Pour un Dieu l'indigne pasture,

*De chercher comme un Gueux les Pucés
au Soleil!*

H. VARLET, de Rheims.

XIX.

*V*Ous m'avez oublié, Mercure,
Avez vous crû que j'estois mort?

Ou vous ay-je fait tant d'injure,

*Pour me faire éprouver un si rigoureux
sort?*

374 Extraordinaire

C'est ma faute, il est vray, je vous ay fait
outrage,

Je vous ay renvoyé deux fois vostre pré-
sent,

Que d'autres n'ont pas crû comme moy
si pesant,

Je le devois garder, & changer de lan-
gage.

Hé bien, une autre fois je seray plus dis-
cret,

Excusez mon erreur, j'en ay bien du
regret;

J'ay pris, pour me punir, vostre jeune
Brunete,

Qui par tout jusqu'au vif me pique &
me mal-traite.

J'estois pourtant assez tourmenté nuit
& jour,

Sans prendre encor qui me réveille,
Moy qui suis plus pressé de douleur que
d'amour,

Heureux, si je n'avois qu'une Puce à
l'oreille.

N'importe, je veux bien encor plus en
souffrir,

du *Mercur*e Galant. 373

Vostre second présent a de quoy me guérir,
Vostre Soleil par sa lumiere,
Pour qui j'ay poussé tant de vœux,
Fera voir que je suis, malgré vostre
colere,

Moins coupable que malheureux,
BARICOT, du Havre.
XX.

Mercure, vous paroissez gay
Dans les deux Enigmes de May,
L'Amour vous fait dire merveille.
Est-ce que le Soleil échauffe vos esprits?
Vous avez la Puce à l'oreille.
N'estes-vous point des yeux de Châteaun-
tiers épris?

XXI.

Depuis qu'Iris me fait porter
Le pesant fardeau de mes chaînes,
Elle me cause tant de peines,
Que je ne sçay comment je puis y ré-
sister.
Cette Ingrate, cette Rebelle,
Aussi severe qu'elle est belle,
Prend plaisir à me tourmenter,

376 Extraordinaire

Quoy que cette Cruelle
 Ne puisse pas douter
 Du beau feu que je sens pour elle.
 Ses yeux qui m'ont semblé si doux,
 De tout ce que je fais s'offensent;
 Et si les miens luy disent ce qu'ils pen-
 sent,
 Elle redouble son courroux.
 Rien ne peut adoucir son injuste colere,
 J'ay beau dire, & beau faire,
 Elle ne change point d'humeur;
 Mais, hélas, au contraire,
~~Elle fait~~ aller sa rigueur
 Jusqu'à ne vouloir pas que mon amour
 s'excuse
 Des fautes dont sa haine injustement
 l'accuse.
 Jamais Amant eut-il tant de malheur!
 Mercure, cher Mercure, en mille lieux
 déclame
 Contre cette Beauté qui déchire mon ame:
 Dis, que par un malheur qui n'a point
 son pareil,
 Moy, qu'on vit autrefois gros, gras, dodu,
 vermeil,

*Je deviens aussi sec, par l'excès de ma
flâme,*

Qu'une Puce rostie à l'ardeur du Soleil.

LE BERGER ALCIDON, du
Fauxbourg S. Victor.

XXII.

Que me sert-il apres beaucoup
d'étude,

D'avoir trouvé l'Enigme du Soleil?

*Cela ne peut rien faire à mon inquietude,
Je n'en passe pas mieux les heures du
sommeil;*

*Pour un Astre aussi beau, qui dort lors
que je veille,*

J'ay toujours la Puce à l'oreille.

Le mesme.

XXIII.

IE t'avertis, Galant *Mercur*e,

Que contre toy mon Iris jure,

*Qu'elle est dans un dépit qui n'a point
de pareil.*

*Du moment qu'elle hait, sa haine tou-
jours dure,*

(sommeil -

Tu n'es point satisfait de troubler son

Q. d'Avril 1682. Gg

Avec ta Puce à la rouge piqueûre;

*Tu viens encor aux ardeurs du Soleil
Exposer son beau tein qu'on voit tous jours
vermeil.*

*Peux-tu luy faire plus injure?
Tâche de l'adoucir, si tu crois mon con-
seil.*

Le mesme.

XXIV.

V*ostre Puce, Mercure, estoit fort
bien cachée,*

*En vain pour la trouver mon soin fut
sans paraitr.*

*Je l'eusse encor longtemps charmée,
Si vous ne l'eussiez pas mise auprès du
Soleil.*

L. M. D. P.

*Ceux qui ont encor expliqué ces
mesmes Enigmes dans leur vray
sens, sont Messieurs Leger de la Ver-
bissonne; Demouret, Gentilhomme
de Montpellier; Noque, Bachelier de
Sorbonne, & Curé de S. Remy de*

S. Quentin ; *Marlier*, Lieutenant des
Chirurgiens de la mesme Ville ; *N.*
L. M. D. D. Hordé de Senlis ; *De*
Billy l'Ingenieur, Lieutenant au Re-
giment Royal des Vaisseaux à Stras-
bourg ; *Petit*, de la Rue *Quinquem-*
poix ; *l'Abbé de Capdeville*, de la
Rue des bons Enfans ; *Guépin*, de
Rennes ; *De l'Epine de Ploermel* ;
l'Escarde Voisvenel, de *Caen* ; *Le Cor-*
dier, de la mesme Ville ; *Le Maire*,
de Tours ; *Nichette Jeanne*, de *Ville-*
neuve la Guyard ; *Astonogden* ; *Mar-*
sollier âgé de quinze ans ; *Angiboust*,
de la Rue de la Tixerandrie ; *D' Hault...*
L'Abbé de Clairay ; *L. P. de Li-*
nieres, *J. de la Rue Saint Jacques* ;
L'Abbé Cattelan le Cadet, de *Tou-*
louse ; *De Corbigny*, de la Rue de la
Harpe ; *Le Comte de Montaignu*, de la
Rue Sainte Croix de la Bretonnerie

De la Ville-aux-Buttes ; L. Michon, de la Rue S. Jacques ; Caffaro, Gentilhomme Messinois ; De Pontigny ; T. D. F. en la Generalité de Soissons ; L'Abbé Bardet, de Sévre ; Du Serigat, C. D. S. E. Choisy, de S. Malo ; Reveft, Avocat au Parlement de Provence ; Bourquelot ; Le Berger disgracié, de Dreux ; Le Spectre Choixiste ; Le Secretaire de l'Héroïne, de Poitiers ; Le Berger à l'Anagramme, Sirete d'Amour ; L'Inconnu, de S. Malo ; Le Facteur du Mercure Galant, de la Ville de Troyes ; Tamiriste de la Rue de la Cerisaye ; Don Pedro du petit Cloître ; G. ou l'Indifférent, de la Rue de Richelieu, Les trois Diligens de la Rue de la Tixérandrie ; L'Amateur des Spectacles ; Le Passionné pour la plus Belle de Fère en Tardenois ; L'Orphelin par

jalouſie ; *Le petit Bijou* *Fevrier* , de
la Rue des Mathurins ; *L'Inconſtant* ;
Le Malade d'Anjou ; *De Loſne* ; *Le*
Baron de Bretecut , *Rue des Feuil-*
lans ; *Pinchon* , de *Roüen* ; *Les Phi-*
liſtins des trois Cyprés ; *L'Exilé du*
Parnaffe ; *Billecocq* , de *Roye en Pi-*
cardie ; *Les Solitaires* , de *Sang-*
Terre ; *L'Aſtologue Trompeur* ; &
Le fidelle Amy de la belle Affligée ;
Meſdemoiſelles De la Sauvagere ;
Du Bois , *Licentiateur de Dreux* ; *Bé-*
nard de Tournay ; *M. H. de Fère en*
Tardenois ; *Ianneton de Cligny* , de
Troyes , âgée de 16 ans ; *Pitault* , du
Port-Louis ; *De Cluxet* ; *De S. Victor* ,
d'Angers ; *A. Petit* , d'*Ay en Cham-*
pagne ; *Legere* , de *Troyes* ; *Boterel* ,
de Ruſtan ; *De S. Laurent* , de *Guin-*
gamp ; *Louïſan le Baillif* , & *Mag-*
delon Soulamara , de *la Rue groſſe*

Orloge de Rouen ; La galante Rabé,
& C. Gaudeou, du mesme Lieu ; La
Prisonniere volontaire , de S. Mar-
tin des Champs ; L'Assemblée de chez
la jeune Veuve du Cloistre Nostre-
Dame ; La belle Affligée ; L'Impéra-
trice ; La belle Suzanne , de d'Or...
La belle Bourdeloise , autrement dit
le petit Ange ; La jeune Chalonnaise,
des Rives de Marne ; La Françoise
Hollandoise à l'Anagramme , Pur
image de Vertu ; Diane de la Fo-
rest d'Alcleon ; Les trois Amies in-
séparables , d'Abbeville ; La belle
Caigneux , de la Rue Coipeau ; La
Belle à l'Anagramme , Bon au Lit
m'y arreste , de la Rue Parisie ; La
Perle des Amans du mesme lieu ; La
Brune Gaillarde , d'Argenton ; La
jeune Cloris , de Dreux ; La Mere
Coquette de la Justice , de la Rue des

du *Mercure Galant* . 383

*Lavandieres ; La Belle Douceur ;
La charmante Madelon, de S. Quen-
tin ; Toinon, Sœur du Poète Canoni-
que, de Peronne ; La belle Fanchon,
de S. Quentin ; La belle Mariane ;
Philadelphie, de S. Quentin ; Le
Grand Visir, de Soissons ; Le Poète
Canonique ; Le Berger fidelle ; Le
Tartuffe, Medecin de S. Quentins ;
L'Amant sans Maistresse, de Dreux ;
L'Amant de la veritable gloire ; Le
Rimeur à la mode, Le ~~Chinois~~ Pari-
sien ; Le Pelerin de la Torche-Guille-
bert, de Neufbourg ; le noble Taneur,
d'Argenton ; Les deux Amis insépa-
rables, de Moüy en Beauvoisis ; Ap-
per, Praticien, de la Rue des Massons ;
Louis Huet de la Trame ; Fircis,
Berger fidelle ; l'Abbé de la Iafe ;
l'Abbé Cortez ; l'Abbé Reponx de
Luzi ; Mesdemoiselles de Sommers-*

*dicks la Noce ; Charlotte de Brum-
mont ; & de la Magdelaine , sur la
Durance ; Mademoiselle M. Archam-
baut , de Tours ; & le Serviteur de
L. S. V.*

SSS2.SS22S2.S22SS2

QUESTION SUR LA
cause des Vapeurs, dont l'on
croit que les Hommes & les
Femmes n'ont esté incommo-
dées que depuis quinze ans.

A. MADAME A. D.

L'On voit peu de longues Maladies , & difficiles à guerir, qui ne paroissent nouvelles , ou inconnuës à ceux qui n'ont aucune intelligence dans la Medecine,

cine, & qui n'ont pas veu dans les plus fameux Auteurs, que depuis plus de vingt siècles on s'est toujours plaint des mêmes maux, qui font l'étonnement de plusieurs, & la peine de ceux qui les souffrent.

Les Vapeurs dont vous me demandez la cause, sont du nombre de ceux qui ont commencé d'incommoder, & de faire des maladies depuis que les Hommes se sont abandonnez à leur intempérance naturelle, dont les déreglemens ont pris naissance avec le monde.

Parmy tous les désordres que les excès ont commis, celui de troubler cette importante séparation du pur & de l'impur tellement nécessaire à la vie, n'est pas le moins.

Q. d'Avril 1682. H h

dre, dont le défaut remplit le corps d'une si grande abondance d'impuretez, qu'il abrege les jours, & rend les Hommes adonnez à l'intempérance, plus sujets à une multitude d'infirmitez qu'elle produit. C'est pourquoy dans celuy qui est en pleine santé, ainsi que dans le malade, cette séparation est l'unique ouvrage de la Nature, qui ne cesse, par l'effet d'une chimie continuelle, de perfectionner l'aliment en séparant les parties impures, pour affermir la bonne disposition du tempérament au premier, & vaincre en l'autre la cause de la maladie, qu'elle ne peut surmonter que par les victorieux efforts de la chaleur naturelle.

Vous jugerez mieux, Mada-

me, de la vérité de cette proposition, lors que je vous auray fait connoistre que les alimens destinez à la nourriture de l'Homme, sont composez de parties tres-différentes entr'elles. Cette diversité de parties que les Philosophes appellent homogénées, & heterogenets, fait toute la difficulté de la digestion, & la peine du feu qui nous anime, quand il faut que les organes par le moyen de la chaleur naturelle, unissent l'utile, qui peut estre changé en humeur alimentaire, & qu'elles séparent l'inutile & l'excrément.

Ce raisonnement fait assez comprendre, que le seul & continuél ouvrage de ce grand nombre de parties, de fonctions, & de facultez, ne sert qu'à separer

H h ij

les impuretez qui se rencontrent dans les alimens , afin de perfectionner les humeurs. Pour cet effet, la Nature ne cesse de les rejeter comme des excréments pernicieux , non seulement capables de causer les Vapeurs , dont la question fait le sujet de cette Lettre , mais encor tous les maux imaginables lors qu'ils sont retenus , & qu'ils n'ont pas leur cours ordinaire.

Afin de mieux connoître ou d'admirer de plus pres les moyens particuliers, dont la Nature se sert pour arriver à la pureté , & à la perfection des humeurs , il est important de parcourir tous les changemens , & les effets ordinaires , qui naissent des différentes coctions destinées à cette merveilleuse nécessité.

Si la Nature fait une bonne & loüable séparation du chile dans la premiere coction, qui est préparée dans le ventricule, & finit dans les intestins, la liberté du ventre doit bientost suivre ce mouvement, qui sépare les excréments les plus grossiers, & les plus nuisibles. Ces matieres infectes laissent par leur évacuation astant de soulagement, que leur séjour ou leur présence peuvent causer de confusion par les Vapeurs qui s'en élevent.

Cette premiere coction, quoy que parfaite, ne suffiroit pas, si la seconde, qui n'est pas moins importante, ne répondoit à la mesme intention de la Nature, dont la fin principale est de purger le sang des impuretez, & des suc

capables de le corrompre , s'ils n'estoient separez. Elle en est dégagée par l'effet d'une circulation perpetuelle, & d'une loüable fermentation des humeurs , dont les parties inutiles , & les excréments , sont incessamment reçeus dans les lieux propres à leur transcolation , & disposez à les philtrer.

Ce mouvement continuel, qui agit les humeurs, la conformation, la texture, & les facultez particulieres de chaque viscere, tant que l'humeur mélancolique s'arreste dans la rate, la bile dans la vescie du fiel, les sérositez dans les reins, d'autres suc dans le pancreas, & en des lieux dont le nombre, la diversité aussibien que l'usage, n'ont pas esté connus jusques icy.

Toutes ces préparations laissent la masse du sang dans la perfection absolument nécessaire à la conservation de la vie, qui se soutient dans une vigueur, & une force admirable pendant qu'elle jouit de la pureté des humeurs, que la bonne disposition des parties nobles, le bon choix des alimens, & le régime propre à chaque tempérament, luy procurent.

La santé n'est donc presque jamais altérée, que par la suppression des excréments dans leurs receptacles ordinaires, ou lors qu'ils sont encor confondus avec la masse des humeurs qui doivent servir de nourriture à tout le corps. Elles conçoivent dans cette confusion une chaleur étrangere qui cause une ferment.

H h iij

ration si considérable , qu'elle élève les fumées , & les vapeurs, dont on n'a pas esté moins incommodé dans les siècles passez, qu'en celui-cy.

Il n'y a point de doute que l'intempérance ne soit la source de tous les maux , & de tous les désordres qui troublent la bonne constitution des tempéramens les mieux affermis , puis qu'elle augmente l'intempérie , & les obstructions , à ceux qui naturellement y sont disposez , & fait naître ces incommoditez à d'autres, qui n'en ressentiroient jamais les fâcheux effets , s'ils n'avoient pas suivy le dérèglement.

Cette intempérance ne consiste pas seulement à l'excès de la quantité , & de la qualité , mais

encor à la diversité des alimens, & des ragousts pris dans un mesme repas. Ce mélange de qualitez si différentes, presque toujours opposées, fait une confusion, & un amas plus propre à produire de la pourriture, ou d'autres maux, que des humeurs tempérées, & louables.

On peut objecter les indispositions, les maux, & les vapeurs que souffrent ceux qui vivent dans une grande sobriété, & le plus tranquille repos du corps & d'esprit, que l'on puisse s'imaginer. Ils ne laissent pas neantmoins d'estre extrêmement travaillez de vapeurs, ou d'autres infirmités auxquelles l'intempérance, l'excès, & le mauvais regime, n'ont aucune part.

Il est certain que dans l'un & l'autre Sexe, on remarque de pareilles indispositions en des Personnes qui vivent dans un régime, & une sobriété extraordinaire. Elle leur aide aussi beaucoup à vivre, & à prolonger leurs jours. Ils n'auroient pas eu la peine de s'en plaindre longtemps, s'ils s'estoient jettez dans les excès, & dans les débauches.

De tous les tempéramens, les bilieux, les mélancoliques, & les atrabilaires, sont ordinairement plus sujets aux vapeurs, que les autres, parce que les premiers abondent davantage en humeurs disposées à s'enflâmer, à cause de leur chaleur excessive & de leur subtilité; & les derniers, en ce que la qualité gros-

fiere , terrestre , & brûlée , des fucs dont ils abondent , bouche facilement les conduits , forme des engagements, où les humeurs sont retenuës & fermentées avec beaucoup de violence.

Les Femmes sont plus fréquemment attraquées des Vapeurs , que les Hommes , à cause qu'elles abondent plus en excréments ; & quoy que la Nature ait pourveu à ce défaut , par le secours des évacuations salutaires , & tres importantes , bien souvent elles ne suffisent pas à les purger autant qu'il est nécessaire , pour dégager la matrice , la ratte , & plusieurs autres parties mal affectées , & remplies de corruption.

Les Vapeurs incommodeñt souvent les corps mal disposez ,

& particulièrement dans le déclin de l'âge , si les soins, les travaux , les veilles , la mauvaise nourriture , & tous les autres excès , y ont contribué. Elles sont aussi plus fréquentes à jeun , & en Eté , dans le temps que les humeurs ne sont pas tempérées , ny adoucies par la présence des alimens , ou des liqueurs qui puissent empêcher la dissipation des esprits , arrêter la fermentation , & abattre les Vapeurs nuisibles.

Ces raisons font assez juger que dans tous les lieux , où les impuretez sejourneront contre l'ordre de la Nature , elles conçoivent un feu , & une fermentation d'autant plus violente , que la chaleur étrangere surpasse les termes de la naturelle , & que l'hu.

meur qui se transporte est plus acré, plus subtile, & plus capable de s'enflâmer.

Voilà, Madame, ce que vous avez souhaité sçavoir sur la cause des Vapeurs. L'idée que je vous en donne, quoy qu'imparfaite, vous fera assez connoître que cette incommodité dont on se plaint si souvent, a commencé depuis un grand nombre de siècles, & que parmy tous les remèdes que l'on apporte à la guérison de cette maladie, le régime n'est pas le moindre. Je suis vostre, &c.

PANTHOT, *Doct. Med.*

Sur ce qu'on a demandé la peinture d'un parfait Amant.

MADRIGAL.

Mercure demande aujourd'huy
 Une peinture naturelle
 D'un Amant tendre, ardent, fidele.
 On peut faire cela pour luy,
 Et sans prendre beaucoup de peine.
 Travaillez-y, belle Climene,
 Vous ~~mercé~~ réussirez pas mal,
 Si je vous sers d'Original.

DAUBAINE.

QUESTIONS
 A DECIDER.

I.

Quel choix doit faire un Homme,
 qui ayant le cœur sensible à l'esprit & à la beauté, n'est point assez ri-

che pour vivre sans chagrin avec une Personne qui ne luy apporteroit aucun bien. On luy propose trois Partys pour le Mariage; une Fille tres-riche, mais tres-laide, & n'ayant aucun esprit; une autre parfaitement belle, d'une sagesse reconnüe, d'une humeur tres-douce, mais sans bien; & enfin une troisieme, qui par son esprit se fait admirer de tout le monde, mais qui n'a ny bien, ny beauté.

II.

On demande si le sentiment de Phinée dans l'Opéra de *Perfée*, est d'un veritable Amant, lors qu'il dit qu'il aime mieux voir Andromede devorée par un Monstre, qu'entre les bras d'un Rival.

III.

Il a paru depuis quinze jours un Livre nouveau, intitulé *Académie Galante*. Il est composé de plusieurs Histoires, dans l'une desquelles un Cavalier soutient que l'amour estant un tribut qui

400 Extraordinaire

est deû à la Beauté, celuy qu'on a pour une jolie Femme, ne doit point empêcher qu'on n'en prenne encor pour toutes les belles Personnes que l'on rencontre. Un autre prétend que quand on aime une Femme, l'amour que l'on a pour elle doit enlaidir tout le reste du beau Sexe à l'égard de celuy qui aime. On demande quelle opinion est à préférer.

IV.

On demande le Portrait d'un Homme, qui ~~soit~~ parfaitement heureux.

V.

Quelle est l'origine du Droit.

VI.

Quelles sont les qualitez nécessaires pour la Conversation.

VII.

~~On~~ voudroit sçavoir quel est l'Auteur des Lunetes, quel progrès elles ont eu, & quelles en ont esté les différentes manieres.

Il me reste quantité de Pièces en Vers & en Prose, qui n'ont pû avoir place dans cet Extraordinaire. Je vous les réserve pour celuy qui le suivra. Il y a entr'autres un tres-bel Ouvrage de M^r de la Févrière, sur la Question, Quelle est la marque d'une véritable Amitié. Vous sçavez, Madame; que tout ce qui part de luy est tres-digne d'estre leû, & qu'il remplit ses Traitez d'un raisonnement solide, qui convainc toujours l'esprit. Ceux dont on garde les Pièces, en peuvent envoyer d'autres sur les Sujets qui leur agréeront. Tout aura son tour, & aucun ne se plaindra d'avoir écrit inutilement. Je suis vostre &c.

A Paris ce 15. Juillet 1682.

Q. d'Avril 1682.

Li

Digitized by Google

<i>Madrigaux sur les Enigmes du Mois d'Avril, dont les Mots estoient le Sel & le Melon,</i>	267
<i>Sentimens en Vers de M. du Rosier, sur toutes les Questions du XVI. Extra- ordinaire,</i>	283
<i>Sur la fréquente Saignée, par M. le Franc, Docteur de Montpellier,</i>	290
<i>Réponse à cinq Questions du dernier Ex- traordinaire, par M. Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy,</i>	314
<i>Lettre de M. Comiers, touchant l'éle- vation des Eaux,</i>	319
<i>Madrigaux sur les Enigmes de May, dont les Mots estoient la Puce & le Soleil, avec les noms de ceux qui en ont trouvé le sens,</i>	342
<i>Sur la Cause des Vapeurs, par M. Pan- thot, Medecin de Lyon,</i>	384
<i>Madrigal de M. Daubaine, sur ce qu'on a demandé le Portrait d'un parfait Amant,</i>	398
<i>Questions à décider,</i>	399
<i>Fin de la Table.</i>	

Avis pour placer les Figures.

LA Planche qui représente trois différentes Figures de la Pourpre, doit regarder la page 148.

La Planche qui représente la Figure Royale de l'élevation des Eaux, doit regarder la page 119.

Oesterreichische Nationalbibliothek



